ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie

CENTRE-OUEST

CHARENTES

PLAINE POITEVINE

Angoumois

Confolentais

Champagne de Cognac

Saintongé

Aunis

Plaine Poitevine

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

CHARENTES ET PLAINE POITEVINE

15ème Série

PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Armée et la flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — 1 volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la flotte en 1894. Manœuvres navales. — Grandes manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — 1 volume in-12, avec illustrations de Paul Léonnec et de nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — 1 volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. 1 volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 centimes. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — 1 volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — 1 volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — 1 volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — 1 volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — 1 volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française, par la Société des gens de lettres et par la Société de géographie de Paris. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

— 1re Série : Le Morvan, le Val-de-Loire et le Perche. 2e *édition* (1898).
— 2e Série : Des Alpes maritimes à la Loire maritime (1894).
— 3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon à Belle-Isle (1895).
— 4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant (1895).
— 5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire (1896).
— 6e Série : Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Haute-Normandie, Pays de Caux (1896).
— 7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez (1896).
— 8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue (1896).
— 9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois (1896).
— 10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins (1896).
— 11e Série : Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin (1897).
— 12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes (1897).
— 13e Série : La Provence maritime (1898).
— 14e Série : La Corse (1898).
— 15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.

Sous presse :

— 16e Série : De Vendée en Beauce.

Une quinzaine d'autres volumes compléteront ce grand travail activement poursuivi par l'auteur.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

F. Ac 7785

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

15e SÉRIE

LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE

ANGOUMOIS — CONFOLENTAIS — CHAMPAGNE DE COGNAC
SAINTONGE — AUNIS — PLAINE POITEVINE

Avec 26 cartes ou croquis

214455
25.7.27

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1898

Tous droits réservés

CARTE D'ENSEMBLE DE LA XVe SÉRIE

(Les îles de Ré et d'Oleron sont décrites dans la IIIe série.)

VOYAGE EN FRANCE

I

LE PAYS D'ANGOUMOIS

De la Loire à la Charente. — Apparition d'Angoulême. — Les remparts. — Au marché. — Horizons angoumoisins. — Beaulieu. — La flore d'Angoulême. — La Charente et la littérature. — La cathédrale. — Le plateau. — Les vallons d'Angoulême. — L'Anguienne et les Eaux-Claires. — Le Charrau et la Boëme.

Angoulême. Septembre.

Tout à l'heure, en longeant les rives de la Loire, vers le Blésois et la Touraine, le ciel était gris et bas ; champs, vignes, forêts dépouillées laissaient une impression de tristesse profonde. Mornes étaient les plaines du Poitou et brumeuses les rives du Clain, si riantes en été. Mais, au delà de Ruffec, le ciel s'est rasséréné, le soleil, à peine tamisé par des vapeurs fraîches, m'a montré des

collines harmonieusement déployées, au bord d'une rivière claire. Soudain, une apparition s'est dessinée sur l'horizon aux teintes délicates. C'est, vers le sud, une haute colline isolée, couverte d'édifices dominés par les tours et les campaniles d'une cité qui semble planer dans l'azur : Angoulême. A mesure que l'on avance, l'apparition se précise, se fait plus fière ; la ville supérieure se prolonge sur les pentes par des rues montueuses, s'allonge sur d'autres collines couvertes de toits d'un rouge vif, de bâtiments militaires et de manufactures. On franchit une rivière claire et limpide, la Touvre, et l'on atteint enfin le hall de la gare.

Le voyageur venant de La Rochelle par la voie ferrée parallèle à la Charente, n'aperçoit pas la ville avec cet aspect vaporeux des lointains. Il débouche brusquement en vue de la colline, abrupte mais gracieuse, couronnée de toits pressés, couverte sur ses pentes de maisons blanches et de flèches d'église, alignant autour de la cathédrale d'autres maisons aux teintes dorées surplombant sur des talus verts, plantés d'arbres et d'arbustes fleuris. La ligne de Bordeaux s'engouffre brusquement par un tunnel sous la colline; celle de La Rochelle, au contraire, la contourne et, sans cesse, montre la ville sous de

nouveaux aspects en remontant la vallée de l'Anguienne. De ce côté, le quartier des Bezines forme au flanc de la colline comme une cascade de maisons blanches et de murs de jardins, dépassés par des arbres des pays méridionaux : lauriers, figuiers et grenadiers. Puis une grande tranchée, un tunnel, et l'on atteint la gare de l'État, en face de celle de la Compagnie d'Orléans. Une seule rue sépare les deux stations, rue montueuse qui gravit directement la colline sur laquelle se dresse Angoulême.

Malgré les autres voies tracées aux flancs de l'abrupt coteau pour adoucir la pente, cette avenue raide est la seule fréquentée ; sans cesse les omnibus, les fiacres, les chars à bancs venus d'une banlieue populeuse montent ou descendent cette longue voie, trop étroite, bordée de maisons blanches aux reflets aveuglants. Elle aboutit au point où la colline, presque isolée, se rattache au massif des hauteurs reliant l'Angoumois au Périgord, mince pédoncule encore rétréci de nos jours au point d'avoir juste la largeur d'une chaussée unissant la ville ancienne au populeux faubourg moderne de la Bussatte.

Angoulême est pour moi une vieille amie ; je l'ai longtemps habitée, je reviens toujours avec le même plaisir à ces parages familiers. Il n'est

pas un coin des campagnes angoumoisines où je n'ai erré jadis, il est peu de villages où je ne trouverais quelque maison hospitalière et des mains cordiales.

Et ma première pensée, en arrivant dans l'aimable ville, avant même de me rendre à l'hôtel, est de faire de nouveau le tour des Remparts, ma promenade favorite de jadis. C'est une des belles choses de la France, un des panoramas les plus vastes et les plus intimes à la fois que présente notre pays.

Les Remparts, c'est la ligne des anciennes fortifications que l'on a arasées. Tours et courtines sont devenues de simples parapets formant le couronnement de la muraille d'enceinte et conservant, çà et là, les écussons des maires qui les firent restaurer. Le pittoresque y a certainement perdu, car Angoulême avec ses murailles, ses tours rondes se profilant sur le ciel au-dessus de l'abrupte colline, devait former un merveilleux décor, semblable à la cité de Carcassonne ; toutefois l'hygiène y a gagné, l'air pénètre plus facilement dans les rues; des remparts découronnés on a une vue superbe sur les vallées de la Touvre, de la Charente, de la Nouëre, des Eaux-Claires et de l'Anguienne qui se réunissent aux abords de la ville.

Le premier de ces remparts est le boulevard Pasteur ; il domine immédiatement le quartier des gares et l'Houmeau, grand faubourg bordant la Charente aux eaux claires semées de grandes îles. Il y eut là un édifice bas, gris, sinistre avec ses tours à demi abattues. C'était le château primitif des comtes d'Angoulême, le Châtelet, dont on fit une prison, comme le château des Valois a fait place à l'hôtel de ville. Sur l'assiette de la vénérable forteresse, on a bâti un marché couvert. Une place irrégulière l'entoure, où viennent s'installer les paysans, étalant à terre les produits de cette contrée au doux climat, presque méridionale déjà. A côté des légumes du nord, voici, en tas énormes, les tomates, les aubergines, les aulx particuliers à la Charente, un haricot célèbre dans le pays sous le nom de *mongette,* des truffes, des figues et des grenades. Puis ce sont les grosses poulardes de Barbezieux et, très abondants, les escargots, mets fameux en Charente sous le nom de *cagouilles,* les anguilles et les truites saumonées, les carpes et les brochets de la Charente, des fleurs en pots et en bottes, commerce très considérable à Angoulême, où toutes les maisons ont des fleurs aux fenêtres, où les jardins sont fort nombreux dans les quartiers neufs. A certaines époques, les noix et les

marrons couvrent le rempart et les places voisines.

Sur le rempart s'ouvrent, plus loin, d'étroites rues et, près d'un carrefour où aboutissent la plupart des artères de la vieille ville, une place en hémicycle disposée en terrasse, plantée d'arbres et ornée d'un jet d'eau. De cet hémicycle, on a une vue admirable sur l'Houmeau, la Charente et ses quais, souvent bordés de petits navires venus de Rochefort, de Tonnay-Charente ou de Saintes, la vallée de la Touvre jusqu'aux abords de Ruelle et des lointaines futaies de la Braconne. Au nord, on suit longtemps, entre les plis des collines, les grands méandres de la Charente. Les coteaux s'élèvent peu à peu, couverts de hameaux, et, dans le lointain vaporeux, prennent l'aspect de petites montagnes.

La colline, jusqu'ici, avait des maisons et des jardinets attachés à ses flancs ; maintenant le roc est à pic, le parapet, devenu rempart du Nord, en suit la crête, s'arrondissant souvent sur l'assise des anciennes tours, il domine les pentes les plus abruptes, à soixante-dix mètres au-dessus de la Charente, dont les eaux, retenues par un barrage éclusé, refluent en un vaste bassin au milieu duquel s'étalent de grandes îles couvertes de prairies remplies par les séchoirs des blanchisseuses.

Puis les maisons font place à un petit mail planté de tilleuls superbes, c'est le « rempart de Beaulieu » ; il longe le Lycée et aboutit à l'une des plus belles promenades de France, œuvre d'un de ces grands administrateurs du siècle dernier, qui se plaisaient à embellir les villes, l'intendant de Bernage. Beaulieu mérite ce nom ; des tilleuls séculaires, dont les rayons du soleil ne peuvent percer les feuillages, un jet d'eau dont le murmure rafraîchissant ne cesse jamais, donnent une impression exquise. Même si l'on ne jouissait d'une vue immense sur les campagnes, on admirerait cet heureux coin de ville.

Le panorama est moins vaste que du rempart du Nord, mais il est plus harmonieux, plus complet. Au-dessus du parapet sont les vertes allées du *Jardin-Vert,* bordé par l'élégante flèche de l'église Saint-Ausone, l'église des Carmélites et le faubourg Saint-Ausone, dont les maisons descendent jusqu'à la vallée de l'Anguienne ; au delà de cette petite rivière s'allonge, toute blanche, la route de Basseau, bordant un moment les vastes bois dans lesquels est bâtie la poudrerie de Thérouat, un des plus vastes établissements de ce genre, au pied de la colline baignée par la Charente et surmontée par le village de Fléac. De vastes campagnes ondulées se

prolongent à l'infini, dominées par la haute butte boisée des Bouchauds, sous laquelle dorment les ruines d'une ville romaine inconnue. Puis c'est, à l'embouchure des Eaux-Claires et de la Charrau, le joli village de Saint-Michel, son église circulaire et les amples détours de la Charente. Plus au sud, la route de Bordeaux, le village de La Couronne, d'innombrables hameaux et de hautes cheminées d'usines semées dans ces campagnes si vertes ; ce sont autant de papeteries fameuses.

A la place de Beaulieu — sur laquelle s'ouvre la rue du même nom, artère centrale de la vieille ville — fait suite le *rempart du Midi*. Cette partie du rempart, établie sur un rocher de grès, offre un contraste saisissant avec les ombrages de Beaulieu. Les maisons de pierre blanche regardent le midi ; pas un arbre sur la chaussée, dès que le soleil est levé, on est aveuglé par la réverbération.

Ce rempart descend légèrement. A Beaulieu, l'altitude est de 104 mètres ; 74 au-dessus de la Charente ; le rempart du Midi n'est plus qu'à 96 lorsqu'il atteint le parvis de la cathédrale, monument capital de la ville, dont la façade sculptée se dresse à front du rempart, dominée par la haute tour carrée.

A partir de là commence le *rempart Desaix*, planté d'arbres ; les maisons ont un caractère élé-

gant, parfois monumental ; des chemins descendent au faubourg Saint-Martin entre des massifs de lilas, d'arbres de Judée, de cytises, de lauriers-tins, d'arbousiers et d'autres arbustes qui, au moment de la floraison, sont un éblouissement pour les yeux. De grandes rues, bien bâties, bordées d'hôtels particuliers, descendent jusqu'à l'Anguienne.

Le rempart Desaix passe devant l'Hémicycle, rond-point faisant face à la place de la Commune, la plus belle d'Angoulême. L'Hémicycle est occupé par le beau monument du président Carnot, œuvre du sculpteur angoumoisin Raoul Verlet. Après la rue Carnot, commence le rempart de l'Est, le plus large d'Angoulême, planté de grands arbres, promenade ombreuse, offrant de riants horizons sur la vallée de l'Anguienne, verte et fraîche, entre ses beaux rochers à pic et se terminant aux abords de Dirac. Le château d'Hurtebise, assis au milieu de grands bois, détache sa blanche façade au-dessus du joli cours d'eau. Le rempart épouse les contours de la colline, dominant des villas et des jardins, et vient rejoindre la rue de Bélat. Les arbres disparaissent ; le rempart, aux belles maisons neuves, est ici d'origine moderne ; c'est une chaussée jetée sur les rues basses. Mais, près de la rue de Bélat, on voit dans

un jardin un pittoresque débris de l'ancienne enceinte, un angle de bastion flanqué d'une élégante tourelle en poivrière. Le rempart atteint ensuite les rues de Montmoreau et de Périgueux, et, par le boulevard du Séminaire, le boulevard Pasteur. On a décrit un circuit de près de trois kilomètres.

Pendant cette promenade, nous avons eu sous les yeux une grande partie du pays d'Angoumois, une de ces petites provinces qui eurent un moment la fortune d'incarner en quelque sorte l'esprit même de la patrie, d'avoir été choisies pour retraite et lieu délectable par nombre d'écrivains de la Renaissance. Marguerite de Valois, les Saint-Gelais, Guez de Balzac avaient fait de l'Angoumois un centre comparable au Vendômois de Ronsard ; la Charente eut ses poètes comme le « Loyre gaulois » de Joachim du Bellay. Ce fleuve clair, dont Henri IV disait « c'est le plus beau ruisseau du royaume de France », répondait, par ses eaux limpides et claires, ses heureux méandres, ses collines modestes à l'idéal du beau pour cette époque héroïque et gracieuse. Doux ciel, climat modéré, sol fertile, rien ne lui manquait. Aussi cette riche contrée a-t-elle excité l'admiration. Un annaliste de la Renaissance, François

de Corlieu, a bien traduit ce sentiment des contemporains :

Il est de fort petite estendue, toute fois bon au reste et fertile de tout ce que l'homme peut raisonnablement désirer pour le plaisir et nécessité de la vie. Que s'il se trouve quelques contrées plus maigres que les autres, elles ne laissent pourtant d'apporter fruict à leurs maistres, les vnes de vins excellens, aucunes de saffran, et les autres de mines de fer. Il n'est ne du tout plat ne grandement montagneux, ains entremeslé presque partout de planures et collines qui rendent une variété fort delectable, et non moindre proffit, d'autant que, oultre l'espace de la terre qui double par telles collines, on peut veoir les vallées pleines de bleds ou de ruisseaux et fontaines, les prés ioignant les ruisseaux, les bois et taillis aux pendants des terriers et les vignobles sur le sommet d'iceux. De sorte que presques par tout vous rencontrez d'une mesme veüe tout ce qu'ailleurs il se trouue de beau en vne bien grande estendüe de terre.

Au cœur et milieu du païs, comme principale de la prouince est la ville d'Engolesme, siege episcopal et de la iustice royalle, située en lieu aspre et rude, circuye de rochers, et mal accessible de toutes parts. D'vn côté elle a la forest de Braconne, renommée en tout ce royaume, qui contient de quatre à cinq lieües de longueur.

D'autre costé, deux plaisans buissons ou garaines qui donnent iusques dedans les faulx-bourgs de la ville. A son flanc passe la Charante, fleuue entre les premiers de

la Guyenne, lequel prenant son origine dans les finages du païs, l'arrose tant qu'il est long, faisant partout ou il passe la contrée merveilleusement fertile et de bien belles et grandes prairies. Et enfin après s'estre assez esbatu par le pays, et faict grand d'un grand nombre d'autres riuieres et petits ruisseaux se desgorge en la mer par Coignac, Sainctes et Taillebour, à quelques trente lieües de sa source.

Si Angoulême n'avait ses remparts, la superbe cathédrale dont la façade saisissante, couverte de sculptures, se détache si nettement sous le soleil du midi, quelques autres églises et son hôtel de ville, elle ne mériterait guère une visite. Ses rues, sur le plateau, sont étroites et sombres, peu d'habitations subsistent du temps où la capitale de l'Angoumois était une cité élégante et raffinée; la maison où naquit Guez de Balzac a fait place à un hôtel; celle où naquit Ravaillac, d'ailleurs sans aucun caractère, a disparu. La « société » a quitté les anciens quartiers pour les rues régulières du Parc, où il est de bon ton de demeurer; car, en dehors du *Plateau*, on est un peu disqualifié.

Au Parc ou dans les quartiers étalés au flanc des collines, chaque maison a son jardinet riant, rempli d'arbustes méridionaux. J'ai déjà signalé les arbousiers, les grenadiers, les lauriers-tins, les figuiers, les bambous, les lauriers croissant en

liberté dans les jardins ; on peut même rencontrer, dans quelques parties bien exposées, des camélias en pleine terre. Il est probable que l'olivier lui-même viendrait à merveille sur le flanc de quelques coteaux. Jusqu'ici on n'a pas essayé de l'acclimater. On peut voir dans les îles de la Touvre, où les eaux toujours tièdes en hiver atténuent les gelées trop rudes, des chamérops vigoureux. Souvent, en plein mois de décembre, on cueille encore des roses dans les jardins de la ville.

Cette douceur du climat, cette végétation méridionale donnent à la campagne d'Angoulême son charme particulier et pénétrant, d'autant plus grand que les plateaux couverts de roches et de bois taillis fort maigres contrastent davantage avec les vallées.

Celles-ci sont de petites merveilles. Si la vallée de la Charente, très large, est encore une transition entre le nord et le midi, les vallons creusés dans le plateau, par leur disposition à l'abri des vents du nord, offrent un caractère franchement méridional, mais avec des prés, des bois, de l'eau claire en abondance. L'Anguienne, qui entoure presque entièrement la ville et fait mouvoir une partie de ses usines, arrose un val délicieux de solitude. Ses roches, ses étangs, ses mares, ses

bois sont aussi inconnus à Angoulême que le Monomotapa. On peut aller fort loin sans rencontrer âme qui vive. Sans les moulins moussus babillant de distance en distance, on pourrait se croire à cent lieues des villes.

La gorge où coule l'Anguienne est surtout solitaire dès qu'on a dépassé les bois d'Hurtebise, surmontés par la lourde masse d'un château. Un sentier rocailleux tracé à travers les bois est la seule trace de civilisation. Les collines se creusent de ravins dont les chênes nains escaladent les pentes ; au fond, le ruisseau serpente entre des marais humides coupés de fossés, où séjourne une eau chargée de rouille.

Puis le vallon s'élargit, la grande métairie du Peu, semblable à une ferme italienne, s'élève solitaire au sommet d'une colline ; voici le moulin du Got, dont la roue jette une pluie diamantée, un bras du ruisseau coule en cascade écumante. Plus loin, un autre moulin plus cossu et plus moderne ; puis, sur un rocher percé de grottes, surmonté de terrasses, tapissé de lierre et de pervenches, la belle habitation du Châtelard, mi-ferme et mi-château. En face, une ferme entourée de ruines informes, tours et remparts commandent un bassin verdoyant ; au delà s'aperçoit le clocher de Dirac.

Encore un repli du vallon et, tout à coup, rébarbative et solitaire, surgit sur le rocher la lourde masse du donjon de La Tranchade. L'apparition est saisissante, elle complète bien les sites sauvages de l'Anguienne. On devine l'ancien repaire de quelque gentilhomme mi-seigneur, mi-bandit, installé loin des grands chemins pour mettre à l'abri le fruit de ses rapines. Avec son enceinte à demi écroulée, les haies de chênes verts qui l'enveloppent de leur verdure sombre, ses créneaux dorés par le soleil, le château de La Tranchade est certainement un des sites les plus curieux du sud-ouest. Il perd un peu à être vu de près. L'élégance et l'originalité de quelques-uns de ses détails, la profondeur de ses remparts creusés dans le roc, la garenne de romarin qui l'entoure au nord, ne rachètent pas suffisamment certains détails par trop contemporains. Mais, vu du vallon, il a conservé son aspect de forteresse rébarbative et donne une fort grande allure romantique au paysage assez insignifiant.

Plus sauvage encore est la vallée des Eaux-Claires, dont le ruisseau s'alimente de sources limpides jaillissant au pied de falaises d'un grand effet décoratif. Le val est particulièrement beau au-dessous de Puymoyen, village du plateau qui possède une belle église romane. Une admirable

chaîne de roches à pic ou surplombantes, se dressant dans un bois de chênes verts d'une beauté sans pareille, forme un des paysages les plus pittoresques de tout le sud-ouest : le versant exposé au soleil du midi est le plus beau ; il a été respecté par les carriers ; à ses roches fauves s'accrochent des figuiers et des capillaires ; au nord, de profondes excavations se prolongent fort loin dans la colline.

Les chênes verts, les roches de calcaire doré par le soleil, les figuiers croissant dans la falaise, se retrouvent encore dans les vallons de la Charrau et de la Boëme ; là aussi les claires naïades issues de sources abondantes sont captées, font mouvoir des roues d'usine, alimentent les cuves des papeteries. Dans tout le sud-ouest, il est peu de cours d'eau aussi travailleurs que la Charente et ses affluents du bassin d'Angoulême : Anguienne, Eaux-Claires, Charrau, Boëme et surtout la Touvre, une des merveilles de notre pays.

II

LES PAPIERS D'ANGOULÊME

La mode et la papeterie. — Origine des papiers d'Angoulême. — L'industrie au siècle dernier. — Mœurs des ouvriers. — Les vieux moulins et les usines modernes. — Situation actuelle de l'industrie. — Vallées industrielles : Anguienne, Eaux-Claires, Charrau et Boëme. — Acclimatation de végétaux exotiques.

Saint-Michel-sur-Charente. Septembre

La réputation des papiers d'Angoulême est ancienne et bien établie. On dit « papier d'Angoulême » comme « pâté de Périgueux », « pain d'épice de Dijon » ou « saucisson de Lyon ». Cependant il y a une différence en faveur des produits angoumoisins : tous les papiers dits d'Angoulême sont bien de cette ville ; bien mieux, la plupart des papiers achetés par mode à cause de leurs marques anglaises, de leurs filigranes anglais, parfois de leur mauvais goût non moins d'outre-Manche, sont, en réalité, des produits de la Charente. Le public a voulu du britannique, on lui en a donné à foison. Les rouleaux à filigranes

avec inscriptions anglaises se fabriquent même ici ; c'est une industrie des plus florissantes dans toute la banlieue, elle alimente une grande quantité de papeteries françaises.

Un jour un ministre, recevant un représentant de la Charente, fabricant de papiers, lui montrait avec humeur le papier dont il se servait :

— Comment ne pouvez-vous pas lutter contre la concurrence anglaise ? Voyez cette marque, n'est-il pas étrange que les fournitures de l'État, au rabais, viennent d'Angleterre !

Le fabricant, souriant, regarda le papier, reconnut le filigrane et répondit :

— Que votre patriotisme soit sans inquiétude, Monsieur le Ministre, ce papier sort de chez moi !

Ce petit détail montre combien la papeterie charentaise a su se plier aux manies et au snobisme du public. C'était, d'ailleurs, le seul moyen pour elle de résister à la concurrence et de conserver sa place sur le marché. Si elle n'a point à montrer les installations puissantes des grandes usines du Dauphiné, par exemple, il ne s'en est pas moins fait ici une sorte de concentration des nombreuses petites usines de jadis.

Peu à peu les *moulins à papier,* possédant de une à quatre cuves, ce dernier chiffre étant fort rare, firent place à des usines plus considérables ; de

nos jours, celles-ci se sont parfois réunies sous une seule direction pour réduire leurs frais généraux.

C'est une très ancienne industrie, celle du papier à Angoulême. Dès le XIVe siècle, des fabricants étaient venus s'installer sur la grande Boëme et les Eaux-Claires. Des usines encore existantes, Colas remonte à 1350; Barillon (de nos jours fabrique de feutre) à 1375; l'Abbaye à 1400. Leur nombre ne tarda pas à s'accroître, car, au temps de Colbert, on comptait 80 moulins à papier dans un rayon de six lieues autour de la ville; non loin, en Périgord, à dix lieues au plus d'Angoulême, il y en avait une trentaine. M. A. Lacroix[1] cite un rapport de l'intendant de la province, en 1656, énumérant 66 de ces petites fabriques ayant ensemble 113 cuves. Il y avait 16 moulins sur la grande Boëme, 9 sur la petite Boëme, 5 sur les Eaux-Claires, 3 sur la Touvre, 29 sur la Lizonne, aux confins du Périgord et de l'Angoumois; enfin, la Charente avait quatre établissements seulement.

Ce fleuve était trop large pour les établissements des petits industriels; il eût été fort coûteux de créer des barrages et des dérivations.

---

1. *Histoire de la Papeterie d'Angoulême.*

C'est pourquoi les usines se portaient de préférence sur ces rivières limpides et courantes, nées d'abondantes sources, dont il était facile de retenir les eaux pour les conduire sur les engins hydrauliques. Angoulême, au cœur de ce réseau de jolies riviérettes, devint forcément le centre commercial. Les produits avaient porté très haut le renom de la ville, lorsque la révocation de l'édit de Nantes vint donner un coup funeste à l'industrie. Les Anglais et les Hollandais établis en Angoumois durent retourner chez eux, ils emmenèrent une partie des ouvriers ; en 1688, il n'y avait plus que 50 moulins dans la région ; en 1697, il en restait juste 12 ; on fit de grands efforts pour relever cette fabrication, mais elle ne retrouva jamais sa prospérité. Au moment de la Révolution, il y avait en Angoumois 25 papeteries en activité employant ensemble 33 cuves. Il y en avait 1,050 pour l'ensemble du royaume. Les 33 cuves occupaient 600 ouvriers, chacune d'elle donnait 70 de nos kilogrammes par jour, la production totale était de 700,000 kilogr. valant un franc l'un[1].

Ces papiers, comparés à ceux d'aujourd'hui, étaient assez médiocres, ils étaient cependant très recherchés par les grands imprimeurs de Paris.

1. Pour cette partie historique, je me suis inspiré de l'*Histoire de la Papeterie d'Angoulême*, de M. Lacroix.

Il ne faudrait pas imaginer, par ce mot « papeterie », quelque chose de semblable à une usine moderne. Ces ateliers étaient de simples hangars, à peine clos, dans lesquels les chiffons ou *peilles*, seule matière employée, étaient triturés à coups de maillet. Le « moulin » appartenait à un commerçant d'Angoulême qui le faisait exploiter par un maître fabricant. Celui-ci recevait comme fond de roulement un capital de 3,000 livres appelé cabale, il devait le restituer s'il quittait l'établissement. Ce maître fabricant disparaît complètement pour nous dans la liste des industriels et des marques de fabriques; aux yeux du commerce, le vrai fabricant était le propriétaire du moulin, seul chargé de la vente. Le maître fabricant devait acheter à ses frais tous les produits nécessaires, payer les ouvriers et livrer le papier au propriétaire, par charge de trois cents livres, à un prix déterminé d'avance et basé sur celui du chiffon. A la fin de cette époque d'industrie patriarcale, le chiffon valait 20 fr. la charge, le papier de 80 à 90 fr.

La marque du propriétaire figurait seule sur les produits, celui-ci faisait le commerce : aux yeux des consommateurs il était le véritable fabricant.

Quant au chef de l'usine, c'était une sorte d'ou-

vrier plus relevé, travaillant lui-même avec sa femme et ses enfants aux parties les plus délicates de la production : collage et apprêts. Debout dès trois ou quatre heures du matin, couché le dernier, il logeait dans un bâtiment misérable dont l'historien de la papeterie d'Angoulême, qui vit encore fonctionner ce régime, fait ainsi la description :

Enfin, dirions-nous à la honte des propriétaires des anciennes fabriques, les fabricants étaient logés dans un vieux bâtiment de la papeterie beaucoup moins bien que ne le sont aujourd'hui nos plus pauvres ouvriers. Leur logement consistait en une grande pièce au rez-de-chaussée et quelquefois en une ou deux chambres. La première pièce n'était point planchéiée mais seulement pavée de petits cailloux biscornus. Les portes en étaient mal closes, les fenêtres garnies de carreaux de verre extrêmement étroits. C'est dans cette pièce que se faisait la cuisine et que maîtres, ouvriers et domestiques prenaient leurs repas à la même table. C'est là aussi que couchaient tous les gens de la maison. Pour tout ameublement, on y voyait quelques chaises de paille, un buffet à étagère contenant quelque vaisselle en faïence ; une vieille armoire en noyer accusant plusieurs siècles d'existence. Trois ou quatre lits d'une forme aussi antique, une table et quelques images de sainteté accrochées à la muraille. Quant aux chambres hautes, les planchers en étaient mal joints, et l'air y pénétrait de toutes parts. Les fenêtres et les vitres étaient si étroites que le jour y arrivait à peine.

Les ouvriers mariés, logés dans l'établissement, n'avaient qu'une seule chambre au rez-de-chaussée. D'après le logement des maîtres, l'on peut penser ce qu'était le leur. Quant aux ouvriers non mariés, rien n'était plus navrant que de voir leurs grabats entassés sur le sol, dans des chambres humides, malpropres, presque sans jour ni air.

Telles étaient les habitations de nos aïeux, habitations que nos pères ont prises dans l'état de dégradation et de pauvreté que nous venons de décrire et qu'ils ont occupées encore assez longtemps pour que nous en ayons pu juger par nous-mêmes.

Quel était le bénéfice du petit industriel astreint à cette misérable existence? 3,000 livres pour une cuve, 7,000 pour deux cuves.

La fabrication était des plus primitives et ne pouvait guère faire prévoir les merveilles actuelles. Quesnot, auteur d'une statistique de la Charente, publiée dans les premières années de la Restauration, donne à ce sujet de curieux détails. La *cuve,* dont le nom servait à déterminer l'importance d'un établissement, était un grand vase de bois en forme de cône tronqué où les chiffons réduits en bouillie étaient délayés. Les chiffons, drapeaux ou peilles, avant de parvenir à la cuve, étaient soumis au *délissage,* c'est-à-dire séparés selon la couleur et la qualité, de là ils passaient au *pourrissoir* d'où on les retirait pour les faire broyer

VOYAGE EN FRANCE XV.

Fissac
Pontouvre
Ruelle
Magnac
Chaumontet
l'Isle-d'Espagnac
Puyvaux
Antornac
Garat
Puyjouven
Vivac
la Baronie
Ch. Cibard
Ch. Grelet
la Fallade
Les Pierrières
la Tour Garnier
le Verger
la Jouvre
le Mte Gagnac
Coulers
Vallée de la Marne
Bellevue
Entre Roches
Boisvert
Boisbrard
Chaumes
Les Jesuites
Les Ormeaux
Les Bouchers
Les Ribondaines
la Réinerie
le Pont
le Tilleul
Les Bouchers
Les Chaumes
Les Jesuites
Les Ormeaux

dans les *piles* par de gros maillets ou des cylindres. Opération longue et difficile en ce temps où le mécanisme était rudimentaire. La pâte une fois obtenue passait à la cuve, où elle était délayée par le *gouverneur*. Un autre ouvrier, le *plongeur*, plongeait dans la pâte une *forme* en pâte de laiton, en retirait la quantité nécessaire pour une feuille, l'égalisait par des mouvements légers et passait la forme au *coucheur*, qui plaçait délicatement la feuille sur un feutre. Quand on avait 25 ou 26 feuilles superposées, la pile s'appelait une *main*, terme qui s'est propagé jusqu'à nous. Mais il y avait d'autres indications : fraîche, la feuille s'appelait *quay* ; un certain nombre de ces quays, variables selon les dimensions, formaient une *porse*.

Les feuilles étaient soumises à la presse pour enlever l'humidité, puis un ouvrier appelé *leveur* relevait les feuilles, les empilait en *porses blanches*, chaque porse était séparée par un feutre ; après un nouveau passage à la presse, les feuilles allaient à l'étendoir, en *pages* de quatre ou cinq. Les pages étaient ensuite portées à un ouvrier dont le travail était plus délicat : le *salleran*, chargé du collage. La colle était obtenue avec des rognures de cuir ou de parchemin et de l'alun de Russie. Le papier, une fois collé, était pressé de nouveau,

mis à sécher par des femmes, au nombre de deux ou trois, appelées salleraintes. Ces femmes pliaient et disposaient le papier en mains dont vingt formaient une rame.

Cette partie de l'opération était assez dédaignée par les autres ouvriers, qui s'étaient arrogé le droit de ne travailler qu'à la cuve et exigeaient leur salaire, même quand la cuve ne fonctionnait pas. Or, il y avait toujours de la besogne à la *salle*. Pour ne pas y être astreints, les papetiers interdisaient à leurs apprentis, c'est-à-dire à leurs enfants, d'apprendre le collage.

Les fabricants, comme les membres des autres corporations, étaient soumis à une réglementation sévère. Ils ne pouvaient se marier qu'entre eux, nul ne pouvait apprendre le métier s'il n'était fils ou frère de compagnon.

Pour les ouvriers, même réglementation, chaque acte de la vie d'apprentissage était l'objet d'une dîme considérable. Voici comment Quénot racontait ces coutumes, semblables à celles que j'ai signalées dans les ardoisières d'Angers [1] :

Pour être reçu compagnon papetier, le postulant est tenu de régaler pendant deux jours les ouvriers de la cuve où il travaille ; des amis sont toujours invités à la

1. Voir la 2e série du *Voyage en France*, chapitre XIV.

fête ; ce repas lui coûte 200 à 250 fr. ; on lui délivre une quittance de réception, elle fait son titre. Il y a trois grades parmi eux : le *leveur*, le *coucheur* et l'*ouvrier*. Si le repas est donné pour occuper le premier, celui qui veut occuper le second est obligé de donner un repas aussi coûteux ; il en est de même pour le troisième grade. Mais celui qui paie un *vin*, c'est ainsi qu'on nomme ces sortes de repas, pour tenir un grade d'ouvrier, a le droit de travailler à toutes les places sans en payer un nouveau.

Ces coutumes tyranniques se perpétuèrent jusqu'en 1827 ; elles furent supprimées par un arrêté préfectoral à la suite duquel les ouvriers se mirent en grève pour conserver leurs privilèges, dont quelques-uns étaient encore plus excessifs. Ainsi, outre les dimanches et fêtes chômées, il y avait quarante et une journées pendant lesquelles les cuves ne fonctionnaient pas. Il y avait encore le chômage d'enterrement faisant cesser le travail dans tous les moulins d'une même rivière à la mort d'un compagnon. L'arrêté du préfet fit naître des troubles, la force publique dut intervenir, mais il fallut l'entrée en ligne de la vapeur et des machines pour faire disparaître complètement les anciennes coutumes.

Je n'ai pas l'intention de décrire par le menu une industrie aussi répandue et dont bien souvent

j'eus à parler dans mes précédents voyages[1]. Il me suffira de dire quel est son état actuel : celui-ci ne s'est pas créé sans encombre, les nouvelles machines ont causé comme partout la fureur des ouvriers; aujourd'hui ces passions sont éteintes, les transformations incessantes nécessitées par de nouvelles découvertes se font sans la moindre hostilité.

Il y a loin de ces belles usines au vieux moulin à une ou deux cuves dont M. Lacroix nous a conservé le souvenir[2] ! De vastes bâtiments très clairs et propres, dominés par de hautes cheminées de brique couvrent en entier le lit des petites rivières, enjambent à demi des bras puissants de la Charente et de la Touvre, en utilisant de fortes chutes obtenues par des barrages jetés en travers de ces grands cours d'eau. Au lieu d'utiliser uniquement le chiffon, on emploie maintenant une foule de produits, la pâte de bois a sa place dans toutes les usines. Ces pâtes viennent des Landes, de Suède

---

1. Voir notamment : 2e série du *Voyage en France*, chapitre XXI, la papeterie de la Haye-Descartes ; 7e série, chapitre XI, le papier du timbre, à Thiers ; 9e série, chapitres I et II, les papeteries de Rives et de Voiron ; chapitres VII et IX, les papeteries de Vizille et de Rioupéroux ; 11e série, chapitre VII, les papeteries d'Annonay ; chapitre XXII, les usines de Vaucluse, etc.

2. On comptait encore en 1818 trente de ces usines, possédant ensemble 52 cuves.

surtout; les bois du pays, des pinèdes de la Double et de Jonzac, sont triturés dans une usine établie sur la Charente.

Angoulême même possède peu de papeteries. Une sur la Charente, en amont du pont de Saint-Cybard, une autre sur l'Anguienne, au hameau de la Tour Garnier, c'est tout pour la commune. Mais il y a des manufactures de feutres et des ateliers où l'on prépare des toiles métalliques, où l'on fabrique les rouleaux à filigranes portant ces inscriptions anglaises sans lesquelles le plus beau vélin serait méprisé et qui donnent à de vulgaire papier à la machine le grain du papier à la main ou les bavures caractéristiques de ce même produit. C'est encore ici, et dans des ateliers les communes limitrophes [1], que l'on découpe, orne, raie le papier à lettre, que l'on prépare les cartes de correspondance ; là encore se font les enveloppes et les boîtes ; là se tracent les bandes de deuil ; là se règlent les registres.

Les usines les plus nombreuses sont au sud de la ville, mais on les rencontre depuis les sources de la Touvre jusqu'au confluent de cette rivière

1. Angoulême compte 38,068 habitants, les communes faisant corps avec l'agglomération en ont : Soyaux, 1,515, l'Houmeau-Pontouvre, 2,884, soit environ 42,000 pour la population réunie entre les confluents de l'Anguienne, de la Touvre et de la Charente.

avec la Charente ; puis de là, sur la Charente, jusqu'à l'embouchure de la Charrau, à Nersac. La Touvre fait mouvoir les usines à papier de Maumont, Veuze et Villement ; la Charente, celles de Bassau et de la Motte, à Trois-Palis ; l'Anguienne sert à deux papeteries dans les faubourgs d'Angoulême ; les Eaux-Claires sont bordées d'établissements : Chamoulard (Puymoyen), Petit-Rochefort, Petit-Montbron, l'Escalier et Saint-Michel ; la Charrau ou Petite Boëme à Poulet et au Martinet ; sur la Boëme sont : Mouthiers, la Rochandry, Farges, l'Abbaye, le Pont des Tables, Collas et Nersac.

En dehors de ces environs immédiats d'Angoulême[1], il y a encore plusieurs papeteries sur la Dronne et la Nizonne et sur la Vienne, mais celles que je viens d'énumérer constituent le groupe angoumoisin proprement dit.

Toutes sont au milieu de sites charmants, très frais, très verts, elles occupent environ 2,600 ouvriers, leur production annuelle a atteint 54,680 quintaux métriques en 1886 et 52,375 en 1887 ; mais là ne se borne pas l'importance de la fabrication, les ateliers de glaçage, satinage et réglage

1. Voir la carte des environs d'Angoulême sur laquelle les papeteries sont représentées, pages 24 et 25.

occupent des centaines d'ouvriers ; huit fabriques de toiles mécaniques et les trèfileries en nécessitent un grand nombre. D'ailleurs, la plupart des établissements industriels de la ville : constructions de machines, fabriques de feutre, etc., ont pour principaux clients les papeteries. C'est donc à celles-ci qu'Angoulême doit son remarquable développement [1].

Rien de plus riant que ce pays industriel, il ne ressemble guère aux autres centres de fabrique. Dans les larges vallées de la Touvre et de la Charente, les usines se mirent dans les eaux larges et limpides, entourant des îles gracieuses ; sur les Eaux-Claires et la Charrau, elles ornent des paysages où les rochers, les prés, les bois, les anciennes gentilhommières, comme le pittoresque château de l'Oisellerie, forment des tableaux toujours changeants. Les deux claires rivières entourent le beau site de Saint-Michel, couronné par une admirable église, coupole octogonale flanquée de huit absides, construite en 1137, sur le modèle du Saint-Sépulcre. La jonction avec la Cha-

1. Voici les salaires actuels dans cette industrie :
Contremaîtres, 6 fr. 50 c. ; surveillants, 4 fr. ; ouvriers, 2 fr. 75 c. ; femmes, 1 fr. 75 c. ; enfants au-dessous de 15 ans : garçons, 1 fr. ; filles, 0 fr. 75 c.

rente est au pied même de ce coteau ombragé de noyers à la vaste ramure.

Plus variée encore est la vallée de la Boëme ; la partie supérieure, sauvage, bordée de rochers superbes, égayée par les eaux abondantes de grandes sources, fait mouvoir sa première papeterie à l'issue des gorges, au pied du beau château féodal de la Rochandry exhumé de ses ruines et devenu une demeure superbe ; de là, jusqu'au-dessous de la Couronne et à Nersac, les usines se suivent dans un ample bassin qui mérite d'être visité, autant par sa beauté que par les admirables ruines gothiques d'une abbaye et l'église romane de la petite ville de la Couronne. Dans tous ces vallons, rien de sombre, cela n'évoque point l'idée de centres travailleurs ; tout se prête d'ailleurs à embellir le pays : le ciel bleu, les eaux pures, les roches, l'aspect coquet des maisons construites en pierres de taille blanches extraites des immenses carrières des coteaux de l'Anguienne et des Eaux-Claires. Les bords des riviérettes sont d'autant plus gais que les sommets des collines sont plus arides : plateaux de roches érodées appelés *chaumes,* maigres taillis de chênes où déjà abondent les truffes.

La fertilité de ces vallons, sur les points bien exposés, est extraordinaire : tout y croît. Un de mes vieux amis d'Angoulême, le docteur Bessette,

a su transformer en jardin d'acclimatation une sorte de promontoire dominant la petite plaine où débouchent les Eaux-Claires. Sous un cordon de roches dolomitiques escarpées, il a construit une bastide entourée de plantes grimpantes. Aux alentours, dans un pittoresque désordre, sont des corbeilles de fleurs, des massifs d'arbustes verts, des allées bordées d'arbres fruitiers, des carrés d'asperges et de légumes. Des bambous, des camélias, un citronnier paraissent faire très bon ménage, eux, fils du soleil, avec cette flore prosaïque. Au-dessus, des pins d'Autriche et d'autres résineux mettent des teintes sombres sur le fond rougeâtre du sol. Plus haut encore, couronnant des roches bizarrement fissurées et crevassées, d'autres pins se dressent dans les clairières d'une chênaie.

Là, se fait une œuvre qui devrait avoir une portée des plus considérables pour l'avenir du pays. C'est un véritable champ d'expériences pour la reconstitution viticole et forestière de la Charente et des régions voisines.

Non seulement le propriétaire de ce rocher a réussi à acclimater des essences forestières précieuses par leur résistance et leur vigueur, comme certains résineux, il a encore obtenu des chênes truffiers d'une belle venue et, sous ces chênes,

des truffes exquises. La réussite est non moins complète que dans Vaucluse, où l'expérience a été tentée en grand [1].

La vigne américaine y donne des produits d'une vigueur surprenante. Les greffes des cépages français sur souche américaine sont magnifiques.

De ce rocher ainsi transformé on a des aperçus ravissants sur l'aimable campagne des Eaux-Claires et de Saint-Michel. Angoulême est cachée par un des ressauts de la colline, on ne voit que le fond de la plaine des Alliers, les lointains horizons de la vallée de la Charente vers Balzac, les hauteurs de Fléac, la pittoresque masse du château de l'Oisellerie, puis, en arrière, le bois de chênes verts de Clergou et les hautes croupes de Giget.

Il n'y a pas de grandes lignes heurtées, mais des harmonies de contours, des contrastes d'ombre et de lumière, de verdure tendre et de rochers roux d'une inexprimable douceur.

---

1. Voir la 11e série du *Voyage en France*, chapitre XX.

III

AU PAYS DES COLPORTEURS

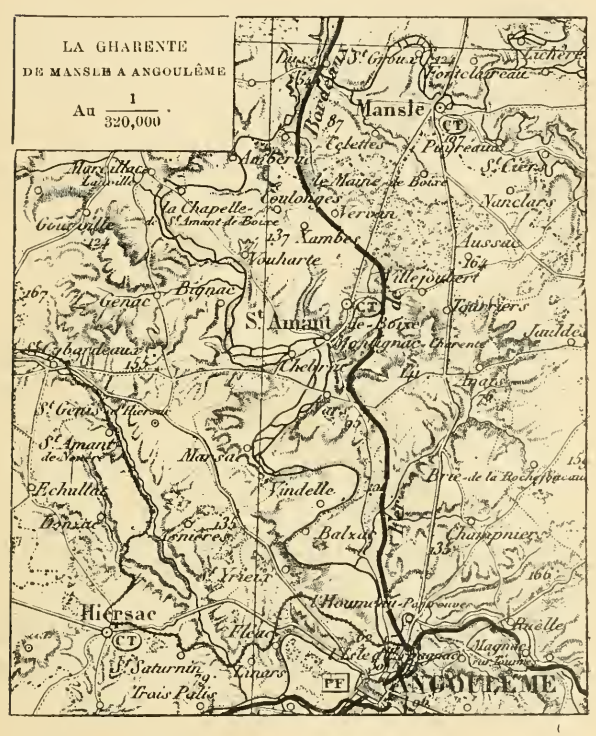
Le tombeau de Guez de Balzac. — Au château de Balzac. — Un précurseur du grand siècle. — Les méandres de la Charente. — Montignac. — Saint-Amant-de-Boixe. — La forêt de la Boixe. — Mansle. — Les colporteurs charentais. — Mœurs des forains.

Mansle. Septembre.

Dans la chapelle de l'hôpital d'Angoulême, un monument élégant et simple à la fois orne un des côtés de l'édifice ; il encadre un médaillon représentant un personnage portant la moustache et la mouche comme au temps de Louis XIII, une chevelure opulente tombe sur ses épaules. Malgré l'allure cavalière du visage, ce portrait n'est point celui d'un mousquetaire. Le monument est le tombeau de Balzac, non le romancier fameux, mais l'épistolier que le XVIIe siècle avait baptisé un moment « Restaurateur des lettres françaises ».

Guez de Balzac a passé la plus grande partie de sa vie près d'Angoulême, au château de Balzac, qu'il s'était plu à embellir ; cette demeure, où

l'écrivain polissait avec tant de soins les épitres qu'il croyait destinées à la postérité, subsiste tou-



jours. Le château est même le seul point de la commune portant ce nom, il n'y a pas de village de Balzac.

Le site est bien un de ceux où l'on se plaît à voir la retraite d'un écrivain de cour, vers le milieu du XVIIe siècle. Il est charmant et riant. On croirait quelque coin de Touraine. Aussitôt les faubourgs de la ville dépassés, vers les balmes de Chalonne que baigne la claire Charente, on retrouve un de ces paysages aimables où les Valois aimaient à s'installer. Mêmes horizons restreints, mêmes vallons tranquilles, mêmes coteaux modérés couverts d'arbres fruitiers et de jardins verdoyants.

La commune commence après la petite rivière de l'Argence. Elle étale, sur une colline renfermée entre celle-ci et la Charente, ses champs de primeurs et ses verdoyantes prairies. Sur les points culminants, des hameaux se dressent, formés de fermes à l'aspect opulent.

Il faut suivre des chemins creux, bordés de grands arbres, pour gagner le château. La course est ravissante. Bientôt, on atteint la crête d'une sorte de longue falaise surplombant le fleuve à une grande hauteur. C'est un des sites les plus curieux des environs d'Angoulême, par l'escarpement des pentes et l'admirable vue sur la profonde vallée de la Charente aux multiples méandres.

Le fleuve, d'une limpidité admirable, coule

lentement sous les aulnes et les peupliers qui se mirent dans le flot. En suivant les coulées, on découvre bientôt la masse du château et la petite mais pittoresque église qui s'abrite à son ombre.

Pauvre temple, dont les arcades romanes ont été remaniées et déshonorées, dont le porche, de curieux aspect, voit chaque jour ses tuiles emportées par le vent! Il donne une inoubliable impression d'abandon. Cette commune de 700 habitants n'a pas de curé; le desservant de Vindelle vient célébrer les offices devant les murs nus, en présence de rares fidèles.

Dès les premiers pas dans le parc du château, on reconnaît le grand siècle. Si le bâtiment est lourd, ses toïts aigus et ses cheminées curieusement sculptées lui donnent grand air. La physionomie de la vieille demeure évoque un constructeur à l'esprit pompeux, épris des splendeurs de Paris, mais à qui l'argent a fait faulte, comme dit Rabelais, pour accomplir tout son rêve.

Le charme réel de Balzac, c'est l'admirable avenue de marronniers centenaires conduisant à la cour d'honneur. Nulle part, en Charente, on ne peut trouver de plus beaux arbres et de plus majestueuse voûte de verdure. Le parc a des allées de charmilles d'une beauté sans rivale. C'est bien le vieux jardin français, aux berceaux sombres,

impénétrables à la lumière, au sol étoilé de pervenches, aux ronds-points solitaires faits pour la méditation. Plein de chants d'oiseaux et de silence, avec ses trouées sur le bassin verdoyant de la Charente, le parc de Balzac, malgré son abandon, est exquis.

Une autre partie du parc évoque le XVIIe siècle. C'est le réservoir creusé au pied de la terrasse supportant le jardin. Ce vivier est aujourd'hui abandonné, mais sa balustrade de pierre, les escaliers à double évolution, descendant jusqu'à la nappe tranquille, ont encore grand caractère, malgré les pierres déjetées, malgré les arbres qui ont cru dans les murailles. Avec quelques plantes tropicales sur les bords, on pourrait voir dans cette copie des bassins de Fontainebleau quelqu'une des sources sacrées des jardins du Grand-Mogol.

Dans ce site familier, en face des balmes boisées de Vénat et de Vindelle, dans cette campagne, où le silence est si profond, Jean-Louis Guez de Balzac a vécu ; au milieu de cette nature factice créée par lui, il a créé cette littérature, factice elle-même, qui lui valut l'estime de Chapelain, l'admiration des précieuses et son entrée à l'Académie nouvellement fondée, mais fut aussi le premier exemple de précision et de fluidité dans la prose, qualités si françaises.

Je n'ai rien trouvé dans l'œuvre de Balzac se rapportant à Angoulême. Pas une ligne pour sa ville, pas un mot pour ces campagnes au milieu desquelles il a passé trente années de sa vie. Les contemporains parlent parfois de sa « belle maison au bord de la Charente ». Les y a-t-il conduits souvent ? La chronique est muette. Il serait intéressant de savoir si Richelieu, qu'il connut avant l'étonnante fortune politique de l'évêque de Luçon, est venu à Balzac. En tout cas, c'est à Angoulême que Richelieu apprit à connaître l'epistolier sur lequel il dit un jour à Bois-Robert ce mot sanglant : « Votre ami est un étourdi..... Je croyais qu'il eût du sens, mais ce n'est qu'un fat. » Et le mot était juste. Sainte-Beuve rappelant que ses ennemis l'appelaient Narcisse, ajoute : « En effet, il se mirait chaque jour dans le canal de la Charente. » Plus méchant encore est Bautru, disant de lui à Richelieu : « Comment voulez-vous qu'il se porte bien, il ne parle que de lui-même, et à chaque fois il se découvre ; tout cela l'enrhume. »

On aurait été grisé à moins, hâtons-nous de le dire. Jamais homme, même Voltaire, Delille, Lamartine ou Victor Hugo (je cite Delille à dessein, car il eut plus d'un point de contact avec Balzac et son sort fut semblable), ne connut à ce degré

la célébrité et ne dut autant se croire destiné à l'immortalité. Tout ce qui pensait dans le monde, tout ce qui se targuait d'esprit ou de belles-lettres correspondait avec Jean-Louis Guez et le proclamait grand homme. De toutes les parties de l'Europe civilisée des lettres arrivaient au château de Balzac. Narcisse put se croire un dieu.

Quand cette vogue eut disparu, et la chute vint vite, quand tous les « honnêtes gens » se piquèrent d'écrire avec la même facilité, Balzac se jeta dans la dévotion. Il habita le couvent des capucins d'Angoulême, détruit en ce siècle pour faire place à une caserne. Il s'y était fait construire deux chambres d'où il avait une vue superbe sur cette Charente où Narcisse s'était tant miré. De là, il revoyait ses domaines de Balzac où il avait escompté la gloire.

On ne foule pas sans mélancolie le sol des allées sombres du château de Balzac et la terrasse bordée par les balustres branlants du vivier où l'écrivain venait s'appuyer. Que de rêves merveilleux a dû se forger ici l'ami de Chapelain, de Conrart et de Colletet, ces autres victimes du temps — et de Boileau.

Au-dessus de Balzac, la Charente décrit d'immenses contours, entre de belles prairies bordées

de collines jadis couvertes de vignes mais aujourd'hui en parties incultes ou consacrées à la culture des céréales et des topinambours.

Le fleuve se divise en bras innombrables autour d'îles couvertes de prés d'un vert doux. De beaux bœufs paissent l'herbe épaisse; peu de villages, mais de nombreux hameaux aux vastes chais, autrefois remplis d'eau-de-vie et vides aujourd'hui. Un village, Vars, bâti au bord du fleuve, est resté prospère, grâce à sa gare desservant de nombreux villages sur l'autre rive. A la courbe d'un méandre un autre bourg, Montignac, est bâti au débouché d'un petit vallon où coule le ruisseau du Javard, c'est presque une petite ville, avec d'intéressants monuments. Au pied d'un coteau, une chapelle romane en ruines présente une abside devenue un abri pour des instruments de culture, et un faisceau de belles colonnes engagées, mêlées maintenant aux murs d'une grange, qui finiront par tomber, si l'on n'y met bon ordre. Il y a là de précieux débris d'un art aujourd'hui presque perdu. De l'autre côté du Javard, le château a laissé une porte flanquée de tours démantelées d'un aspect fort pittoresque.

Cette vallée du Javard renferme un des plus beaux édifices de la Charente, dans le bourg de Saint-Amant-de-Boixe; c'est l'église d'une abbaye

jadis fameuse. Elle est superbe dans son délabrement, grâce à l'exquise pureté de ses arcades romanes, à ses ornements d'un goût si sobre et qui arrivent presque au grandiose par la simplicité des lignes, ses modillons grimaçants ou symboliques. L'abside est fortement déjetée à gauche, selon une coutume assez fréquente des architectes du moyen âge, qui voulaient représenter le Christ posant sa tête sur l'épaule pour mourir.

Après la cathédrale d'Angoulême, cette église est la plus remarquable de cet Angoumois peuplé de chefs-d'œuvre par des artistes dont le nom est ignoré. L'abbaye, elle, n'a laissé que de vagues ruines au milieu de la tranquille bourgade.

Le suffixe de Boixe, porté par Saint-Amant, est le nom de la vaste péninsule comprise entre Montignac, Luxé et Mansle, formée par le plus grand des méandres de la Charente. Au cœur de ce pays est la vieille forêt de la Boixe, fort réduite de nos jours, lieu sacré bien avant le christianisme. Elle couvre une haute ondulation entourée de vallons dont les plis atteignent la Charente et la Tardoire qui se réunissent au sein d'une belle contrée où arrivent d'autres cours d'eau : la Bonnieure, la Sonnette, la Tiarde, leurs

ondes font de la Charente, jusqu'alors étroite, le fleuve que la Touvre doublera encore.

La réunion de ces vallées constitue un ample bassin, très verdoyant, au milieu duquel est la petite ville de Mansle, dans une situation commerciale excellente. La route de Paris à Bordeaux y traverse la Charente, d'autres routes, de nombreux chemins s'y croisent. Aussi, malgré l'éloignement du chemin de fer, détourné de la voie antique, Mansle est demeuré un centre vivant ; le phylloxéra l'a malheureusement atteint en détruisant les beaux vignobles des coteaux. Les villages sont nombreux tout autour de la petite ville, les plus rapprochés sont habités par une population bien à part ; les hommes s'en vont pendant l'été comme marchands forains à travers la France. Il est assez curieux de trouver au milieu de ce pays riche au doux climat des coutumes comparables à celles des habitants de Périer en Valbonnais, dont j'ai parlé jadis[1], de Venosc en Oisans, de Saint-Jean-des-Ollières en Auvergne et de Val-d'Isère en Savoie[2]. La région de Mansle est peut-être la plus importante à ce point de vue, un chiffre suffira à le faire comprendre. Pendant la présence

1. Voir 10e série du *Voyage en France*, page 360.
2. Voir 10e série du *Voyage en France*, page 171.

des forains, du 15 décembre au 15 janvier, il y a parfois 45 voyageurs de commerce à l'hôtel de Mansle.

J'ai dû à l'un de mes vieux amis de la région, M. Baranger, instituteur à Fontclaireau, des détails précis sur cette curieuse industrie des marchands colporteurs, dont les familles sont réparties sur un étroit espace de terrain dans les deux arrondissements de Ruffec et d'Angoulême.

Mansle comprend trois de ces familles ; Fontclaireau en possède treize, dont dix dans le gros hameau de Monpaple, une au village et deux dans le hameau de la Gagnarderie, sorte de faubourg de Mansle, sur la rive droite de la Charente. La commune de Mouton renferme huit familles, dont quatre au hameau de Chez-Régnier, trois au hameau de Puygelier et une autre au hameau de Chez-Fétin. Enfin, la commune de Lichères à une famille résidant au bourg.

Deux communes du canton de Saint-Amant-de-Boixe (arrondissement d'Angoulême) ont quelques familles se livrant de père en fils au colportage et ayant acquis dans cette partie, me dit M. Baranger, comme le groupe de Fontclaireau, une véritable renommée professionnelle ; ce sont Nanclars, comptant à elle seule dix-neuf familles rési-

dant toutes au bourg, et le Maine-de-Boixe, qui renferme quatre familles, résidant également au chef-lieu de cette commune.

Les colporteurs exercent surtout un commerce de bonneterie ; quelques-uns, peu nombreux, font exclusivement la chaussure, et un petit nombre vendent à la fois ces deux articles.

Les contrées qu'ils parcourent de préférence sont : la Charente, la Charente-Inférieure, puis la région du Centre : Limousin, Marche, Berry, Bourbonnais avec les stations de Vichy et de Néris, le Puy-de-Dôme avec les stations du Mont-Dore et de la Bourboule, y compris, en outre, une très faible étendue de pays, riveraine des bords de la Loire et se dessinant diagonalement de la basse Nièvre en Saône-et-Loire.

Quelques-uns se dirigent sur la Bretagne, qu'ils gagnent à leur départ par les Deux-Sèvres et la Vendée et une petite partie du val de Loire jusqu'à la Nièvre. Plusieurs poussent à travers le Poitou, la Touraine et la Beauce jusqu'aux environs de Paris : Aisne, Oise, puis font en détail la Flandre, la Picardie et la Normandie, prolongeant leur séjour dans les stations balnéaires les plus fréquentées, telles que Le Tréport, « où l'un d'eux, important propriétaire à Mouton, plus audacieux que ses confrères ou plus amoureux de

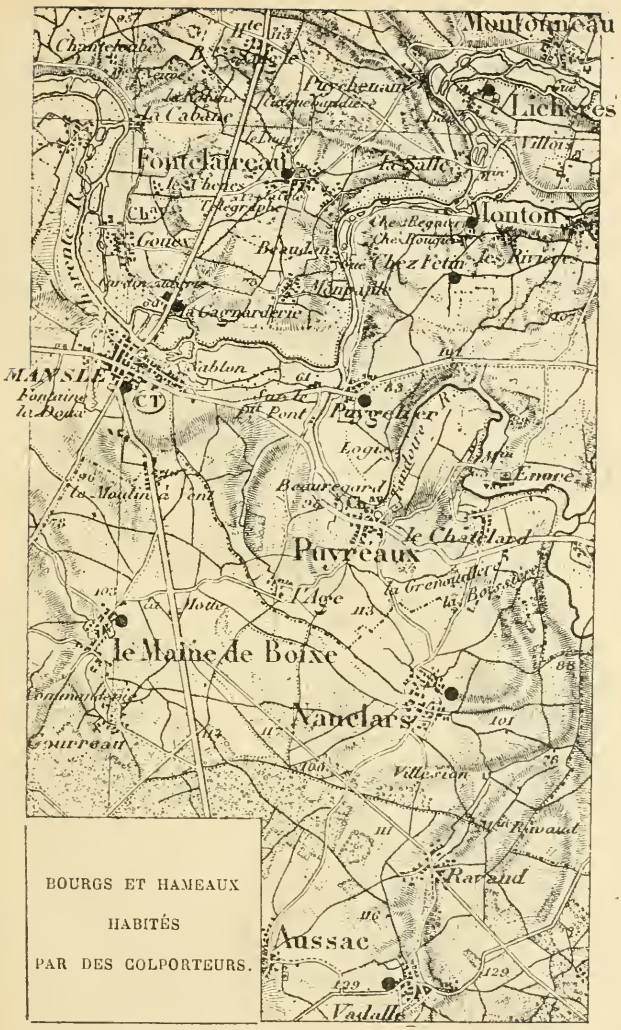
la renommée, a fondé son principal établissement commercial ».

Tous partent à peu près aux mêmes époques, de mars à avril, et rentrent, à peu d'exceptions près, selon la température, dans la première quinzaine de décembre.

Ils restent pendant trois mois dans le pays, mais, tout en préparant leur prochaine expédition, ils consacrent cette morte saison à l'élevage assidu et intelligent des meilleures races bovines. Grâce à leurs efforts et à la connaissance du bétail, acquise pendant leurs voyages, ils ont profondément modifié les procédés d'élevage dans leur pays d'origine.

N'est pas colporteur qui veut : pour devenir marchand forain, il faut accomplir un véritable noviciat par un stage sérieux sous la direction d'un « ancien » rompu aux affaires. Après une longue épreuve, où l'aspirant colporteur a acquis la ténacité et l'endurance indispensables dans ce métier aux rudes fatigues, fertile en déboires et en déceptions, il se lance à son tour dans la carrière.

Le moment du départ arrivé, les colporteurs emmènent avec eux leurs femmes et ceux de leurs enfants qui ont achevé leurs études primaires et paraissent doués de la vocation foraine. Les plus


Moutonneau
Lichères
Fondaureau
Le Salle
Mouton
Coux
Brandin
Chez Fetin
Les Rivets
Mansle
Ablon
Fontaine la Bedie
Le Pont
Puygelier
Loge
Beauregard
Ernore
le Chatelard
Puyreaux
l'Age
la Grenouillet
le Maine de Boixe
Nanclars
Villerion
Ravaud
Aussac
Vadalle
BOURGS ET HAMEAUX
HABITÉS
PAR DES COLPORTEURS.

jeunes enfants restent au hameau, sous la garde des grands-parents. La famille se met en route dans une grande et forte voiture à quatre roues, établie généralement pour deux chevaux et valant de 1,200 à 1,500 francs. C'est une sorte de tapissière, fermée sur les côtés par de solides panneaux mobiles en cuir verni. Les parties fixes sont peintes en vert glauque encadrées de filets rouges. Sur le panneau d'arrière est l'enseigne du propriétaire. Le stock des marchandises nécessaires à la tournée et renfermé dans cette voiture est estimé de 10,000 à 12,000 francs.

Une famille comprenant chef, femme et enfants, grâce à leur travail, à leur esprit d'ordre et d'économie, réalise bon an mal an un bénéfice atteignant parfois de 2,000 à 3,000 francs, souvent plus. Cet argent est immédiatement consacré à l'achat de terres et de belles prairies d'un revenu solide.

M. Baranger me signale, parmi les vétérans du métier, MM. Marot, Bonnin frères, Dupont frères et Marchesson, à Nanclars ; Piat, Aulard et Chadoutaud, à Fontclaireau, dont on vante la franche jovialité, la bonhomie fine et la rondeur en affaires, caractéristiques du colporteur charentais.

Évidemment, tous les colporteurs ne font pas fortune ; plusieurs succombent, mais beaucoup,

grâce aux vieilles qualités pratiques et débrouillardes de la race, parviennent à de brillantes situations. D'ailleurs, comme l'a constaté M. Baranger, qui vit depuis de si longues années au milieu des colporteurs, l'institution du colportage a merveilleusement évolué, le contraste est frappant entre hier et aujourd'hui.

Au professionnel du temps jadis, chevalier de la balle et du bâton ferré, a succédé le colporteur actuel, incomparablement mieux outillé et jouissant, à l'égal d'un « gros » du pays, d'une considération solide et bien justifiée.

La contrée habitée par les forains est charmante. Partout sont des petits bourgs très riants, assis au-dessus des rivières bordées de prairies, sur des plateaux où le topinambour et le maïs ont remplacé la vigne. Des groupes de noyers couvrent le sol dont les grandes ondulations masquent les vallons aux eaux rares. Autour des maisons, où la pierre de taille d'Angoulême, la tuile mécanique et même l'ardoise d'Angers tranchent sur la rustique habitation d'autrefois, les jardins sont égayés par une flore méridionale épanouie sous les figuiers et les grenadiers.

J'ai parcouru au crépuscule ce pays d'une douceur infinie sous la brume légère du soir. Les bo-

quetaux de chênes, les rangées de peupliers, les groupes de noyers forment des masses harmonieuses dans les vastes labours, les champs de maïs et les prés d'un vert profond. Au bord d'un chemin, une bonne vieille file de la laine en gardant les dindons; les bandes nombreuses de ces volatiles gloussent comme pour annoncer l'heure du retour au gîte. Dans un champ, une autre vieille femme, dont la tête branlante est couverte de la pittoresque coiffe charentaise, écime le maïs. Sur tous les chemins roulent des chars se dirigeant vers les villages. Et cette vie champêtre, autour de la petite ville où les réverbères s'allument, est infiniment douce.

IV

LES MERVEILLES DE LA BRACONNE

Si c'était à l'étranger... — La Rochefoucauld et son château. — Les bords de la Tardoire. — Les grottes de Rancogne. — Un plafond de chauves-souris. — Les grottes de Pranzac. — Gouffres du Bandiat. — Dans la Braconne. — Le Trou de Champniers. — La Fosse limousine. — La Fosse mobile. — La grande Fosse. — Où vont les eaux perdues.

La Rochefoucauld. Septembre.

Si l'on disait aux voyageurs : Il est quelque part — mettons en Suisse, en Italie ou même en Norvège — un pays où des rivières abondantes se perdent en des gouffres, où les forêts se sont affaissées en abîmes, où l'on rencontre à chaque pas des puits naturels d'une profondeur inconnue, où des grottes merveilleuses se creusent, où de puissantes rivières larges et rapides sortent au milieu des vallées, l'agence Cook devrait fréter des paquebots supplémentaires et créer des trains spéciaux pour y conduire les visiteurs. Ces merveilles se trouvent chez nous, au cœur d'un des plus doux pays de notre douce France, nul n'y va jamais, ou bien rares sont les visiteurs.

C'est entre Angoulême et La Rochefoucauld que l'on peut visiter les phénomènes étranges dont je viens de parler. Là, aux confins des granits confolentais, les calcaires se présentent en plateaux profondément découpés et ravinés. Plateaux, grandes vallées, vallées secondaires sont un sol fissuré et disloqué à tel point que les eaux s'en vont toutes dans un réservoir mystérieux. Du sommet du massif de roches primitives couronnées par le village de Mazerolles, de nombreux ruisseaux descendent dans le grand cirque dont La Rochefoucauld occupe le centre ; à peine ont-ils atteint les calcaires, à 200 mètres au-dessous des sommets où ils naissent, et ils disparaissent.

Mais ce sont des ruisseaux ; la Tardoire et le Bandiat sont des rivières dignes de ce nom, la première descend du Limousin, la seconde vient du Périgord. Toutes deux se perdent dès qu'elles sont à proximité de l'aimable petite ville dont les anciens seigneurs ont joué un si grand rôle dans notre histoire et notre littérature, et dont le château ducal couronne si fièrement une falaise de la Tardoire.

Ce bel édifice, un des plus remarquables de la Renaissance dans le sud-ouest est, en réalité, une ruine. La vieille famille dont il abrita longtemps les chefs l'a délaissé pour des demeures plus con-

fortables. Les pièces, les galeries, où l'architecte Antoine Fontan a déployé un talent souple et gracieux, semblent s'en aller en poussière. Malgré tout, l'élégante et puissante silhouette du palais de La Rochefoucauld est encore une des grandes beautés de ce paysage.

De toutes les merveilles de leur pays, les gens d'ici célèbrent surtout la grotte de Rancogne ; là je suis allé tout d'abord, en longeant les bords de la Tardoire, ici ravissante rivière qui mériterait d'attirer le touriste, même si elle ne présentait pas tant de curiosités naturelles comme les gouffres par où s'infiltrent ses eaux et les cavernes de ses rives. Rapides grondeurs, vastes étendues où l'eau s'étale bleue et profonde, méandres gracieux, grands arbres penchés sur la rive, rien ne manque pour faire un cortège de sites admirables à la rivière limousine qui vient finir en Angoumois. De vieux châteaux couvrent les sommets ou gardent l'entrée des défilés, des moulins babillent. Dans les champs, de grands cerisiers et des noyers rompent la monotonie des labours.

A travers les bois qui bordent la rivière, on arrive, au-dessous du rocher de Rancogne, dans une sorte de cirque d'effondrement, chaos de rochers éboulés et de falaises à pic, où s'accrochent des chênes noueux et que dominent la flèche de l'église,

un château féodal et les rares maisons du hameau. A côté d'un pont, dans une prairie, s'ouvre un des gouffres par lesquels se perd la Tardoire. Là, au pied d'une roche couverte de buis, le sol, criblé de trous, attire, par succion, les eaux claires de la rivière. Le flot, retenu plus bas par le barrage d'un moulin, semble immobile; mais qu'une plume ou un brin de paille vienne à tomber sur l'eau et aussitôt on le voit courir à la surface et se rendre au gouffre comme attiré par une force invisible. L'abîme a été comblé en partie par des amas de paille et de branchages jetés par les riverains pour empêcher la rivière de disparaître; mais, si l'on soulève du bout de la canne un de ces amas, aussitôt un petit Maëlstrom en miniature se forme; la lèvre du rocher apparaît, et, en tournoyant et faisant entendre une sorte de sifflement sourd, le flot s'engouffre dans le sol.

Dans la colline s'ouvre l'entrée des grottes. Elle n'a rien de bien imposant; ce n'est pas la majestueuse ouverture des grottes de la Balme, dans l'Isère [1], qui a pu recevoir une chapelle à deux étages et son clocher. Un trou rond dans la roche, dont la partie inférieure a été comblée par les apports de la Tardoire dans les grandes crues,

1. Voir 8e série du *Voyage en France*, chapitre IX.

Chez Leulier
Montbezard
La Coutière
Chaulondrage
Ch.au de Riverolle
Les Sablons
Pichon
Merlat
La Villandière
Rivières
Pourrat
Chez Fouchat
La Cailière
Salot
Pellebuin
Vieau
Bernot
Bagne Beau
La Serre
Ch. Galoche
St. Projet
St. Floret
LA ROCHE-FOUCAULD
Rondelet
La Bertrie
Les Ombrais
Ch. Coupris
Camp
Le Mont Queraud
Les Fraudes
Ronte
Les Ligion
Beaumont
Les Blanches
Ch. Chabanat
St. Constant
Rochepaud
Ch. Perrichet
Ch. du Puy Vidal
Saumiere
Ferat
L'Age Baron
Ch.au
Pontignac
L'Abbaye
la Croutelle
de Roumagne
Maix
le Lonceau
le Roide
Vauque
Champ de Tir

donne accès aux cavernes. Il faut se courber en deux, pour pénétrer à la suite du guide, armé d'un flambeau. Une petite porte à claire-voie donne accès dans une sorte de vestibule aux parois grisâtres, d'où pendent des roches bizarres paraissant prêtes à vous tomber sur la tête.

Le guide nous munit de bougies. A sa suite, marchant sur une grasse argile grise, nous avançons entre des blocs fantastiques qui se resserrent et s'abaissent parfois au point de nous forcer à marcher déjetés et affaissés. Voici une échelle dressée contre un pan de roches ; il faut en gravir les échelons. On s'engage alors dans une galerie supérieure où commencent les merveilles. C'est une vaste salle pouvant avoir une trentaine de mètres de profondeur sur dix de largeur. Du plafond pendent de grandes draperies de pierre. Aux parois, des concrétions calcaires ont bizarrement imité un dôme, une chaire, un fauteuil, revêtus d'une nappe éblouissante de stalactites imitant des franges et des torsades. Des stalagmites présentent, vues de certains côtés, des images dans lesquelles on peut reconnaître milles choses amusantes, la bonne volonté aidant. Voici un général à rudes moustaches, avec son épaulette à graines d'épinard; un trou béant dans le ventre prouve que ce malheureux a été fort maltraité par le canon ; à

côté, on nous montre un croupion de poulet barrant de façon indécente une galerie ; puis une cascade pétrifiée descendant de hauteurs insondables.

On éteint torches et bougies ; une flamme de Bengale est allumée, et la caverne, éclairée dans ses profondeurs, nous montre mille images bizarres, burlesques ou effrayantes. Gouffres qui paraissent sans fond, galeries étroites dans les parois, failles profondes ; au sommet de la voûte, des dents gigantesques, des pointes acérées de roches illuminées par la lumière sanglante. Les ombres tremblantes vont d'une roche à l'autre ; puis lentement, à mesure que la flamme se meurt, le tableau disparaît et l'ombre se fait épaisse.

Les lampes sont rallumées ; les galeries recommencent, interrompues à chaque pas par des dents de roches. Dans une salle, où rayonnent de nouvelles et longues galeries, un spectacle étrange nous attend. Depuis un moment, on entendait les sifflements sourds des chauves-souris et l'on percevait une odeur assez désagréable. A la voûte, fort surbaissée, nous découvrons, suspendus par les pattes, des milliers et des milliers de ces animaux. On ne distingue que des museaux roses sortant de membranes noires et, au rocher, des pattes roses enfonçant les griffes dans les grains

du calcaire. Les horribles bêtes sont tellement engourdies qu'on peut passer les flambeaux sous elles, les toucher avec des bâtons sans leur faire lâcher prise : parfois l'une d'elles étend languissamment son aile membraneuse et se replie ensuite pour reprendre son étrange immobilité.

A la longue, ce fantastique spectacle finit par causer un indéfinissable malaise, avec un soupir de soulagement on quitte cette partie des grottes transformée en usine à guano de chauves-souris pour monter, par un escalier primitif, formé de piquets et d'amas de glaise, jusqu'à une nouvelle échelle conduisant aux grottes supérieures par une sorte de puits.

Ces dernières ont été découvertes, il y a quinze ans à peine, par le guide Pierre Despignat, qui, depuis longtemps et à certains indices, en soupçonnait l'existence. Ce sont certainement, et de beaucoup, les plus curieuses, le travail mystérieux des eaux a produit de véritables merveilles. Dans une des salles, le plafond est formé de milliers de petites stalactites ; des colonnes transparentes, des cippes qui paraissent revêtus de végétation, des rochers ou des concrétions ont imité des amas de fruits, des vasques sont pleines d'eau pure, tout cela est véritablement merveilleux.

Le plus étrange est, à coup sûr, un orgue natu-

rel, formé par un grand nombre de lamelles transparentes produites par les eaux ; chacune de ces lames émet un son, et le guide est arrivé à les connaître assez pour tirer d'elles la gamme entière et exécuter quelques variations. On ne saurait mieux comparer cela qu'aux tours de force de ces virtuoses qui jouent un air d'opéra avec des verres à boire. Mais la sonorité de l'orgue naturel de Rancogne est bien plus grande ; d'ailleurs les sons empruntent à l'étrange décor dans lequel ils s'émettent une sorte de grandeur fantastique et sauvage.

Tout ce pays est percé de semblables cavités, la plupart encore inconnues. Ainsi l'on a récemment découvert d'autres grottes, plus belles encore, me dit-on, dans la vallée du Bandiat, près de Pranzac, village qui possède une belle lanterne des morts.

Cette vallée offre des gouffres plus caractérisés que ceux de la Touvre : gouffres où se perd la rivière, cirques d'effondrement dans la vaste forêt de la Braconne. Les gouffres commencent dès le point où le Bandiat quitte le Périgord ; à force de travail, on a réussi à détourner le flot et à le conserver à l'air libre. Vers Marthon et à Pranzac, ces levées obligent le cours d'eau à continuer sa route, de même au-dessous du chemin

de fer de Limoges. Il y a là « chez Roby » une sorte d'abîme, plein de roches fissurées où, jadis, le Bandiat se précipitait. Les anciens géographes parlent avec effroi de la chute des eaux dans « cette espèce d'entonnoir, avec un bruit effroyable et à une profondeur incalculable ». Peut-être avaient-ils l'effroi facile, ce gouffre de « chez Roby » et son voisin le gouffre de Puy-Vidal n'ont rien de terrifiant.

Si les eaux des rivières se perdent dans leur lit même, les eaux des pluies trouvent également leurs abîmes ; ceux-là sont aux abords du camp et du polygone d'artillerie, dans cette forêt de la Braconne, qui est pour la Charente une sorte de région naturelle. On dit : Je vais en Braconne, comme on dit : Je vais en Champagne. Des amis m'y ont conduit. Nous devions d'abord visiter le Trou de Champniers dont, autour de la Braconne, on parle avec tant d'effroi à la veillée, gouffre d'où sortent des mugissements terribles annonçant aux voisins que la récolte sera bonne.

Un de mes compagnons qui y était venu enfant, il y a plus de vingt ans, s'engage dans un sentier, et me voilà parti à sa suite ; nous battons les taillis, courons les clairières sans réussir à

découvrir la moindre fissure où puisse s'insinuer un renard.

Nous sommes passés vingt fois auprès du trou de Champniers, paraît-il. Bref, nous ne l'avons point vu. Du reste, il n'a pas l'aspect imposant des autres gouffres de la Braconne ; c'est, m'a-t-on dit, un simple orifice, comme un puits s'ouvrant dans la dalle calcaire, se prolongeant par un abîme d'une profondeur inconnue que l'on n'a jamais pu explorer, tant est confus le dédale des galeries. Quant aux bruits qui en sortent parfois, on doit évidemment les attribuer à des courants d'air venus des autres gouffres creusés dans la Braconne.

Cet effondrement du calcaire, au-dessous de la forêt, indique clairement l'existence de cavités immenses. Tous les phénomènes constatés dans ce pays conduisent à cette conclusion.

En suivant la route de La Rochefoucauld, on atteint bientôt la vallée du Bandiat. Un pont jeté sur la rivière permet de reconnaître que, s'il y a encore de l'eau en amont, il n'en reste presque plus en aval. Descendons sous le pont, nous aurons la clef du mystère.

Sous la mince nappe d'eau, on voit le roc mis à nu. Ce n'est pas une dalle unie, mais bien un

véritable amas de roches fendillées, placées de champ. Entre les interstices filtrent les eaux ; on les voit très distinctement descendre, comme attirées. En aval, au-dessous du pont, au milieu d'un petit pré verdoyant, s'ouvre une fosse de faible dimension ; au fond, sont arrêtés des débris de paille, d'herbes et de bois, évidemment déposés par les eaux. Or, comme ces matières légères sont toujours à la surface des eaux d'inondation et n'auraient pu s'arrêter ici selon la marche normale ; il doit y avoir, au moment des crues, une issue souterraine. En soulevant les débris amoncelés, on retrouve ce roc fendillé. Le doute n'est donc plus permis.

Ce gouffre doit être à près de 80 mètres d'altitude ; la source de la Touvre est à 45 ; différence, 35 mètres.

A partir de ce point, les rares eaux restant au Bandiat en cette saison disparaissent rapidement. De fissure en fissure s'échappent les dernières traînées. On peut même voir, non loin de là, un gouffre qui semble la fin de la rivière. On y parvient par une route charmante, courant au sommet de l'étroite presqu'île comprise entre les vallées de la Tardoire et du Bandiat. Comme une sentinelle, le donjon de La Rochefoucauld, coiffé de tuiles rouges, domine le pays. De l'autre côté, les

futaies de la Braconne couvrent une longue arête de collines. Modérément accidentée, couverte de grands noyers, la péninsule est riante, elle a un caractère agreste qu'offrent bien peu de régions de la Charente calcaire, on dirait un coin de Touraine. Près du hameau des Vieilles-Vaures, la vallée du Bandiat se change en une faible dépression herbeuse au bord de l'immense forêt. Elle se termine dans une sorte de cul-de-sac rempli de plantes verdoyantes où quelques rochers semblables à des blocs erratiques se dressent. Au fond, on remarque des débris de paille et de bois. Lors des grandes eaux, le Bandiat vient jusque-là et s'y perd. Le site est curieux. A gauche, un vallon à peine visible se creuse, c'est un simple fossé où, dans les crues extraordinaires, les dernières eaux du Bandiat coulent jusqu'au lit de la Tardoire.

A l'entrée de la forêt, deux ou trois grandes excavations en forme d'entonnoir s'ouvrent au bord de la route. Ce sont des gouffres. Ils sont peu curieux, ceux-là. Mais, à un quart de lieue se creuse la Fosse limousine, si pittoresque avec ses grands arbres et son ombre mystérieuse. Plus haut est la Fosse mobile, gouffre semblable au Trou de Champniers.

De tous ces accidents du sol, celui qui inspire

le plus d'étonnement est la Grande-Fosse. L'effondrement a été brusque, le calcaire se montre en une immense falaise de plus de 20 mètres de hauteur. Au fond de l'abîme, de grands arbres ont poussé, ils n'atteignent même pas le tiers de la hauteur des parois.

On éprouve une impression étrange en descendant dans le gouffre, par un sentier rappelant les chemins de montagne. Partout on reconnaît que le sol a dû s'affaisser dans de vastes cavités. Évidemment, à en juger par la distance entre ces gouffres — 6 à 7 kilomètres du Trou de Champniers à la Grande-Fosse — toute la Braconne est au-dessus d'immenses cavernes; cela suffit à expliquer la sécheresse de la forêt.

Or, si les « fosses » et les « trous » se sont formés, c'est parce que les eaux ont rongé les piliers des cavernes et provoqué des éboulements. Ces eaux, pour avoir une telle force, doivent être abondantes. On ne comprendrait pas cette abondance si l'on oubliait que la Tardoire, le Bandiat, les cours d'eau de Marillac, Yvrac et Fleurignac se perdent sous terre; que toute l'étendue de la Braconne, où cependant les pluies sont fréquentes, n'a pas une seule fontaine.

Une telle masse d'eau, engouffrée à une altitude de 80 mètres, doit naturellement surgir ail-

leurs. Or, on ne trouve de grandes sources qu'à la Touvre. Ces sources étant à 45 mètres, elles sont évidemment alimentées par les pertes des rivières. Aussi les usiniers de la Touvre ont-ils toujours protesté quand on a voulu obstruer les gouffres de la Tardoire pour augmenter la force motrice des usines de La Rochefoucauld. Cette petite ville possède en effet quelques manufactures, fabriques de toiles, tissages de laines, minoteries dont le développement est rendu difficile par le faible débit d'une rivière plus haut fort abondante. Depuis quelques années, le conseil général alloue chaque année des crédits pour aider à la fermeture ou à l'isolement des gouffres.

V

LES SOURCES DE LA TOUVRE

La forêt de la Braconne. — Un polygone d'artillerie. — Les artilleurs au camp. — Touvre. — Les sources : le Dormant, le Bouillant, la Lèche. — La Touvre et nos vieux écrivains. — Les rives de la Touvre.

Magnac. Septembre.

La forêt de la Braconne, qui réserve tant de surprises aux explorateurs de cavernes comme M. Martel, est un anneau de l'immense chaîne de bois étalée depuis le Périgord jusqu'aux limites communes des Deux-Sèvres et de la Charente. Forêt sévère, car elle manque d'eau et de mousses, les grandes futaies y sont rares, mais bien belle cependant avec ses longues allées solitaires où, souvent, on voit déboucher cerf, chevreuil ou faisan. La route de La Rochefoucauld à Angoulême la traverse dans sa partie la plus étroite, près de l'entrée du camp et du polygone installés dans la vieille sylve. Les toits rouges du camp sont à la marge d'une immense trouée, longue de six à sept kilomètres, large de 500 mètres environ. Là,

chaque année, les régiments d'artillerie du 12e corps et souvent ceux des corps voisins viennent s'exercer au tir. L'infanterie y exécute ses feux à longue portée. La présence constante de troupes donne à ce coin de forêt une animation pleine de gaîté. L'eau manquant en Braconne, on a dû faire de grands travaux pour amener celle de la Touvre au moyen d'une pompe et de conduites. Des abreuvoirs en pierre ont été établis près des écuries; dans toutes les parties du camp, et jusque dans la forêt, des bornes fontaines, munies d'un gobelet, ont été placées. C'est ce que les artilleurs apprécient le plus. Jadis des corvées devaient aller puiser à la Touvre, c'est-à-dire à huit kilomètres.

La 12e brigade d'artillerie a fait des prodiges pour tirer parti du terrain; elle a su faire à la Braconne une des installations de tir les plus complètes de France.

Le camp se divise en deux parties. A l'angle sud-ouest, des constructions permanentes servent de logement pour le général, de salle à manger, de salle de conférence, de cercle pour les officiers, de logements pour les artilleurs employés aux travaux du polygone, et qui doivent rester à la Braconne pendant neuf mois chaque année, d'écuries pour les chevaux de l'état-major, etc.

Au centre, vers la lisière du bois, quatre grandes écuries, simplement abritées par des toits et ouvertes sur chaque face, sont destinées aux chevaux de troupe.

Sous les arbres, les tentes se dressent dans un désordre apparent, chaque batterie occupe une rangée de tentes circulaires, séparées par des avenues pavées de pierres plates recueillies aux environs. Les cuisines sont sur le front de bandière. Ce sont des installations bien primitives : des hangars fermés de trois côtés dans lesquels des fourneaux portatifs font bouillir de gigantesques marmites. La gaîté française a pris son parti de ce manque de confort. Des enseignes portant le nom fallacieux de « restaurant » sont apposées. Et l'on peut lire :

On loge à pied
et à cheval.
Bouillon et bœuf
à toute heure.

Les artilleurs exagèrent ; à l'heure de la soupe seulement on donne le bœuf et le bouillon.

Voici les tentes ouvertes. Les adjudants ont chacun la leur. L'un d'eux nous montre avec orgueil un mobilier sommaire et voudrait faire passer dans notre esprit la conviction que

c'est du luxe. Dans une partie est le lit, ce coin s'appelle la chambre ; un grand bidon et un gobelet sont devenus cabinet de toilette ; un tréteau de rondins supportant le harnachement s'appelle la sellerie ; une table appuyée au support est le cabinet de travail. Comme logement de garçon, c'est complet.

A côté, une autre tente sert de logement et de bureau au maréchal des logis chef et à ses fourriers. Par l'ouverture entre-baillée, des tables encombrées de paperasses apparaissent : des *états*, des *situations*, des *rapports* de tous genres sont étalés. Les gens qui écrivent le plus sont encore les militaires.

Les tentes des hommes sont plus pittoresques. Les couchettes sont jetées tout autour de la tente. Les artilleurs, habitués par métier à tresser des gabions, ont fait des clayonnages pour border le pied des paillasses. Le support de la tente, chargé de sabres, de mousquetons et d'objets divers, forme un trophée qui ne manque pas d'originalité. A l'entrée, chaque locataire s'est, à son gré, arrangé un petit parterre planté de fleurs cueillies dans la forêt. Quelques-uns de ces jardins improvisés, appartenant à des sous-officiers, sont fort gais à l'œil.

Dans le coin d'un hangar sont les mannequins

destinés à servir de cible, on aperçoit une centaine de troupiers appartenant à toutes les armes, comme jetés les uns sur les autres après une bataille. Si l'on n'est pas prévenu, la première impression est singulière. Mais on a vite ri. Ces cadavres sont des vêtements rembourrés de paille. Il y a là des lignards, des chasseurs, des hussards, que sais-je encore! La tête, une poignée de foin, est coiffée d'un képi n'appartenant pas toujours à la même arme que la veste. Mince détail.

Une des avenues de la forêt conduit du camp à l'étroite bande déboisée séparant la Braconne de la forêt de Bois-Blanc, d'où un chemin mène au village de Touvre.

O le pauvre, vieux, mais pittoresque village, avec ses maisons de moellons d'un gris fané, ses murs de jardins à demi éboulés sur lesquels on voit se pencher des figuiers, des lauriers du poète et des lauriers-tins! Il couvre un coteau à côté des ruines informes d'un château dont les tours et les murailles ont été arasées. Cet édifice, dont aujourd'hui on distingue à peine le plan, s'appelle le château de Ravaillac, une tradition voulant que la famille du régicide soit originaire de Touvre. En réalité, c'était une forteresse des premiers seigneurs d'Angoulême.

Le château commande une sorte d'abîme creusé dans la colline, tapissé de broussailles et de buis. On parvient au fond de ce cirque en suivant les sentiers entretenus par un cicerone chargé de guider les visiteurs. Ces chemins bordés de garde-fous conduisent au bord d'une nappe d'eau sombre, immobile, mais que l'on devine d'une énorme profondeur. C'est le gouffre Dormant.

Les broussailles, en se reflétant dans l'abîme, lui donnent une apparence sinistre, fascinatrice, il semble que l'on soit attiré vers ces ondes mystérieuses, sans une ride, sans un remous. Mais, à l'issue du cirque où s'étale le Dormant, on voit, près du rivage, comme une énorme ampoule d'eaux étincelantes, haute parfois de cinquante centimètres au-dessus du petit lac. Tout autour de cette gerbe, jaillissent d'autres sources, il en naît au fond de l'abîme, il en sort du rivage bas, il en vient par un gros ruisseau né de mille fontaines sous les murs d'un moulin actionné par les eaux du ruisseau de l'Échelle. C'est le gouffre Bouillant, d'où sort une véritable rivière.

L'Échelle, elle-même, est née d'une forte source, c'était jusque-là un mince ruisselet venu des confins du Périgord. Lorsqu'il débouche dans le bassin de Touvre, il est transformé en rivière par la fontaine de la Lèche, abondante et limpide, jaillis-

sant à cinquante centimètres de hauteur, au bord d'un bassin de maçonnerie au milieu duquel sortent d'autres sources. Le cours d'eau courant alors à la Touvre, fait mouvoir un moulin et se mêle aux flots du Bouillant.

Toutes ces fontaines réunies : Dormant, Bouillant et Lèche, forment aussitôt un large cours d'eau semblable à un beau lac et animé par une quantité prodigieuse de canards et d'oies d'un blanc de neige.

On ne connaît pas bien les sources si l'on s'est borné à les voir du bord ; il faut aller en bateau sur le lac pour comprendre la grandeur du phénomène. J'ai pu faire l'excursion grâce à M. Chauveau, fabricant de papier à Maumont, près de Magnac ; il m'a conduit sur une barque plate construite spécialemant pour cette navigation. On longe une île transformée en parc et l'on pénètre dans de véritables prairies de plantes aquatiques où l'on ne peut circuler qu'à la gaffe. On traîne sur des fonds de graviers, on remonte à grand'peine des rapides, enfin on arrive sur les eaux profondes des gouffres. Voici le Bouillant : il surgit des profondeurs avec une puissance formidable ; il faut aux eaux souterraines une force extraordinaire pour soulever la lourde masse du lac. A côté, l'eau, d'une transparence féerique, est

d'un bleu délicat; elle laisse voir de grandes aiguilles de roches semblables à des becs ou des mâchoires d'animaux fantastiques, tête d'espadons, gueules de requins ou de crocodiles qui paraissent prêtes à dévorer l'audacieux promeneur. L'impression, déjà étrange, est bien plus saisissante quand la barque pénètre dans le cirque du Dormant. L'immobilité et l'opacité de l'eau, due à l'énorme profondeur, produisent une impression terrifiante. Même au grand soleil, le lieu inspire une religieuse terreur. Quand on a lentement sillonné la surface de ce gouffre, on comprend la fable antique et la religieuse horreur éprouvée par les poètes à la vue des lacs sombres et des bois sacrés.

Les poètes angoumoisins de la Renaissance n'ont point manqué de s'extasier sur ces merveilles. Un vieux chroniqueur, François de Corlieu, à qui l'on n'avait sans doute jamais parlé des pertes de la Tardoire, dit à ce sujet :

Ce fleuve de Touure est celebré par nos poëtes françois pour sa beauté et vn infiny nombre de cygnes que les comtes d'Engolesme y avoient d'ancienneté affranchy, deputans officiers pour la garde et entretenement d'iceux. chose qui estoit grandement belle à voir, mais à présent la race en est perdüe par l'iniure des guerres. On tient au païs que cette riuiere se faict d'vne

autre moindre qu'on nomme le Bandeac, qui passant à vne lieüe delà le long de la Braconne se pert en plusieurs endroits et l'on pense qu'il se rend à la Touure ; chose assés croiable puisqu'il est reçeu pour veritable que la fontaine d'Aretuse s'enterrant à Elide, port de la Grèce, vient par dessous la mer Thirrene surgir en lisle de Sicile. Toutefois le seul Bandeac ne fait pas la Touure, qui a six fois autant d'eau que tout le Bandeac.

La cause de cette perte est que la terre en la Braconne et ses confins est cauerneuse et plaine de vagues esquels l'eau se derobe ; qui est aussi cause qu'en tout ce quartier là il n'y a aucuns puits ne fontaines et qu'il se trouue en la Braconne maintes grandes et profondes fosses faictes auecques la mesme terre qui s'est la ainsi retirée pour son peu de solidité. Noz poëtes engomoisens ont fabulé que le Bandeac fut amoureux de la Touure et pour en iouir se déroba par conduits sousteriens. Ie diray encores ce mot de la Touure qu'elle est merueilleusement fertille de bons poissons ; mais il ne s'y en voit gueres d'autres que des truittes, de l'anguille et des escreuices. La cause en est attribuée à l'eau qui est pure de fontaine viue et froide au possible, ce que la truitte ayme et non tant les autres poissons.

Les poissons, depuis lors, ont bien diminué en nombre, la Touvre « couverte de cygnes, pavée de truites, lardée d'anguilles, bordée d'écrevisses », a été forte dépeuplée par l'abus de la pêche et les déjections des usines !

A partir de ses sources, la rivière, tantôt verte

et tranquille nappe d'eau, tantôt prairies aquatiques dont les herbes sont recueillies pour faire des engrais, tantôt courant puissant, enserre de vertes îles et ne cesse de faire mouvoir des usines : papeteries, grande fonderie de canons de Ruelle où je viendrai bientôt, minoterie; elle anime tout cela avant d'aller passer sous le pont qui porte son nom, Pontouvre, et décrire un très curieux méandre sous une haute colline. La rivière ici entoure d'innombrables îles couvertes d'une végétation puissante, grands arbres, saules penchés sur l'eau formant des berceaux de verdure. Un minotier de Pontouvre a voulu me faire visiter ce coin ignoré. Ce petit archipel désert et plein de mystère est d'une sauvagerie adorable. Puis les eaux se réunissent de nouveau, se séparent encore, passent en deux bras sous un viaduc monumental du chemin de fer aux hautes arches de pierre blanche pour aller atteindre la Charente dont, en été, elle double le volume. Sur ses dix kilomètres de cours, la Touvre a accumulé plus de beautés qu'il n'en faudrait pour rendre célèbre un grand fleuve.

VI

UNE USINE NATIONALE : RUELLE

Une école navale dans les terres. — Sur le port d'Angoulême. — Embarquement des canons. — Montalembert. — Historique de la fonderie de Ruelle. — Ruelle. — La fonderie. — A travers l'usine. — La fonte d'un canon. — Le poids et le prix d'un canon. — Transport d'une pièce. — Les douilles. — Personnel de la fonderie. — Les matières premières.

Ruelle. Septembre.

La gare des marchandises d'Angoulême est en partie établie dans les bâtiments d'une école de marine, laquelle vécut peu longtemps, car l'idée de mettre une école navale sur les bords de ce fleuve, loin de la mer, était au moins étrange. Cependant on avait choisi pour installer l'établissement, la partie « maritime » de la ville. En un temps où l'on ne pouvait supposer l'avènement des chemins de fer, la Charente était, pour cette contrée riche en vins, en métaux, en papiers, une voie capitale, même avant les travaux qui ont donné à la navigation un tirant d'eau régulier. Aussi le port d'Angoulême était-il important, nombreuses étaient les gabarres amarrées au quai.

Les futurs marins voyaient donc des petits navires, même on avait armé de canons un bateau plat où, gravement, des instructeurs leur apprenaient les choses de la mer. On finit par faire de l'école d'Angoulême une simple école préparatoire à l'*Orion,* prédécesseur du *Borda*. En 1830, on supprima l'établissement.

Le quai voisin a cependant conservé quelque chose d'un établissement naval; souvent des bâtiments ayant l'aspect de petits vaisseaux de mer y sont amarrés. Des wagons sont conduits au bord au moyen d'un embranchement particulier, sur leurs plates-formes on voit des canons monstrueux; une grue hydraulique de 100 tonnes les soulève et les charge sur les gabarres, celles-ci les transporteront alors à Rochefort, d'où ils seront expédiés à Brest, à Lorient, à Cherbourg ou à Toulon.

Ces canons ont été fondus et usinés sur la Touvre, dans le grand établissement de Ruelle, qui appartient à la marine nationale et dont l'existence si loin de la mer ne s'expliquerait guère si l'on ne savait combien étaient nombreux jadis les établissements métallurgiques en Charente. Les bois, si étendus, donnaient en quantité les charbons; les rivières offraient une force motrice abondante, le minerai de fer se trouvait sur

beaucoup de points, enfin la Charente était un précieux instrument de transport. L'Angoumois, le Périgord, une partie du Limousin étaient ainsi couverts d'un réseau de petites usines. L'emploi de la houille et des minerais plus riches de l'île d'Elbe, d'Algérie, de Bilbao et de l'est a, comme partout, tué ces industries.

Mais Ruelle a survécu ; l'établissement représentait un capital trop considérable pour pouvoir être abandonné. En outre, l'excentricité du site n'est qu'apparente ; les bords de la Touvre sont, comparativement à la situation de nos ports de guerre, dans une situation centrale. Il y a sur place un personnel expert, attaché à la région, que l'on ne saurait dépayser sans inconvénient. C'est pourquoi, malgré l'éloignement des mines de charbon et des hauts fourneaux, Ruelle est resté, et n'a cessé de s'accroître.

L'Angoumois avait déjà une fonderie de canons à Planche-Meunier, près de Sers, dans la vallée de la Lèche, mais la force motrice était insuffisante, aussi la fondation de Ruelle fit-elle disparaître l'humble établissement ; une autre usine, construite sur la Tardoire à Pontrouchaud près de Roussines, vers 1792, ne put davantage lutter contre Ruelle. De même, celle-ci, de nos jours, a absorbé la fonderie de Nevers.

Le vaste établissement de Ruelle, que la mission militaire des États-Unis, chargée de visiter les fonderies de canons, dit être le « plus complet et le mieux installé du monde entier », doit sa création au marquis de Montalembert, l'ami de Carnot, le concurrent de Bonaparte à l'Académie des sciences, après Vauban, le plus grand ingénieur militaire qu'ait eu la France, et, comme lui, un savant et puissant esprit. Montalembert fut général au service de la Suède, membre de l'ancienne Académie des sciences en 1747, à l'âge de trente-trois ans ; pour se délasser, il fit avec succès nombre de chansons, de contes en vers et de comédies de société. Ce fut également un patriote ; un des premiers parmi la noblesse, il avait accepté la Révolution ; on cite même ce fait qu'il abandonna alors une pension obtenue pour une grave blessure, afin de ne pas être à la charge de l'État. Sa conduite aux sièges de Kehl et de Philipsbourg fut d'un héros ; la campagne des armées russe et suédoise qu'il inspira pendant la guerre de Sept-Ans fut d'un grand capitaine ; sa défense de l'île d'Oleron, son livre sur l'*Art défensif supérieur à l'art offensif* sont d'un ingénieur militaire de premier ordre, comme son grand ouvrage sur *les Fortifications perpendiculaires de l'art défensif*.

Les idées de Montalembert furent, en leur

temps, une révolution, elles sont un peu oubliées aujourd'hui par suite de la transformation de l'armement. Mais ce qui reste de son œuvre, la fonderie de Ruelle, est bien vivant encore. Cependant, s'il revenait en ce monde, le général de Montalembert ne reconnaîtrait plus sa création dans l'immense et admirable usine, orgueil de notre marine.

En 1750, les MM. de Montalembert, le marquis et le chevalier, achetèrent le moulin à papier de Ruelle, moyennant une rente annuelle et perpétuelle de 365 livres. Le marquis avait uniquement en vue la force motrice de la Touvre, car il fit jeter le moulin à bas et créa sur l'emplacement un établissement de forges pour la fonderie des gros canons. En 1751, le marquis obtenait des lettres-patentes autorisant cette création ; en 1752, un arrêt lui accordait 4,800 arpents de bois à couper en neuf années dans la forêt de la Braconne.

A peine l'établissement était-il en pleine activité, en 1755, le marquis se vit l'objet d'une spoliation : le Gouvernement s'empara de l'usine et refusa toute compensation au fondateur. M. de Montalembert dut pendant seize années s'occuper d'obtenir justice. Il réussit enfin, mais à quelle condition ! Le roi, tout en reconnaissant ses droits, lui imposait de lui affermer la fonderie pour trois

années, moyennant une rente de 20,000 livres. Puis le comte d'Artois désirant acquérir l'usine, le marquis se vit obligé de la lui céder, ainsi que la forge de Forge-Neuve, moyennant une somme de 300,000 livres, dont 100,000 comptant, et les deux autres centaines en une rente viagère de 20,000 livres ; le mobilier, les machines, ustensiles et outils, 60,000 livres.

A cette date, d'après le contrat, on estimait les bâtiments de Ruelle à 200,000 livres.

Cette vente avait été conclue en 1774. Dès le milieu de 1776, le comte d'Artois (plus tard Charles X) cédait Ruelle et Forge-Neuve au roi, contre trois forêts en Champagne. En 1782, les fonderies étaient affectées au service de la marine. Elles le sont encore aujourd'hui.

Ruelle avait d'ailleurs été consacrée, dès le début, à l'artillerie de la marine. On y fabriquait des canons en fonte de fer, moulés en terre et coulés en première fusion avec les fontes sortant de ses hauts fourneaux. A cette époque, on n'employait naturellement que des charbons de bois, fournis en abondance par les forêts voisines, Bois-Blanc et surtout la Braconne.

La fonderie, que M. de Montalembert ou des régisseurs royaux avaient dirigée jusqu'en 1776, devint, à partir de cette date, une entreprise li-

vrée à des particuliers, mais sous l'autorité d'un officier supérieur de l'artillerie de marine. Ce système resta en vigueur jusqu'en 1785. A cette date, M. d'Aubigny, chef de brigade, fut nommé directeur et conserva ces fonctions jusqu'en 1792[1].

La Révolution donna à Ruelle une impulsion considérable; pour faire face aux immenses besoins des armées, la fonderie fut accrue; elle était exploitée en régie, mais mise sous la direction d'officiers de marine. Ce régime fut maintenu sous la Restauration, qui développa encore l'importance de l'usine. En 1840, la fonderie des canons de bronze de Rochefort fut transférée au bord de la Touvre. Désormais Ruelle était de beaucoup le plus grand arsenal de construction de canons en France. L'excellence de ses produits s'affirma en Crimée. « Au siège de Sébastopol, les canons en fonte de la marine employés à terre rendirent de grands services. Beaucoup de canons tirèrent un si grand nombre de coups (de 3,000 à 4,000) que des lumières, primitivement de $5^m/6^m$ de diamètre, devinrent assez grandes pour qu'on

1. Les renseignements historiques et administratifs sur Ruelle m'ont été fournis par M. le colonel du Pan, aujourd'hui général, qui a dirigé la fonderie pendant sept ans. Je les ai déjà publiés, mais bien plus étendus, dans une série d'études parues en 1888 dans le *Bulletin de la Société de géographie de Bordeaux*.

pût y introduire deux doigts de la main. Les bouches à feu anglaises en fonte eurent moins de succès; quelques-unes éclatèrent prématurément. »

Les premières pièces de canon se chargeant par la culasse furent fabriquées en 1861. A partir de ce moment, l'usine se développa plus encore; en 1867, la fonderie de Saint-Gervais transporta ses ouvriers à Ruelle[1]. Après la guerre, la construction des pièces de gros calibre, et l'emploi de l'acier amenèrent des transformations profondes dans l'outillage. En 1879, on décida de grouper à Ruelle tous les établissements d'artillerie de la marine, les ateliers de Nevers furent en conséquence transportés sur la Touvre. Entre temps, la construction des ateliers pour les grosses pièces pesant jusqu'à 100 tonnes, avait nécessité de grands travaux. Bâtiments et machines reçurent des améliorations et des accroissements tels que la commission américaine, envoyée en 1884 en Europe pour visiter les fonderies de canons, déclarait « qu'à Ruelle se trouvent les plus belles machines du monde ». Depuis lors, on ne s'est pas arrêté dans cette voie, chaque année a vu des accroissements; la fabrication des canons à tir

1. Sur Saint-Gervais, voir la 9e série du *Voyage en France*, pages 53 et suivantes.

rapide et de leurs projectiles a nécessité de nouveaux ateliers.

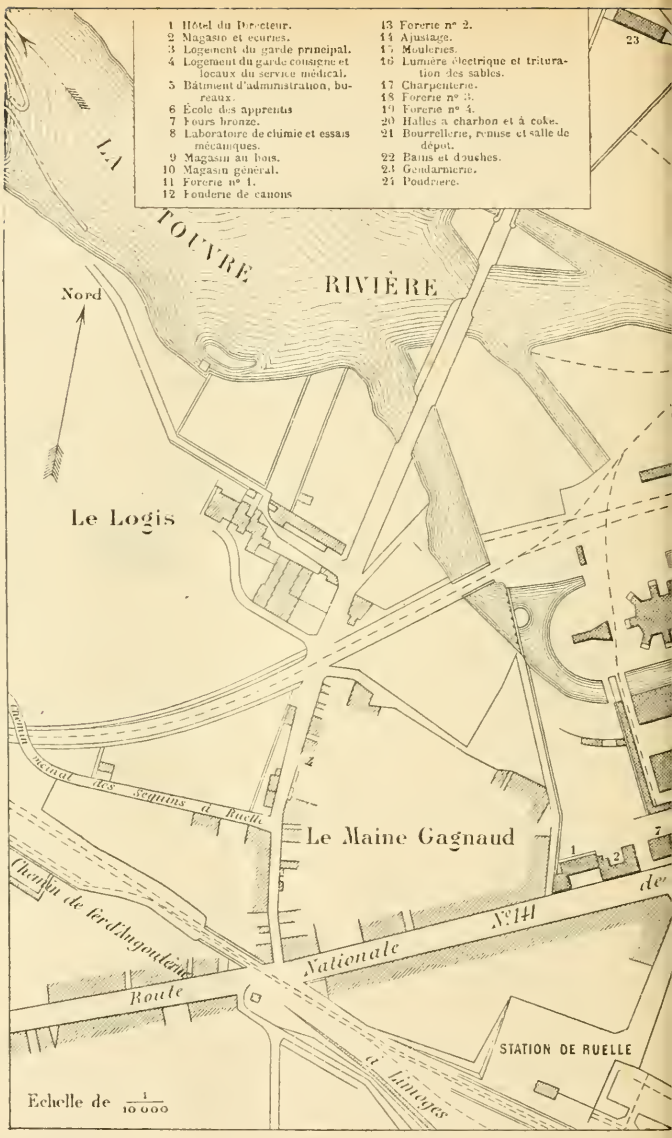
Il n'était pas inutile de faire connaître les phases par lesquelles a passé Ruelle ; on comprendra mieux ensuite l'aspect de cette usine, une des plus grandes de France.

D'Angoulême à Ruelle, la distance est courte, c'est la première station sur le chemin de fer de Limoges. Un service d'omnibus aux départs fréquents relie le chef-lieu au centre ouvrier. La route traverse de longs faubourgs et s'engage dans une verte et grasse campagne, champs de blé et prairies que dominent sur les hauteurs des *chaumes* arides, c'est-à-dire des champs de pierre. Les maisons basses d'un hameau sourient au passant, avec leurs porches entourés de treilles, où les feuilles automnales de la vigne mettent des taches d'or rougi. Le petit vallon de l'Isle-d'Espagnac, avec, au fond, ses beaux rochers d'Entre-roches, s'ouvre largement. Un ruisseau, la Font-Noire, coule entre des rives herbeuses, bordées de grands peupliers. La route gravit un coteau, et tout à coup s'ouvre, large et verte, la vallée de la Touvre. La rivière disparaît sous les arbres de ses rives.

Voici Ruelle ; en avant de la petite ville, de

coquettes maisons blanches, nées d'hier, sont déjà habitées ; d'autres sortent de terre, et recevront bientôt leurs habitants. Partout, sur toutes les routes qui s'étoilent autour de la riante villette, on voit se dresser des maisons nouvelles, quelques-unes dignes d'une grande ville. Malgré cette fièvre de construction, Ruelle ne peut abriter tous les ouvriers de la fonderie. Les loyers y sont très chers encore, et nombre d'ouvriers vont chercher dans les communes voisines, à Magnac, à Touvre, à l'Isle-d'Espagnac, à Champniers, et jusque dans les faubourgs d'Angoulême, des logements plus commodes et moins coûteux ; des trains ouvriers relient les deux centres. C'est pourquoi Ruelle n'a qu'une population totale de 3,615 habitants, chiffre peu en rapport avec le nombre des ouvriers de la fonderie, dépassant 1,500, dont 900 ouvriers immatriculés et 600 journaliers. Ces ouvriers et leurs familles comportent 5,000 personnes, qui ont part aux secours médicaux de l'établissement.

Ruelle se compose de deux quartiers, le Maine Gagnaud, près de la gare, centre vivant, où sont les magasins et les cafés, et près duquel on voit une élégante fontaine due à François Ier, et le bourg proprement dit, vieux village tortueux, aboutissant à la route nationale. Entre les deux


1 Hôtel du Directeur.
2 Magasin et écuries.
3 Logement du garde principal.
4 Logement du garde consigne et locaux du service médical.
5 Bâtiment d'administration, bureaux.
6 École des apprentis
7 Fours bronze.
8 Laboratoire de chimie et essais mécaniques.
9 Magasin au bois.
10 Magasin général.
11 Forerie n° 1.
12 Fonderie de canons
13 Forerie n° 2.
14 Ajustage.
15 Mouleries.
16 Lumière électrique et trituration des sables.
17 Charpenterie.
18 Forerie n° 3.
19 Forerie n° 4.
20 Halles à charbon et à coke.
21 Bourrellerie, remise et salle de dépot.
22 Bains et douches.
23 Gendarmerie.
24 Poudrière.
L'A
TOUVRE
RIVIÈRE
Nord
Le Logis
Canal des Seguins à Ruelle
Le Maine Gagnaud
Chemin de fer d'Angoulême
Route Nationale N° 141
STATION DE RUELLE
à Limoges
Echelle de 1/10 000

Plan de la Fonderie de Ruelle

parties est la Touvre, traversée par une large et élégante chaussée plantée d'arbres, sur laquelle est établie l'usine. Celle-ci est comme une petite Venise industrielle, divisée par de nombreux canaux. La rivière s'étale en amont, lac d'eau limpide. Pendant l'hiver et le printemps, son débit varie de 12 à 18 mètres cubes, donnant de 200 à 300 chevaux de force ; en été, le débit tombe entre 12 et 6 mètres cubes, c'est-à-dire jusqu'à 100 chevaux de force seulement. La force nécessaire aux machines étant de 350 chevaux, il faut avoir recours, pour le complément, à des machines à vapeur.

La fonderie ouvre sur la chaussée, près de l'habitation du colonel directeur, par une porte monumentale, dont les pilastres sont ornés de bombes, mortiers et caronades. Derrière, dans un bel ordre, très gais à l'œil, grâce à la pierre blanche dont ils sont construits, s'alignent les multiples bâtiments des bureaux et des ateliers. De vastes toits vitrés, de hautes cheminées dominent l'ensemble. Les bâtiments primitifs sont peu de chose auprès des gigantesques constructions de ces vingt dernières années.

L'entrée de la fonderie est facile, des gardiens conduisent les personnes autorisées dans toutes les parties du colossal établissement : ateliers de

forge, d'ajustage, de forage, et surtout vastes halls, où les pièces cyclopéennes s'alèsent, se fraisent, se travaillent par des machines d'une précision et d'une simplicité admirable dans leur puissance. Bancs de forage, tours, machines à fileter et à rayer, arrêtent longuement le visiteur, mais celui-ci est surtout intéressé par la coulée, à laquelle on assiste souvent. C'est la plus curieuse et la plus solennelle opération de l'usine, pourrait-on dire.

Elle a lieu dans un grand hangar aux fermes de fer et de bois noircies par la fumée, le fond est en forme d'abside, avec, tout autour, une sorte d'autel. Contre les parois sont des trous à travers lesquels on aperçoit une lueur d'un rouge blanc dont l'intensité est telle que l'œil a peine à en supporter la vue. Ce sont les « regards » permettant d'examiner l'état de la fonte en fusion. La fonte en fusion, c'est la lueur rouge.

Sur ce que j'ai appelé un autel court un sillon profond où débouchent d'autre sillons venant des regards ; de ce sillon sortent d'autres petits canaux qui aboutissent à une fosse profonde et béante comme un puits, dans laquelle se trouve le moule où l'on doit verser la fonte.

On connaît la fameuse définition de la fabrication des canons, d'après le soldat Pitou : « On

prend un trou et l'on met du bronze autour. » Je n'ai pas besoin de dire qu'il entre là-dedans une bonne part de fantaisie ; l'art de fondre les canons ne se réduit pas à cette opération théoriquement si simple.

Les officiers de la fonderie, prévenus que la fonte sera bientôt à point, sont arrivés. Le maître principal qui dirige l'opération donne un signal, et bientôt quatre jets de feu s'échappent, emplissant le sillon central et formant des ruisseaux qui vont se jeter dans le moule. Des étincelles jaillissent sur les ouvriers qui dirigent ce torrent brûlant. Ceux-ci, coiffés de chapeaux de feutre à larges bords rabattus sur le côté du visage, face à l'ardente coulée, dirigent le courant.

Au fond de la fosse, on peut apercevoir comme une couronne d'un rouge sombre, montant avec lenteur : c'est la fonte qui vient par le bas, chargée de scories à la surface.

Les ruisseaux de feu se tarissent l'un après l'autre, un seul continue à couler ; bientôt le moule est rempli ; un ouvrier donne un coup de masse sur une plaque de fer formant écluse. Le flot refoulé se répand dans les sillons et s'y fige aussitôt.

On a pris un trou et l'on a mis de la fonte autour...

A peine la fonte est-elle terminée, un bruit sourd, une sorte de grondement farouche se fait entendre : une machine soufflante commence à refroidir le métal. Dans trois jours, elle aura amené la fonte encore liquide au rouge solide.

Il restera à sortir le canon de la gangue dans laquelle il a été coulé, à le polir, à lui « mettre une âme », à le rayer, à lui donner une culasse, à le tremper dans un puits rempli d'huile et dont les proportions sont énormes ; en un mot, à faire du tube informe une de ces merveilleuses et terribles machines dont la puissance étonne ceux-là mêmes que ce siècle a habitués à tant d'étonnements.

Le prix d'un de ces canons, dont le poids moyen est actuellement de 5,000 kilogr., est très élevé ; il serait difficile de le donner exactement, mais voici un chiffre puisé dans les procès-verbaux de la commission d'enquête de la marine. Les *éléments* d'un canon de 340, modèle 1887, de 42 calibres (pesant 58 tonnes), sont revenus avant l'usinage, c'est-à-dire la pose de la culasse, l'alésage, le tubage, le *rayage,* le frettage, etc., à 30,115 fr. 30 c. Le transport par eau de Ruelle à Rochefort coûte 1,200 fr., les chemins de fer de l'État demanderaient près de 3,000 fr. ; un canon du *Jaurréguiberry,* pesant

38,100 kilogr., a coûté pour aller de Ruelle au Havre, 6,940 fr. 85 c. de transport.

Pour faire en entier un canon à Ruelle, il faut deux ans à partir de la réception de la commande. Un canon de 305 doit rester 1,800 heures sur les tours ou bancs d'alésage avant de pouvoir passer au tubage, première opération d'assemblage. Pendant l'usinage, les gardes d'artillerie contrôleurs ont à prendre 2,500 mesures. Aussi ne faut-il pas s'étonner des prix de revient. En 1893, on a dû usiner des éléments de canons pour 3,700,000 fr. ; en 1894, on a livré aux ateliers pour 3,250,000 fr. de ces éléments.

La transformation des anciens canons en canons à tir rapide est plus prompte et moins coûteuse ; en deux mois une pièce est modifiée. En 1895, on en a transformé un millier ; quand la commission extra-parlementaire visita Ruelle, il y en avait 350 à 400 en cours de travail.

A la fabrication primitive on a adjoint, depuis peu de temps, la fabrication des obus de fonte et celle des douilles de laiton pour gargousses de pièces à tir rapide. En 1890, les dépenses pour l'outillage spécial des douilles avaient atteint 1,200,000 fr. ; à la fin de 1894, on avait déjà livré 398,000 douilles de petit calibre, 124,000 douilles de moyen calibre et 6,000 douilles de 110. La

fabrication des douilles de 100 et au-dessus a commencé en 1892; cette année-là, on en fit 45,000[1]. Ces objets sont très coûteux; le prix de revient atteint de 3 fr. 50 c. à 4 fr. le kilogr., mais chaque douille peut servir plusieurs fois.

Pendant les premiers temps, Ruelle était tributaire de l'industrie pour le métal des douilles, c'est-à-dire pour les disques, dits flans, destinés à être emboutis. On les achetait à Sérifontaine et Castelsarrasin; maintenant on fabrique directement le laiton à Ruelle même.

Ces développements des ateliers expliquent l'accroissement du nombre des travailleurs. En 1862, le personnel était de 176 ouvriers, il est de 372 en 1869, il a progressivement atteint en 1887 celui de 776. J'ai dit qu'il était de 1,500 aujourd'hui. Les salaires, qui étaient de 110,000 fr. par an, sont montés à 785,000 en 1887. Ils sont actuellement, pour les seuls immatriculés, de 1,100,000 fr. Les journaliers touchent 2 fr. 40 c. par jour (environ 500,000 fr. par an). Les commissionnés ont une solde maxima de 4 fr. 70 c., les chefs ouvriers atteignent 5 fr. 40 c.[2].

---

1. Procès-verbaux de la commission extra-parlementaire de la marine.

2. Les chiffres les plus récents sur Ruelle (1896) sont empruntés à la déposition de M. le colonel Bertin devant la commission extra-parlementaire de la marine, qui visita Ruelle.

Au nombre des ouvriers, il faudrait ajouter celui de quatre ateliers de mécanique à Angoulême et à la Couronne, qui font pour le compte de Ruelle les accessoires pour canons de petit calibre, extracteurs de douilles, etc.

La valeur de la propriété immobilière, terrains, bâtiments, cours d'eau, etc., a monté, pendant ces quinze années, de 1,200,000 fr. à 5,914,000; celle de la propriété mobilière de 800,000 fr. à 8,933,000 fr. Aujourd'hui, l'usine de Ruelle représente une valeur de près de 20 millions. La fonderie ne couvrait que 10 hectares en 1869, elle en occupe 23 aujourd'hui. La lumière électrique est répandue dans toutes les parties de l'usine. Celle-ci, soit pour le service intérieur, soit pour se relier à la gare, soit pour joindre le port de l'Houmeau à la ligne d'Orléans, dispose de six kilomètres de voies ordinaires et de plusieurs kilomètres de voies Decauville.

Le haut personnel est fourni par l'artillerie et les services administratifs de la marine. Les ouvriers et employés se recrutaient jadis sur place. En 1863, Taine notait dans son *Carnet de voyage*[1], que les ouvriers gagnaient par jour de 26 à 50 sous.

La moitié d'entre eux a du bien, disait-il, de quinze

1. Publié à la librairie Hachette.

à cinquante mille francs, parfois une petite voiture et le plus souvent une maison. Un colonel américain, en visite à la fonderie, me disait que c'est là le beau de la France : « Ils sont plus heureux que leurs pareils en aucun pays du monde. Surtout, ils ne songent pas à sortir de leur condition. »

L'homme du sud aristocrate se peint tout entier dans ce mot. Il a raison ; ces gens-là ont acquis leur idéal depuis la Révolution, un morceau de terre. Ils n'aspirent pas au delà ; un bon dîner de temps en temps et pas trop d'impôts ; c'est pour eux que la France est faite. En revanche, les aspirations sont rétrécies. Tel fils d'un riche cultivateur, un autre fils d'un propriétaire aisé, gens de vingt-cinq ans, sont dessinateurs, copistes à la fonderie, à quarante sous par jour.

Les salaires se sont élevés, mais la situation serait encore la même sans l'énorme accroissement de l'usine. Les ouvriers venus de Nevers, d'autres embauchés pour faire face à des besoins pressants ont beaucoup porté atteinte à cette vie patriarcale, Ruelle tend trop à devenir un centre ouvrier comme tant d'autres. On réagit contre ce danger en formant des ouvriers sur place au moyen d'une école d'apprentissage où sont admis des jeunes gens de 12 à 14 ans remplissant des conditions de santé et d'instruction. On reçoit de préférence les fils d'ouvriers de la marine, les fils de marins et de militaires. Le matin, ces apprentis travaillent aux

ateliers, l'après-midi ils suivent des cours où l'instruction est donnée par un contremaître et un chef ouvrier. Les matières enseignées sont : l'écriture, l'orthographe, la grammaire, la lecture à haute voix, l'arithmétique, les trois premiers livres de géométrie, la géographie de la France et de ses colonies, ainsi que la géographie générale de l'Europe, des notions très élémentaires de physique et de mécanique, enfin le dessin des machines. A 17 ans ils sont reçus ouvriers.

En outre, quelques ouvriers de choix sont envoyés à l'école de maistrance de Rochefort, et de là, les meilleurs, à l'école supérieure de maistrance de Brest. C'est la pépinière des contremaîtres.

Quant aux journaliers, dont le nombre est parfois variable, ils sont recrutés par un entrepreneur qui perçoit un tant pour cent sur les salaires acquis.

L'usine, étant loin des fers et des charbons, doit s'alimenter un peu partout. Elle reçoit ses aciers du Creusot, de Saint-Chamond, de Saint-Étienne, de Firminy, de Rive-de-Gier, d'Unieux[1], de Montluçon, de Pamiers et des usines du nord et de l'est à Valenciennes ; ses fontes viennent des

---

1. Pour ces usines de la Loire, voir la 11e série du *Voyage en France*.

Landes (Labouheyre) et de la vallée du Bandiat (Feuillade près Marthon), des Pyrénées, etc. Les briquettes et charbons sont fournis par Decazeville, Campagnac et Carmaux ; il en faut 6,000 à 7,000 tonnes par an[1].

En 1887, l'usine a produit des bouches à feu pour une valeur de 4,270,305 fr. ; des projectiles pour 314,489 fr. et des objets divers pour 21,317 fr.

On voit par ces chiffres combien est puissante la production de cette usine nationale, dont les canons sont essayés dans un polygone spécial au moyen des poudres de la poudrerie d'Angoulême.

---

1. Voici les chiffres fournis à la commission extra-parlementaire de la marine sur les principales consommations de Ruelle : Fonte, 608,000 fr. ; charbon, 337,000 : éléments de canon, 5,772,000 ; poudres pour le champ d'épreuves, 167,000 ; laiton de guerre pour douilles de gargousses, 1,153,000.

VII

DE LA CHARENTE AU NÉ

En bateau sur la Charente. — La poudrerie de Thérouat. — Fabrication de la poudre. — Honoré de Balzac à la poudrerie. — Rochecorail et la grotte de Calvin. — Les méandres de la Charente. — Châteauneuf. — Le domaine des Gueris.

Barbezieux. Septembre.

L'autre jour, sur le port, avisant les gabarres qui déchargeaient leurs marchandises, je me suis abouché avec un patron prêt à repartir pour « Charente », nom donné dans le langage courant à Tonnay, le premier grand port maritime du fleuve. Il a été convenu qu'il me prendrait à son bord jusqu'à Châteauneuf. Et, hier matin, dès l'aube, nous démarrions du quai bordé de grands arbres pour descendre au fil de l'eau, remorqués par un cheval qui suivait d'un pas régulier le chemin de halage[1].

---

1. La Charente, grâce à Ruelle et aux fabriques d'eau-de-vie de Jarnac et de Cognac, a conservé une navigation assez active. En 1895, le mouvement du port d'Angoulême a atteint 13,410

Après avoir longé la base du rocher d'Angoulême, le fleuve coule dans une large vallée bordée de collines aux pentes douces et vient se heurter aux escarpements de la côte Sainte-Barbe, dominant le fleuve de près de 60 mètres ; la direction des collines l'oblige à se replier vers le sud, formant ainsi une péninsule allongée presque entièrement couverte de bois, choisie pour site de la poudrerie nationale. Le lieu est superbe, la claire rivière, dans laquelle se mirent les grands arbres, coule dans un large lit, semé d'îles où les aulnes, les peupliers et les saules forment d'ombreux bosquets, dont les branchages se penchent sur l'eau tranquille. Deux retenues, l'une à la poudrerie, l'autre à Bassau, divisent le fleuve en deux biefs. Les eaux écument sur le plan incliné des barrages avec les allures et le bruit de cataractes. Nous éclusons à Thérouat, tout près des constructions legères où se prépare la poudre noire d'autrefois, encore utilisée pour la chasse et la mine.

La poudrerie fut créée en 1819, pour remplacer celle de Saint-Jean-d'Angély, détruite le 25 mai 1818 par une explosion. Mais, au mois de juin 1827 seulement, l'usine commença à fonctionner.

---

tonnes ; les petits ports jusqu'à Jarnac, 3,885 ; Jarnac et Bourg-Charente, 12,300. Cognac, le port le plus fréquenté, eut un mouvement de 34,302 tonnes.

L'excellente situation de cet établissement, sur un fleuve navigable donnant une force motrice considérable, près de la grande ligne de fer de Paris à Bordeaux, ne tarda pas à rendre les premières installations insuffisantes. Le premier agrandissement eut lieu en 1862 ; à cette époque, on se borna à augmenter la superficie. En 1873, la production fut accrue dans des proportions considérables ; le nombre des usines à meules, élément régulateur de la production, fut alors porté de 8 à 18. Cet accroissement fut insuffisant pour les besoins sans cesse croissants de l'armée, de la marine et de l'industrie ; en 1877, on procéda à un nouvel agrandissement, le nombre des usines à meules fut porté à 40. Dès ce moment, la poudrerie nationale d'Angoulême devint le plus grand centre de fabrication de poudre de guerre ; la superficie des établissements, qui était de 67 hectares au début, atteint aujourd'hui 112.

La production était de 200,000 kilos en 1827 ; elle atteignait 1,400,000 kilos en 1888, dont 900,000 en poudre de guerre, et 500,000 en poudre de chasse et de mine, chiffres restés depuis lors stationnaires.

Au début, la Charente semblait une force motrice inépuisable, elle donne en effet 300 chevaux en eaux moyennes et 200 à l'étiage ; mais cette

énergie n'a pas tardé à devenir insuffisante, il a fallu recourir à la vapeur; 4 machines disposant de 300 chevaux ont été établies.

En 1887, nouvel accroissement, le plus important peut-être, avec la fabrication du coton-poudre : l'usine a nécessité l'installation d'une force motrice de 250 chevaux-vapeur et de générateurs de 150 chevaux-vapeur pour le chauffage des bains de lavage et autres opérations. Cette partie de l'usine fournit 3,000 kilos de fulmi-coton par jour, la production doit encore être accrue. Le coton-poudre est expédié à l'état humide, pendant lequel il ne saurait faire explosion, à diverses poudreries où l'on procède aux dernières manutentions. Un grand progrès a été réalisé par l'invention d'un procédé qui permet de supprimer le séchage et évite désormais tout danger d'explosion.

La fabrication des poudres de guerre et du commerce emploie 250 ouvriers et 10 femmes qui procèdent au pliage des poudres de chasse. Le salaire moyen des ouvriers est de 3 fr. 75 c. par jour, celui des ouvriers d'art est de 4 fr., celui des plieuses de 1 fr. 75 c.

A la fabrication du coton-poudre sont employés 150 hommes travaillant aux ateliers pour la préparation sur place de l'acide nitrique, à l'immersion du coton et au lavage. En outre, le triage du

coton nécessite l'emploi de 100 femmes. Le salaire des hommes est de 3 fr. 80 c. en moyenne, celui des femmes de 1 fr. 75.

Au total, la poudrerie occupe donc plus de 500 ouvriers et ouvrières, sous la direction d'un ingénieur en chef et de deux ingénieurs ; le reste de l'état-major de cette grande usine comprend huit commis principaux ou commis, trois dessinateurs, cinq chefs poudriers et deux chefs mécaniciens. Le service de santé est sous la direction d'un médecin d'Angoulême. Une école d'adultes existe à la poudrerie, les cours sont faits le soir par l'instituteur de Fléac, commune située sur la rive droite de la Charente.

Bien que la poudrerie soit entièrement sur le territoire d'Angoulême, elle est à 3 kilomètres du centre de la ville, dont elle est séparée par les bois ; aussi les ouvriers demeurent-ils de préférence sur le territoire des communes de Saint-Yrieix, Fléac, Linars et Saint-Michel, attirés par le bas prix des loyers et l'absence d'octrois. Quelques-uns seulement habitent le faubourg de Bassau, longue rue formée par la route de Linars.

La poudrerie alimente les départements de la Charente, Charente-Inférieure, Creuse, Allier, Cantal, Lozère, Haute-Vienne, Corrèze, Haute-Loire, Vienne et Puy-de-Dôme.

Rien de charmant comme les abords de cette usine : le bois de la Grande-Garenne la cache aux yeux, les petits bâtiments pour la manipulation de la poudre disparaissent sous les futaies ; d'autres, assis au bord de la Charente, large et unie comme un lac, semblent des retraites sylvestres plus que des dépendances d'usine. Au loin, la colline d'Angoulême, pareille à une énorme proue de navire cuirassé, couverte de tours et de flèches, avec ses pentes tapissées de grands arbres, domine le paysage. Rien ne répond moins à l'idée qu'on se fait d'un tel établissement.

La poudrerie d'Angoulême a abrité quelque temps Balzac, non pas Guez, l'épistolier, mais Honoré, le fougueux romancier. Il avait reçu l'hospitalité d'un ingénieur des poudres ; on montre encore la fenêtre de la chambre où il écrivit un de ses romans les plus célèbres, *les Illusions perdues*. Le premier volume est un curieux document sur la vie d'Angoulême il y a quelque cinquante ans.

La Charente contourne les bois profonds sous lesquels la poudrerie est cachée, elle s'élargit, enserre de ses bras limpides des îles verdoyantes, puis va se précipiter, écumeuse, du haut du barrage de Bassau. Des usines se mirent sur son

onde transparente, un beau pont l'enjambe. Voici Saint-Michel sur son coteau ombreux, au pied duquel les ondes travailleuses des Eaux-Claires et de la Charrau viennent se mêler au fleuve. Plus loin, au-dessous d'un petit archipel d'îlots luxuriants, où babillent des moulins, où sèchent des filets, en face des créneaux et des terrasses du château de Fleurac, s'ouvre la vallée de la Nouëre, dont la rivière est une des plus transparentes de ce pays aux ondes d'une idéale pureté. A droite, sur un coteau, apparaissent les maisons basses de Linars, à gauche est Saint-Saturnin. De ce village ignoré, la Réforme se répandit dans toute la province d'Angoumois. Calvin, qui s'était déjà réfugié une première fois dans l'Angoumois, chez Louis Dutillet, curé de Claix, se retira ici pendant la persécution de 1534. Il y écrivit une partie de ses ouvrages ; d'une retraite voisine, cachée dans les cavités de Rochecorail, il partit pour aller fonder son Église à Genève.

Cette grotte est plus loin ; on aperçoit la falaise où elle se creuse après avoir passé devant la très précieuse église de Trois-Palis, gracieux chef-d'œuvre de l'art roman au XIIe siècle, dominée par un élégant clocher octogonal à flèche en pomme de pin. La grotte regarde la petite ville de Nersac si travailleuse, où papeteries, fabriques

de feutres, filatures de laines animent la Charente et la Boëme.

Le fleuve, tranquille, large, profond, descend avec lenteur entre de beaux rivages, prairies épaisses, rangées de peupliers, coteaux égayés par de beaux hameaux où les lauriers, les figuiers et les lauriers-tins égaient les jardins. Des groupes d'îles, des moulins très blancs se succèdent. Des villages bordent le fleuve, tels Sireuil et Saint-Simeux ; d'autres couronnent fièrement un coteau, tels Champmilon, voisin du gros bourg d'Hiersac. Tous ces coteaux étaient jadis fortunés, la vigne les recouvrait en nappes continues ; elle a disparu : de maigres céréales, des topinambours, des prairies artificielles ne sauraient compenser la richesse envolée. Mais le ciel est si pur, les lignes des collines sont si harmonieuses, que l'on ne peut deviner, si l'on n'a jadis parcouru le pays, la situation pénible du campagnard charentais.

Là-bas, sur une colline, apparaissent des constructions blanches, un pont de grand caractère aux arches gothiques et aux piles taillées en biseau du côté du courant. Une ville séparée du fleuve par le chemin de fer montre ses toits : c'est Châteauneuf.

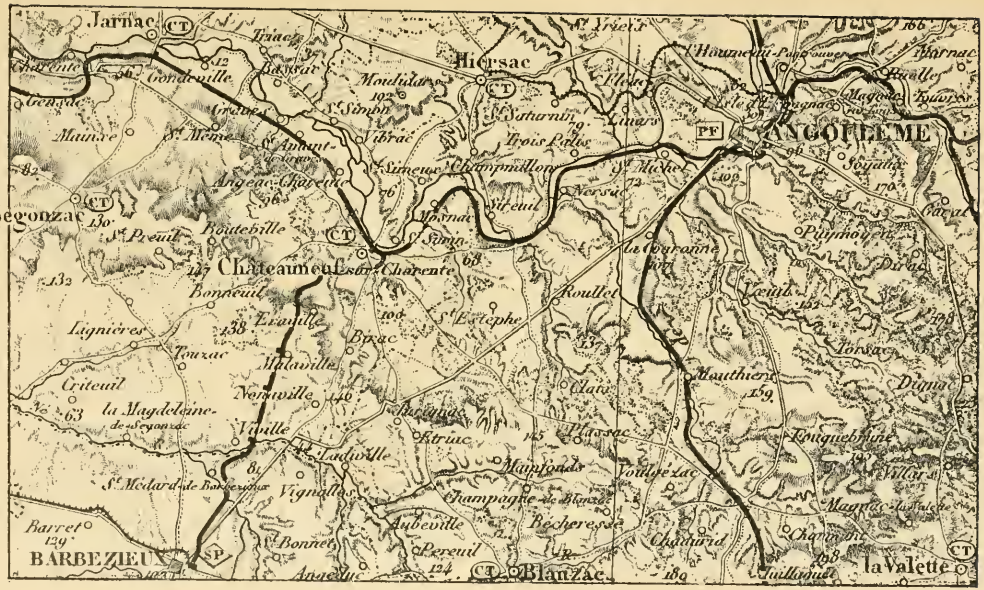
La gabarre sur laquelle j'ai pris place s'arrête

ici; avant de reprendre sa route, elle va charger des pierres extraites des collines voisines. J'ai pris congé du patron pour aller visiter la petite ville dont le site riant avait séduit Charles d'Orléans, père de Louis XII. Ce prince y mourut.

Châteauneuf ressemble aux jolies villettes de Touraine : mêmes constructions blanches, mêmes voies tranquilles et gaies. Elle a, en plus, le pittoresque des costumes charentais; les femmes de la campagne, venues aux provisions, portent une élégante coiffe de dentelles; elles mettent dans la petite cité une note bien originale.

Châteauneuf, comme tous les centres de cette contrée que l'on pourrait appeler un musée architectural romano-byzantin, possède une église digne d'être visitée. Le chœur et le transept ont malheureusement été transformés, leurs fenêtres aux lignes sobres ont fait place à des ouvertures ogivales, mais la façade a conservé son aspect primitif, sa corniche sculptée, ses arcades en plein cintre et une statue équestre fort mutilée.

A Châteauneuf se détache le petit embranchement de chemin de fer de Barbezieux, construit à une époque où l'espace entre ces deux villes était un immense vignoble, dont les vins produisaient des eaux-de-vie classées parmi les plus fines de la


Jarnac
Hiersac
ANGOULÊME
Segonzac
Châteauneuf
BARBEZIEUX
Blanzac
la Valette
Condéville
Gensac
Mainzac
St Même
Angeac-Charente
Boutebille
Bonneuil
Lagnières
Criteuil
la Magdeleine
Vibrac
St Simeux
Champmillon
Nersac
Roullet
la Couronne
Bréphe
Touzac
Malaville
Nercwille
Vibille
Ladoville
Vignolles
St Médard de Barbezieux
Ritriac
Mainfonds
Champagne de Blanzac
Aubeville
Pereuil
Bonnet
Barret
Plassac
Claix
Mouthiers
Tonnay-Boutonne
Villar
Magnac-la-Valette
Chadurad
Chamboni
Guillonnet
Soyaux
Puymoyen
Dirac
Torsac
Dignac
Vouharte
Champniers
Gond
Fléac
Saturnin
Trois Palis
Limars
St Michel
Vitrac
Jurac
Triac
Bassac
Moulidars
St Simon
Amont-Charente
Jonac
St Simon
Charente
Bréuil
Bréuil
Bréuil

Charente. Aujourd'hui, la vigne a disparu, faisant place à des pentes crayeuses où croissent à grand'peine de maigres moissons. Chaque ferme, avec son vaste chais où s'empilaient autrefois les « tierçons » pleins de la liqueur généreuse, semble un petit hameau. Il y en a partout, aux flancs des coteaux bordant la voie, jusqu'à la vallée marécageuse où se traînent les eaux lentes du Né, rivière qui n'a plus la transparence et la fraîcheur des jolis cours d'eau d'Angoulême.

De chaque côté de cette longue mais étroite rivière, l'aspect abandonné du sol est navrant. Certes, le paysan peine et travaille, mais le résultat est loin de répondre aux efforts. Ce sol ressemble aux terres de la Champagne pouilleuse et, comme elles, paraît infertile; cependant, il peut rémunérer les peines du paysan et se transformer en champs opulents. Il y en a une preuve tout près de la gare de Saint-Médard, dans un pli de ces monotones campagnes. Là un domaine, traversé par une route très fréquentée, présente des champs opulents, des prés où l'herbe pousse haute et drue, des prairies artificielles où la luzerne, le trèfle, la vesce, le sainfoin atteignent presque la hauteur de la ceinture d'un homme, où les pommes de terre ont des tiges aussi vigoureuses qu'en Auvergne.

Et cela sur un sol maigre et aride, où les voisins obtiennent à grand'peine des moissons clairsemées quand ils tentent de défricher cette terre jadis couverte de vignobles.

Ce domaine privilégié s'appelle les Gueris ; il est depuis plus de cent ans dans la même famille ; l'aïeul de M. Boutelleau l'a acquis le 17 mars 1789 pour la somme de 26,366 fr. Or, l'acquéreur avait pour tout avoir 2,500 fr., sa femme lui en apporta en dot 15,000 autres. Avec ses 17,500 fr. il fallut payer une partie de la dette ; le sol fit péniblement le reste. Péniblement est le mot ; les terres des Gueris sont, en effet, de qualité tout à fait inférieure ; dans le « costat » des lieux gardé précieusement par la famille Boutelleau, on dit pittoresquement d'un certain pré : « La tonsure à peine vaut la tonsure. » C'est-à-dire que la main-d'œuvre des faucheurs était à peine payée par le fourrage.

Et cependant ce domaine a permis à la famille Boutelleau d'établir une des fortunes les plus brillantes de la Charente. Mais que de peines pour en arriver là, que de déboires, d'efforts, de prodiges d'économie, chez trois hommes ardents au travail, le bisaïeul, l'aïeul et le père !

La propriété a été à peine accrue ; elle avait 40 hectares, elle en a 43. Le changement a porté

entièrement sur la valeur productive de la terre. Pendant cent ans, on a travaillé activement sur ce sol. Au début et jusqu'en 1827, on ne fit guère que de la vigne, culture qui tendait peu à peu à remplacer toutes les autres dans la Charente ; mais, à cette époque, une grêle terrible détruisit la récolte. M. Boutelleau II voulut éviter cette cause de ruine en employant une partie de son domaine à d'autres cultures : céréales, prairies artificielles et à l'élevage du bétail. Menée avec une profonde intelligence, cette transformation eut des résultats merveilleux ; en 1859, le domaine des Gueris nourrissait trente têtes de gros bétail et était déjà cité comme modèle.

Mais à M. Edmond Boutelleau, le propriétaire actuel, revient surtout l'honneur de la dernière transformation du domaine. Depuis trente ans, il n'a cessé de lui consacrer tous les instants de liberté que lui laissait sa maison de commerce de Barbezieux. Le phylloxéra, en enlevant toutes les vignes des Gueris comme celles des terres voisines, a obligé le propriétaire à mettre en pleine application le programme de son père.

Je ne connais rien de plus beau que l'aspect des Gueris vers la fin de juin. C'est, au milieu des terres crétacées, où la roche grise perce partout le maigre tapis de graminées et de champs de

céréales clairsemées, la plus luxuriante des oasis. Les prairies artificielles sont épaisses au point qu'on ne voit pas les moindres vides où un oiseau pourrait se glisser ; les tiges de luzerne montent plus haut que le genou des faucheurs. Les prairies naturelles sont d'une vigueur étonnante ; les champs de blé et d'avoine ont des épis hauts et serrés, je n'ai rien vu de semblable dans les Flandres, ces pays classiques des cultures intensives. Le maïs y rappelle les admirables champs de la plaine de Tarbes, arrosés par des canaux dérivés par l'Adour.

Une dizaine de chevaux, près de soixante têtes de gros bétail, autant de porcs, une basse-cour, où la belle race de volailles de Barbezieux reçoit des soins intelligents, vivent sur le domaine. Des bâtiments admirablement appropriés à leurs destinations servent d'étables et de porcheries.

Dans les champs, tout se fait à la machine : labour, semence, moisson, fauchaison, fenaison, la main-d'œuvre est réduite au strict nécessaire, et cependant de nombreuses familles, plus nombreuses peut-être que si la propriété était répartie entre de petits métayers, gagnent leur vie sur le sol des Gueris.

La culture rationnelle, basée sur des méthodes

scientifiques, a permis d'obtenir des rendements plus considérables. Dans la Charente, la récolte moyenne du blé ne dépasse pas 10 hectolitres à l'hectare, M. Boutelleau a obtenu 33, 35 et même 42 hectolitres. L'avoine donnait 12 hectolitres en moyenne, M. Boutelleau en a eu jusqu'à 68 ! Le foin et le regain donnent en fourrage sec 9,000 kilogr. à l'hectare.

Ce n'est pas tout : l'abondance des fourrages a permis à M. Boutelleau de nourrir ce beau troupeau de vaches dont j'ai parlé. Le lait, 3,000 litres par jour, a dû être utilisé, et le propriétaire des Gueris a installé de toutes pièces une fromagerie, où les principales manipulations se font à l'aide de la machine à vapeur qui fournit la force motrice à la ferme. Là se fabriquent des *copies* fort réussies de la plupart des fromages célèbres, notamment le Hollande, le Brie et le Camembert. Le lait du domaine ne suffisant pas, on a dû faire appel aux propriétaires et aux métayers du voisinage.

Quand je le visitai pour la première fois, il y a dix ou douze ans, le domaine des Gueris était estimé 160,000 fr. Il ne donnait que des céréales, des fourrages, des pommes de terre et du laitage, c'est-à-dire ce que l'on fait ou tente de faire partout en Charente.

Et il rapportait 14 p. 100, plus que n'a jamais rapporté la vigne dans les meilleures années.

Ce résultat est dû à l'emploi raisonné des engrais chimiques, dont, en 1886, on commençait à peine à admettre l'emploi dans cette partie du Sud-Ouest.

VIII

LA CHAMPAGNE DE COGNAC

Barbezieux, ses pâtés, ses chapons et ses poulardes. — La fine Champagne. — Boutevilie. — Segonzac. — Cognac. — La ville neuve et la vieille ville. — Développement de Cognac. — Le champignon des murs de Cognac. — Le parc.

Cognac, Septembre.

Les Gueris sont voisins de la petite ville de Barbezieux, si gentiment étalée au sommet d'une colline d'où la vue est superbe sur la vallée du Né et d'autres vallons, ouverts au flanc de ce massif assez confus de hauteurs limitant deux contrées bien distinctes : les calcaires à vignobles de l'Angoumois, les landes maigres de la Saintonge et de la Double. Ce caractère de *marche* entre des contrées si dissemblables par l'aspect et les productions, a fait l'importance de la ville, devenue un rendez-vous pour les populations et un marché considérable. En outre, Barbezieux fut, avant les chemins de fer, une station de poste importante sur la route de Bordeaux ; ses

auberges étaient célèbres ; il en est resté quelque chose, les hôtels de Barbezieux sont fameux pour leur bonne chère, et les pâtés de foie que l'on y prépare supportent la comparaison avec les produits les plus vantés de Toulouse et de Périgueux.

Barbezieux, jadis seigneurie importante, appartint aux Colbert et aux La Rochefoucauld. Elle avait alors des fortifications et un château. Les remparts ont fait place à de beaux boulevards. Le château a conservé deux tours reliées par une pauvre façade moderne, on y a installé l'hospice. De belles halles au pignon élevé, l'église Saint-Mathias, assez intéressante, sont les principales curiosités de cette petite ville proprette, tranquille, réveillée de son calme par des marchés importants encore, malgré la perte de la grande fortune des eaux-de-vie. Alors Barbezieux était un des centres où les paysans venaient chez les commerçants apporter, dans des petites fioles, les échantillons de leurs produits. Aujourd'hui, les alcools n'ont guère plus d'importance que l'élevage de la volaille ; Barbezieux possède une race de poulardes et de chapons fameuse dans les fastes de la gastronomie. La célébrité des volailles de Barbezieux est ancienne ; en de vieux baux seigneuriaux, on voit figurer souvent l'obligation, pour le preneur, de

remettre au seigneur deux fois par an, à Noël et le dimanche gras, un certain nombre de chapons gras de Barbezieux. Brillat-Savarin met un coq de même race dans un des dîners qu'il raconte : « Cette apparition produisit sur l'assemblée, dit-il, un effet marqué mais difficile à décrire, à peu près comme le rire silencieux indiqué par Cooper..... Toutes les conversations cessèrent par la plénitude des cœurs ; toutes les attentions se fixèrent sur l'adresse des prosecteurs ; et quand les adresses de distributions eurent passé, je vis se succéder tour à tour, sur toutes les physionomies, le feu du désir, l'extase de la jouissance, le repos parfait de la béatitude. »

Je n'ai jamais passé par de tels enthousiasmes gastronomiques, étant un profane ; toutefois, il me faut, en conscience, déclarer qu'une poularde de Barbezieux, bien truffée, est une chose exquise.

L'animal ne paie pas de mine, qu'il soit de *grande* ou de *petite* race, comme on dit dans le pays ; c'est un oiseau au plumage d'un noir d'ébène, très brillant, la crête d'un rouge vif relève seule cette teinte. Le mâle est haut sur pattes, très courageux et fier. L'engraissement est rapide : un chapon, à sept ou huit mois, pèse de trois à quatre kilogrammes.

L'aire où se développe la race de Barbezieux

est peu étendue, il semble que poules et coqs ont besoin, pour prospérer, de ce sol crétacé spécial au canton de Barbezieux et aux communes limitrophes, dans les cantons de Châteauneuf et de Blanzac. Le canton de Barbezieux recueille chaque année, de cet élevage, 25,000 fr. de bénefice; c'est peu, mais il n'y a pas de grands troupeaux, dix à quinze têtes au plus. Les éleveurs barbeziliens se sont mis à fréquenter les concours, ils répandent partout la réputation de leurs volailles. Cette campagne a produit ses fruits : M. Rochard, vétérinaire à Barbezieux, nous révèle, dans une notice, que, dans un concours parisien, la finesse et la délicatesse de la chair des volailles barbeziliennes furent très goûtées. A preuve : « c'étaient principalement les membres du haut clergé qui se disputaient nos produits ».

La campagne de Barbezieux a bien perdu de sa vie et de sa beauté depuis l'invasion du phylloxéra; jadis, entre le Né et la Charente, les hautes collines couvertes de vignes présentaient un aspect d'opulence difficile à rencontrer ailleurs. Peu de gros villages dans ces campagnes, le centre communal, le *bourg,* se composait de l'église et de deux ou trois maisons. Les habitations couvraient de leurs taches blanches isolées

les flancs et les sommets des collines. La demeure charentaise était une maison bourgeoise cossue, flanquée à droite et à gauche de grands chais où s'empilaient des tierçons sans nombre. Maintenant, on a transformé ces chais en étables, mais combien sont abandonnés ! Que de maisons vides d'habitants ! La ruine a frappé à beaucoup de portes, la gêne a touché partout. Triste excursion, la visite de ces communes jadis florissantes, situées entre Barbezieux et Cognac.

La vigne a disparu. Touzac, Lignières, Bonneuil que je viens de parcourir, ont en friche une partie de ces terres où se récoltaient les vins blancs dont l'eau-de-vie avait une célébrité universelle. C'est navrant. Et pourtant quelle superbe contrée, combien, vue du haut des collines, la vallée de la Charente évoque une idée de richesse par son ampleur, ses nombreux villages et la verdure répandue au bord du fleuve.

De tous ces bourgs, le plus beau, le plus fier d'aspect, c'est Bouteville, blotti au pied des ruines superbes du château de ce Montmorency, François de Bouteville, décapité à Toulouse par ordre de Richelieu, pour crime de haute trahison. Du haut des grosses tours et des murailles chaudement colorées de l'antique forteresse, on découvre d'un côté le cours du fleuve, de l'autre les plateaux

ondulés et les pentes blanches de cette « Champagne » angoumoisine, devenue célèbre sous le nom de *fine champagne*.

Au printemps, le voyageur qui traverse ce pays par le chemin de fer ne saurait croire à cette désolation; la plaine a, de loin, l'aspect d'une petite Beauce : c'est une mer de moissons. Là chantent toutes les gammes de la verdure, depuis le vert sombre des luzernes jusqu'au vert bleu des froments sans barbe et au vert argenté des avoines. Le soleil dore le tapis riant, la brise fait légèrement courber les épis. En apparence, c'est l'opulence champêtre.

En apparence seulement. La vigne, en disparaissant, semble avoir emporté avec elle tout ce que ce pays pouvait avoir d'esprit d'entreprise. Les jachères se rencontrent à chaque pas. Au milieu des maigres graminées et des floraisons jaunes des crucifères, des tiges jaunies et étiolées s'élèvent languissamment. C'est le dernier effort de la vigne expirante. Depuis vingt ans, elle est ainsi, et semble crier à tous qu'on aurait pu la sauver.

Aux endroits où l'on a arraché les ceps, où l'on a semé des céréales ou des fourrages artificiels, la végétation est clairsemée et, certes, ne saurait payer la semence et les peines du laboureur !

Cette vue serre le cœur. Quand on a vu des terrains plus mauvais encore, comme ceux de la propriété de M. Boutelleau, aux Gueris, rivaliser avec les meilleurs terrains de France pour le rendement et l'aspect des cultures, on ne peut s'empêcher de trouver effrayant l'esprit de routine qui sévit sur ce pays. Il y a bien, çà et là, quelques taches plus sombres, quelques bouts de prés ou des champs de blé où la végétation est vigoureuse, grâce aux engrais chimiques judicieusement employés; ce ne sont que des taches : l'ensemble de ce pays est lugubre d'aspect pour qui se souvient des opulentes moissons vues en d'autres pays.

Le sol, crayeux et friable, semble atteint de la lèpre ; cette couche de terres blanchâtres qui, pendant les pluies, forme une boue tenace, fut cependant et sera peut-être encore l'agent mystérieux donnant à *l'esprit* du vin sa finesse et son velouté parvenus à l'extrême limite.

Vingt et une communes situées au cœur de la Champagne angoumoisine produisaient la *fine* champagne, c'étaient les centres les plus riches de France ; ils seraient parmi les plus pauvres aujourd'hui, si les chais ne recélaient encore des quantités d'eau-de-vie dont le prix atteint parfois de 20 à 40 fr. le litre. C'est une fortune endormie qui disparait peu à peu, ces « fine champagne »

vont à Cognac et Jarnac, où elles servent à donner le bouquet aux produits moins distingués des alambics modernes.

Segonzac est au centre de la Grande Champagne[1]. En 1870, ce bourg possédait environ 3,000 habitants, il en a perdu 900 et sa décadence ne semble pas devoir s'arrêter. Grand et bien bâti, il étale ses maisons au sud de collines pelées. Son église moderne conserve une flèche romane, débris d'un des beaux édifices anciens de la Charente. Il y a encore de grosses fortunes dans ce bourg à demi protestant, aussi a-t-on tenté sur plusieurs points la reconstitution du vignoble, entreprise rendue aléatoire par la nature du sol, rebelle aux cépages américains.

Segonzac n'était pas le crû principal ; les connaisseurs mettaient au-dessus de toutes, les eaux-de-vie des villages bâtis à l'ouest, jusqu'au Né, sur les collines : Genté, Salles-d'Angles et Gimeux. Le terroir de Genté est resté le type des terrains producteurs des fines eaux-de-vie.

De ces trois bourgs à Cognac, on traversait autrefois une nappe ininterrompue de vignobles, mais aujourd'hui ces terres blanches ont rarement

1. Voir au chapitre IX la carte de la région des eaux-de-vie.

des rangées de ceps, quand la fraîche verdure du printemps a disparu, quand les moissons ont mûri, ces vastes espaces sans bois et sans eau sont moroses. Il font à Cognac des abords d'autant plus tristes que, sur la Charente, le site est d'une réelle beauté.

La route de la Grande Champagne aboutit à Cognac près de la gare, elle se transforme en avenue taillée en partie dans la roche fissurée ; avenue longue, droite, large mais tranquille. Des maisons de pierre de taille, qui sont parfois des villas ou des hôtels particuliers, avoisinent de grands bâtiments couverts d'une sorte de mousse noirâtre caractéristique, ce sont les chais à eau-de-vie. Sur l'avenue s'ouvrent des rues étroites et régulières comme celles d'une ville américaine, uniformément bordées de petites maisons basses en pierre blanche soigneusement ravalées ; ces maisons à un simple rez-de-chaussée, ayant un jardinet derrière, appartiennent généralement à quelque ouvrier des chais, chacun a voulu posséder sa demeure. Ces quartiers neufs et réguliers ne sont pas entièrement bâtis ; aussi Cognac a-t-il une superficie plus considérable que ne semblerait l'indiquer sa population de 20,228 habitants. En réalité, Cognac est une ville neuve, la cité primitive était de médiocre étendue ; en

1821, sa population était de 2,827 âmes seulement. En 1838, on en comptait 3,409. A cette époque, Abel Hugo la décrivait ainsi : « Ses maisons sont petites et incommodes, ses rues sont

étroites et tortueuses, celles de la rive gauche de la Charente ont une pente très incommode ; enfin la ville n'est décorée d'aucun édifice digne de remarque, excepté l'ancien château ducal transformé en magasins à eau-de-vie. »

Le développement de l'industrie des eaux-de-vie a été suivi par celui de la ville, la commune de Cognac a fini par englober celle de Saint-Martin située en aval. La destruction du vignoble par le phylloxéra, loin d'entraver la progression de la ville, a accru sa population. Les marchands d'eau-de-vie, au lieu d'acheter les produits de la distillation dans les campagnes, ont brûlé eux-mêmes les vins tirés de contrées lointaines : des îles de Ré et d'Oleron[1], de la Vendée, des bords de la Loire, etc. Ils ont distillé jusqu'aux lies. Il a fallu des usines, des ouvriers, tout un personnel nouveau. Cognac, simple ville d'entrepôt autrefois, est devenue ville industrielle. Si paradoxal que cela puisse paraître, la destruction du vignoble l'a accrue et enrichie, au détriment des campagnes voisines. Quand le phylloxéra apparut en Charente, Cognac avait à grand'peine atteint 12 à 13,000 habitants ; en 1886, il y en avait 14,000 seulement.

La ville primitive avait 500 mètres de diamètre à peine, la cité moderne couvre de ses maisons une largeur en tout sens de 2 kilomètres et demi. Les anciens remparts, qui supportèrent glorieusement deux sièges après la bataille de Jarnac et

1. Sur ces îles, voir la 3e série du *Voyage en France*.

la Fronde, ont depuis longtemps fait place à de beaux boulevards plantés d'arbres, fort élégants sur quelques points, surtout aux abords du beau parc acquis par la municipalité et dans lequel elle a transformé une grande villa en hôtel de ville en la surmontant d'un campanile. D'ailleurs, les jardins publics et les squares sont nombreux à Cognac. La place sur laquelle aboutit l'avenue de la gare et que bordent ou avoisinent le collège, un hospice, le palais de justice, la sous-préfecture est un vaste parterre. Par contre, le carrefour circulaire où aboutissent les principales routes, d'où part l'artère principale de la vieille ville, n'a d'autre ornement que de belles maisons et, au centre, la statue équestre de François Ier. Le roi-chevalier est né à Cognac. Etex l'a représenté vainqueur à Marignan, écrasant un Suisse sous les pieds de son cheval.

La vieille ville se tranforme peu à peu, l'alignement élargit les voies principales bordées de riches magasins. On n'y trouve qu'un monument remarquable, l'église Saint-Léger, malheureusement enserrée par des constructions et modifiée par les architectes gothiques. Une des façades et la tour montrent quelle merveille devait être l'église, isolée, avant l'invasion du style ogival ; l'art roman a produit peu d'œuvres plus gracieuses.

Quelques vieilles maisons à ressauts, aux poutres sculptées, de petits hôtels entourés de jardins fleuris ombragés d'arbres verts se rencontrent dans ces rues irrégulières, étroites et raides qui dévalent vers la Charente, où deux tours rondes à machicoulis reliées par une courtine donnent au quai un grand caractère. Là est encore le château des comtes, mais méconnaissable ; on l'a aménagé en magasins d'eau-de-vie, il est recouvert de cet enduit noir particulier aux chais d'alcool, qui frappe tant dans ce pays de la pierre blanche et tendre.

Cet enduit donne, aux toits et aux murs d'une grande partie de la ville, l'aspect des habitations des pays de mines et de hauts fourneaux, il est l'œuvre d'un champignon microscopique ; ce cryptogame a eu l'honneur d'être étudié par les mycologues. Un savant local, M. Baudoin, le mit parmi les *Xenodochus*, un autre, M. le Dr Richon, le classa définitivement dans le genre *Torula* et le dénomma *Torula Compniacensis*. Cette torulacée s'accroît peu à peu, finit par faire des plaques épaisses et noires. Elle vient uniquement dans les endroits où l'on conserve l'eau-de-vie, de préférence autour des chais où ces liqueurs sont les plus vieilles et exquises. On ne la rencontre pas dans les autres régions à eau-de-vie, telles que

l'Armagnac, sans doute parce qu'elle a besoin pour naître d'un climat humide et doux et de pierres poreuses comme la pierre de Cognac. D'après M. Baudoin, il faut, tous les deux ou trois ans, gratter murs et toits pour empêcher la capillarité. Ce fléau a un autre inconvénient : il corrompt rapidement l'eau des citernes.

De l'autre côté de la Charente, le grand faubourg Saint-Jacques, ayant peu de chais, a échappé à cette lèpre qui a également respecté la jolie fontaine dite de François Ier. Mais, près du pont jeté sur le fleuve, en cet endroit couvert de bateaux, de grands chais bordent la Charente et présentent une longue façade de murailles ainsi noircies par le torula. On les voit très bien du parapet bordant l'avenue d'accès du parc, superbe bois de chênes verts, aux allées voûtées en berceaux, une des plus belles promenades de France ; les yeuses aux feuillage luisant y sont splendides, ils finissent en beaux massifs au bord de larges et vastes prairies traversées par la Charente large, tranquille, limpide et profonde.

IX

LE VIGNOBLE DE COGNAC

L'évêque d'Angoulême au concile. — Cognac, bon évêché ! — La réputation de Cognac. — Le pays du cognac. — Grande-Champagne. — Petite-Champagne. — Borderies. — Fins-Bois et Bons-Bois. — Perte et reconstitution du vignoble.

Cognac, Septembre.

Pendant un concile, Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, échangeait en latin des civilités avec des évêques venus de tous les coins du monde : prélats à demi conquistadors de l'Amérique du Nord, Grandeurs métissées d'Indiens du Pérou, évêques d'Irlande. Chacun se présentait en donnant le nom de son évêché. Pour la plupart des évêques, ces titres de diocèses ne disaient rien. Angoulême, notamment, était assez peu connu du haut clergé du Venezuela. Mgr Cousseau eut une inspiration de génie :

— Évêque de Cognac, dit-il.

Et tous, évêques, archevêques, cardinaux, de s'écrier avec un air d'envie et d'admiration :

— Cognac ! Cognac ! bon évêché !

Cognac est en effet connu dans le monde entier; il a imposé son nom à l'eau-de-vie, non seulement au produit parfumé et velouté de la Grande-Champagne, mais encore aux plus horribles mixtures pour nègres et yankees du Far-West. On peut dire que nulle ville au monde, fût-ce Rome ou Paris, n'est autant célèbre.

Cette réputation est d'origine relativement récente, car les historiens cognaçais n'ont pu remonter au delà de 1650, lorsqu'ils ont voulu rechercher le point de départ de cette grande industrie. Avec le XVIIIe siècle commence la réputation. La maison Martell apparaît à Cognac en 1710; en 1725, les noms de Ranson et de Delamain forment une raison sociale à Jarnac; en 1765, un Hennessy crée une maison à Cognac. Peu à peu le nombre augmenta, mais avec lenteur, puisque vers 1850 on comptait 60 maisons à peine en Angoumois. On dépassait 130 en 1877, quand le phylloxéra amena une crise dans laquelle quelques maisons disparurent, mais l'industrie se transforma; aujourd'hui la région de Cognac compte plus de 180 établissements, dont une centaine dans la ville même.

Cognac est à peu près au cœur du vignoble, un instant presque détruit, où se récoltaient les vins des Charentes, région dont l'axe serait cons-

titué par les vallées de la Touvre et de la Charente. Mais dans ce vaste espace comprenant toute la région calcaire de la Charente et la Charente-Inférieure en entier, les sols varient et, avec les sols, la qualité des produits. Il y a des crus nombreux ; les plus réputés se joignent à Cognac, placé au point de contact de la Grande-Champagne, de la Petite-Champagne, des Borderies et des Fins-Bois. Si l'on ajoute à cela les facilités de navigation par un fleuve où la marée se fait sentir jusqu'aux abords de Cognac, on comprendra comment cette ville est devenue le centre d'un immense commerce. Dans le seul arrondissement de Cognac, il y avait 25,000 hectares de vignes.

La *Grande-Champagne* ou Fine-Champagne est cette petite zone de 32,000 hectares, dont la moitié était autrefois en vignes, qui s'étend du Né, non loin de Barbezieux, à la Charente, vers Cognac, et dont Segonzac est le centre. Cette région, à peu près dévastée aujourd'hui, comprend 21 communes[1]. Le sol est une terre grisâtre, peu profonde, souvent très calcaire et reposant sur la craie blanche et friable.

La *Petite-Champagne* est bien plus étendue, elle

1. Voir page 136 la carte des principaux crus des Charentes.

enveloppe la Grande à la façon d'un fer à cheval, depuis Jarnac et Châteauneuf jusqu'à l'embouchure de la Seugne. Cette région, dans laquelle sont Barbezieux et Archiac, est divisée entre la Charente (26 communes) et la Charente-Inférieure (29 communes); elle confine aux villes de Jonzac et de Pons. Le sol de la Petite-Champagne est moins friable que celui de la Grande; il est argileux et plus humide, les eaux-de-vie en sont encore excellentes mais moins distinguées.

Les *Borderies* ou *Premiers-Bois* sont une très petite contrée des environs immédiats de Cognac, sur la rive gauche de l'Antenne, comprenant 5 communes de la Charente et 2 de la Charente-Inférieure, en tout 4,500 à 5,000 hectares « d'un terrain calcaire dur souvent revêtu par des sables ou des argiles ». Ce fut l'origine de la fortune de Cognac; ce pays, autrefois, fournissait du vin blanc, sec, alcoolique, très apprécié par les Hollandais, qui venaient le chercher sur place. L'eau-de-vie des Borderies se « distingue par une sève beaucoup plus énergique que celle des Champagnes, bien que moins fine »; le bouquet, plus actif, fait rechercher cette eau-de-vie pour les coupages.

Les *Fins-Bois* viennent ensuite; c'est une vaste région entourant les deux Champagnes et répartie

entre la Charente pour un peu plus d'un tiers (42 communes) et la Charente-Inférieure (74 communes). L'eau-de-vie le cède de peu à celle des Borderies ; elle a moins d'arome, est plus *sèche,* plus *courte,* moins *séveuse,* dit-on ici. Une partie des Fins-Bois comprend la plaine basse et argileuse des *Pays-Bas* qui borde la rive droite de la Charente à partir de Jarnac et s'étend fort loin en Saintonge. Grâce à la nature humide du sol, une partie des vieilles vignes a résisté et l'on a même pu replanter en cépages français.

Les *Bons-Bois* comprendraient dans les deux départements 300 à 350 communes, dont 111 pour la Charente et 239 pour la Charente-Inférieure.

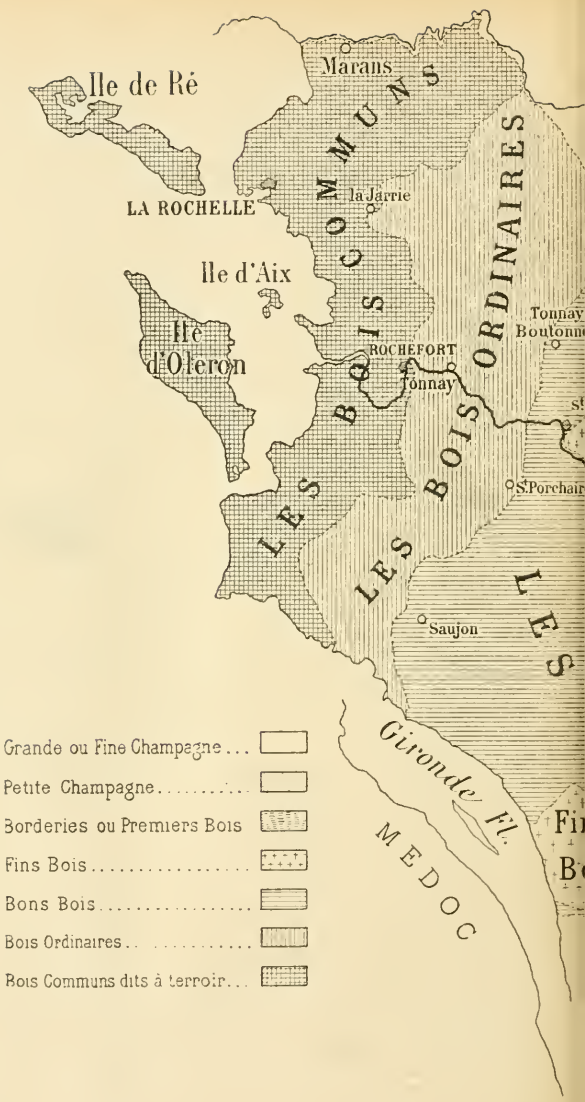
Les *Bois ordinaires* comprennent une bande étroite, depuis les confins des Deux-Sèvres, vers Mauzé, jusqu'à l'embouchure de la Gironde ; Surgères, Aigrefeuille, Tonnay-Charente et Royan en font partie.

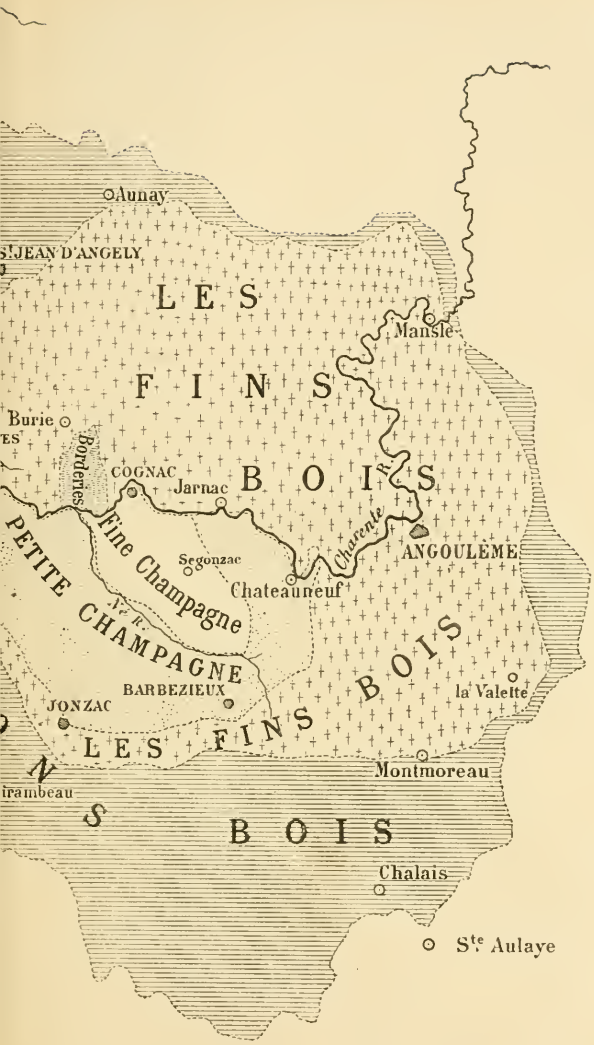
Les *Bois communs,* dits à *terroir,* sont fournis par les vignobles du littoral et des îles, dont vins et eaux-de-vie conservent un parfum dû à l'emploi des plantes marines comme engrais.

J'ai adopté ces anciennes divisions, que l'on retrouve dans plusieurs ouvrages sur Cognac ; mais, dans un intéressant travail de M. Guillon qui m'a été communiqué par M. Brisson, le maire

si actif de Cognac, bons-bois, bois ordinaires et bois communs sont appelés *Groies*, on les distingue à leur sol rouge très pierreux et de faible profondeur.

Quand la vigne était en pleine prospérité, on attachait peu d'importance aux cépages; si la *folle blanche* dominait, on mêlait à peu près tous les plants. Aucun soin dans le choix, aucun soin dans la plantation, aucun entretien; un coup de barre à mine dans le sol, un brin de sarment dans le trou profond au plus de 30 à 40 centimètres, un peu de bonne terre pour remplir, et c'était tout. Cette opération facile s'appelait non planter mais *barrer*. A peine de rares tailles, jamais de labours, jamais d'engrais; on supposait que les rangées de ceps séparés de 5 à 6 mètres profitaient des cultures fumées faites entre les lignes. Il y cent ans, les vignes, épuisées par cet étrange régime, ne donnèrent plus rien; le paysan arracha. On a replanté, mais sans plus de précautions; aussi, lorsque le phylloxéra survint, il trouva des ceps épuisés et en quelques mois tout fut emporté; la perte était immense, car dans l'arrondissement de Cognac la moyenne du produit était de 30 à 35 hectolitres à l'hectare, il atteignit même, les bonnes années, de 80 à 90. La


Ile de Ré
Marans
LA ROCHELLE
la Jarrie
Ile d'Aix
Ile d'Oleron
ROCHEFORT
Tonnay
Tonnay Boutonne
S.Porchair
Saujon
LES BOIS COMMUNS
LES BOIS ORDINAIRES
LES
Gironde Fl.
MEDOC
Grande ou Fine Champagne
Petite Champagne
Borderies ou Premiers Bois
Fins Bois
Bons Bois
Bois Ordinaires
Bois Communs dits à terroir


Aunay
S.t JEAN D'ANGELY
LES
FINS
BOIS
Mansle
Burie
Bordenes
COGNAC
Jarnac
Charente R.
ANGOULÊME
Segonzac
Chateauneuf
Fine Champagne
PETITE CHAMPAGNE
BARBEZIEUX
JONZAC
la Valette
LES FINS BOIS
Montmoreau
BOIS
Chalais
Ste Aulaye

production moyenne totale s'élevait dans le seul arrondissement de Cognac à 8 millions d'hectolitres.

Les ceps ont tenu partout où l'on eut l'idée de leur donner du fumier. La chose est si vraie que sur beaucoup de points, en Champagne, les ceps plantés au bord des chemins ont survécu ; les poussières amenées par le vent, les curures rejetées par les cantonniers ont produit l'effet d'engrais.

Le phylloxéra apparut en 1872 à Crouin près de Cognac et à Chérac dans la Charente-Inférieure. Dès 1875, il était répandu presque partout. Dans la Champagne, la nature sèche du sol et son peu de profondeur offrirent au terrible insecte des facilités de propagation telles qu'en peu de temps tout était détruit. Le vigneron ne voulut pas croire aux causes naturelles du mal, il prétendit que l'empereur Napoléon III avait laissé cette maladie en partant, pour nous punir de l'avoir renversé ; jusqu'à ces dernières années, beaucoup de paysans assuraient que si l'empereur revenait, la vigne prospérerait de nouveau.

Cette reconstitution n'a malheureusement pas été entreprise sur les bords de la voie ferrée, aussi le voyageur ne voyant plus de vignes s'ima-

gine facilement que le cognac naturel n'existe plus. C'est une grande erreur : depuis que le maire actuel de Cognac, M. Brisson, a tenté, en 1874, les premières plantations de vignes américaines, la reconstitution a fait de grands pas, à partir de 1884 surtout. Dans ces dernières années, le comité de viticulture de l'arrondissement de Cognac, fondé par des négociants et encouragé par l'État, puis la station viticole de Cognac ont fait faire des progrès énormes à l'adaptation de certains cépages dans les terrains calcaires. M. Viala découvrit ces cépages au cours d'une mission en Amérique ; M. Ravaz, mis à la tête du comité de viticulture, prouva que l'on pouvait replanter les Borderies et même les parties argileuses de la Champagne. Après lui M. Guillon, devenu directeur de la station viticole et préparé à ce rôle par ses missions à l'étranger, poursuivit l'œuvre si bien entreprise, il la mènera à bonne fin.

La station viticole est scientifiquement installée pour les analyses de terres et les recherches micrographiques ; une serre, un jardin, plusieurs champs d'expériences en Champagne, deux pépinières ayant ensemble deux hectares ont donné aux travaux un grand essor. Les vignerons peuvent faire étudier les maladies cryptogamiques, examiner les effets des engrais et les divers sys-

tèmes de taille. Des visites aux vignobles, des conférences, des publications de toute nature répandent les procédés dont la station viticole a constaté l'excellence.

Dès maintenant il est acquis par les travaux de la station que des cépages étudiés peuvent prospérer dans les terres les plus calcaires et les plus mauvaises de la Champagne. En outre l'examen attentif de cette région a fait constater qu'un cinquième du sol présente, au-dessous de la craie, une petite couche d'argile permettant la réussite de toutes les plantations de cépages américains.

Grâce à ces travaux incessants, l'élan est donné, avant quelques années, non seulement le vignoble sera reconstitué, mais encore l'étendue dépassera celle d'autrefois.

Dans les Borderies, les grands propriétaires ont obtenu de bons résultats par les insecticides. Depuis 1890-1892, les petits vignerons se sont mis à l'œuvre, ils ont tant replanté, que l'on peut considérer la surface revêtue de vignes comme égale à celle de jadis. Le riparia et le rupestris sont la base des nouveaux plantiers greffés.

Dans la Champagne, où l'on a commencé à planter en 1890 seulement, l'élan a été vif à partir de 1894 ; en si peu de temps, la plantation a

couvert de 1,200 à 1,500 hectares, d'abord dans les terres argileuses, puis dans les parties calcaires où de grands propriétaires ont pu faire des travaux considérables. *Riparia* et *rupestris* sont préférés pour les sols argileux, le *berlandieri* et ses hybrides sont plantés dans les terrains calcaires ou crayeux.

Dans les Groies, le rupestris tient la tête.

Enfin, comme je l'ai déjà dit, la nature humide des Pays-Bas a permis de conserver les vignes françaises, mais les plantations se font surtout en rupestris. Actuellement, cette région, jadis plutôt herbagère, compte quatre ou cinq fois plus de vignes qu'avant l'invasion du fléau.

D'après l'enquête sans cesse tenue à jour par M. Guillon, à qui je dois les renseignements qui précèdent, on évaluait à 2,500 hectares, en 1895, la surface plantée en vignes américaines seules dans l'arrondissement de Cognac. Au début de 1898, l'étendue atteint de 5,000 à 6,000 hectares ; avec les vignes françaises des Pays-Bas on aurait près de 12,000 hectares, presque la moitié de l'ancien vignoble. C'est un résultat merveilleux, tout à l'honneur du commerce et des vignerons de Cognac.

Ces cultures sont mieux entretenues, elles produisent bien davantage. Ces longues rangées de

ceps tendus sur fil de fer ne rappellent guère les lignes de sarments énormes qui traînaient sur le sol[1] !

1. La récolte remonte ; celle-ci, qui avait fréquemment atteint plus de 10,000,000 d'hectolitres et avait même donné plus de 14,000,000 en 1875, tomba rapidement avec l'apparition du phylloxéra : 4,605,478 en 1876, 8,557,763 en 1877 ; on atteignit encore 3,000,000 les années suivantes, puis la dégringolade fut extrême. On n'eut guère plus de 1,000,000 en 1889 ; depuis lors il y eut relèvement : en 1891, on constatait 2,766,566 hectolitres dans les deux Charentes. En 1896, la récolte a été estimée à 7 millions d'hectolitres.

X

LA FABRICATION DU COGNAC

La fabrication des eaux-de-vie. — Dans un chai. — Le vieillissement. — Commerce de Cognac. — Remplissage des bouteilles. — Industries annexes. — Le cognac pour nègre. — Les Charentais et l'eau-de-vie.

Javrezac. Septembre.

Les vins récoltés ne sont point expédiés à Cognac ; pour éviter des transports inutiles et l'encombrement des magasins, ils sont « brûlés » sur place. Même les vins achetés au loin, dans les autres régions du Sud-Ouest, sont distillés, non à Cognac, mais dans les campagnes ; parfois, pour les eaux-de-vie à bas prix, après mélange avec les alcools d'industrie. Le vin est d'abord changé en flegmes, eau-de-vie à 15 degrés ; ces flegmes repassent dans l'alambic et donnent une eau-de-vie parfaite pesant de 65 à 68 degrés. Ce qui reste dans l'alambic est ajouté aux flegmes du vin pour une nouvelle charge. Ces vieux procédés font place, dans les grandes distilleries, à des méthodes perfectionnées permettant d'obtenir des eaux-de-vie par une seule opération.

Dans cet état, les alcools ne sont pas marchands, ils doivent vieillir, c'est-à-dire acquérir dans des fûts les qualités de moelleux, le parfum, la couleur qui ont fait la réputation du cognac. Ce vieillissement est le rôle des chais où, malgré le phylloxéra, on peut trouver encore dans la ville seule pour plus de 100 millions d'eau-de-vie. Telle maison, dit le rapporteur du jury à l'Exposition de 1889, renferme pour plus de 20 millions de vieille eau-de-vie dans ses chais. On estime que Cognac et sa région possédaient 10 millions d'hectolitres en magasin quand le phylloxéra est arrivé. Il en resterait encore 6 millions d'hectolitres. Ces réserves ont permis au commerce de Cognac de maintenir sa vieille réputation; la reconstitution des vignobles, l'emploi de vins du dehors et d'alcools pour les qualités tout à fait communes permettront à la région de retrouver toute sa force de production.

Le chef d'une des grandes maisons de Cognac a bien voulu me faire assister aux diverses opérations dont l'eau-de-vie est l'objet avant de posséder le bouquet particulier au cognac. C'est par la connaissance de ce bouquet que M. Briand m'a fait commencer. Dans un verre de forme spéciale, renflé par le bas, très rétréci par le haut, assez semblable à une tulipe encore fermée et dont on

aurait coupé la pointe, forme qui a pour avantage de concentrer le parfum dans le récipient, il a versé un peu du cognac à déguster, puis, agitant légèrement le verre, il a fait passer le liquide sur toutes les parois et l'a versé dans un autre verre qui a été transvasé dans un troisième. Ainsi de suite, si les personnes à qui l'on veut faire déguster sont nombreuses.

Ces pratiques ont pour but d'empêcher tout autre parfum que celui de l'eau-de-vie. Un verre rincé à l'eau et essuyé avec un linge aurait pour les nerfs olfactifs des dégustateurs de profession l'odeur du lin ou du chanvre. Cela paraît une plaisanterie méridionale, mais rien n'est plus vrai ; les gens dont c'est le métier de reconnaître les qualités d'un cognac devinent, à des nuances de parfum pour tout autre imperceptibles, jusqu'aux origines des eaux-de-vie par *plantier*. J'ai connu, à Jurignac, un dégustateur appelé dans la plupart des transactions et qui n'avait jamais été pris en défaut ; à la vue, au parfum du verre, à celui plus pénétrant encore laissé par une goutte étalée sur la paume de la main, il se faisait une opinion. Il était superbe de componction religieuse quand il analysait mentalement ce fin arome, semblable à celui du pruneau de Tours, qui resterait perpétuellement dans un verre si

l'on ne lavait pas celui-ci. A cette fixité du parfum surtout, on reconnaît les authentiques cognacs de la Fine-Champagne.

Les eaux-de-vie achetées dans la campagne fournissent un échantillon apporté aussitôt dans les magasins de l'acquéreur; le flacon est placé sur des rayons où d'innombrables fioles, des milliers, serviront à contrôler l'identité des produits livrés. Dans quelques chais, on appelle cela les archives. Le *maître de chais,* personnage considérable dans chaque maison, procède à la réception des tierçons au fur et à mesure de leur arrivée, compare le parfum, le goût, le degré en alcool et n'admet les fûts qu'après ce contrôle minutieux. On procède ensuite au *dépotage*; l'eau-de-vie est transvasée soit dans des mesures d'un décalitre d'où elles passent dans les tierçons de la maison, soit directement dans ceux-ci après une pesée qui indique le poids et, par déduction, le volume, méthode nouvelle qui se substitue de plus en plus au mesurage. Les fûts vides sont rendus au vendeur, car ils ont une valeur très grande, puisqu'ils sont imprégnés de l'arome du cognac.

L'eau-de-vie entre alors dans les magasins, dits chais de réserve, où, enfermée dans des tierçons en chêne du Limousin, bois réputé pour renfermer plus de matière balsamique que le chêne

du Nord, elle sera soit appelée à vieillir si elle répond à un type déterminé, soit prélevée pour servir aux mélanges ou coupages demandés par la clientèle. Tel cognac payé 800 ou 1,000 fr. le tierçon (environ 560 litres) trouverait difficilement acquéreur lorsqu'ayant vieilli, étant embouteillé et mis en caisse, ayant subi les droits de douane et d'octroi, des frais de transport, etc., il aura vu tripler son prix. Aussi la plupart des vieilles et fines eaux-de-vie serviront-elles à donner le parfum et le velouté aux eaux-de-vie de crus moins bien dotés, comme ceux des Bons-Bois. Le parfum subtil des cognacs de choix est cédé à des quantités considérables de ces eaux-de-vie de crus de troisième ordre.

Dans les grandes maisons de Cognac, les eaux-de-vie resteront souvent pendant de longues années dans les chais de réserve avant de servir au coupage. Mais ce n'est pas un capital immobilisé, puisque le cognac en fût gagne chaque année par le mystérieux travail du vieillissement.

Celui-ci, du moins pour les qualités ordinaires, est bien activé aujourd'hui. Les travaux de Pasteur ont ouvert la voie à des procédés qui permettent de hâter l'œuvre du temps. Un fait permettra de montrer les progrès réalisés : un clou qui tomberait dans l'eau-de-vie la noircirait en

s'oxydant, or on peut maintenant rendre au cognac ainsi abîmé sa couleur et son parfum.

Des appareils ont été inventés qui vieillissent les eaux-de-vie en les chauffant au moyen de tuyaux à ailettes pour leur donner, pendant un temps déterminé, une température de 50 à 60 degrés. Le *moelleux,* jadis obtenu par un sucrage, s'acquiert par un brassage énergique au moyen d'une hélice. Ces opérations ont pour résultat de vieillir les eaux-de-vie par le phénomène de l'endosmose, mais, pour les produits absolument supérieurs, elles ne sauraient encore remplacer l'œuvre lente des années.

Eaux-de-vie naturellement vieillies, eaux-de-vie dont le parfum est dû à des procédés mécaniques, ne sauraient répondre aux mêmes goûts; de là, même dans les sortes de tout premier choix, ces coupages destinés à allier les aromes, le corps, les vertus spéciales à chaque cru. La plupart des maisons ont des recettes de coupage jalousement gardées, expliquant les différences dans le goût et le bouquet entre cognacs également de premier ordre.

Je n'ai pas l'intention de suivre l'opération industrielle dans tous ses détails; de même que je n'ai pas raconté les phases diverses de la distilla-

tion, transformant par trois chauffes successives le vin en *brouillis* de plus en plus riches en alcool, de même je ne décrirai pas les filtrages et les soutirages. Il me suffira de signaler la dernière et l'une des plus importantes opérations, la *réduction* de l'eau-de-vie pour la mettre au degré exigé par la consommation. La densité des cognacs naturels est trop grande, on abaisse leur degré au moyen d'eau bouillie ou d'eau distillée, dans une proportion déterminée, par des *tables de mouillage*.

Les eaux de source ou de puits sont, à Cognac, trop chargées de carbonate de chaux ; en les distillant, ou simplement en les faisant bouillir dans des grands bacs au moyen de serpentins chauffés par la vapeur, on les débarrasse de l'excès de sels calcaires. L'eau ainsi purifiée est mélangée à l'eau-de-vie jusqu'à ce qu'elle ait ramené le cognac au degré voulu, on ajoute un peu de sirop de sucre de canne — 2 pour 100 au plus — et il ne reste plus qu'à filtrer et brasser le mélange, puis à l'enfermer dans des fûts préalablement traités par la vapeur d'eau pour leur enlever leur âpreté, et tenus pendant quelques jours pleins d'eau-de-vie à faible densité.

Ces opérations sont naturellement bien réduites et parfois même supprimées pour la plupart des

prétendus cognacs, dont l'alcool de betteraves ou de grains et le glucose font tous les frais. A plus forte raison fait-on moins de façons encore pour préparer les « eaux-de-vie pour nègres ». Ainsi pourrait-on appeler les alcools d'industrie, cependant contenus dans de belles bouteilles, avec de somptueuses étiquettes, revêtues de paillon et enfermées dans des caisses. Je me suis laissé dire que tel de ces *crus* est vendu 8 fr. la caisse de 12 bouteilles. Et ce liquide est préféré au pur cognac dans les extravagants pays où il est répandu.

Le cognac, après avoir acquis les qualités demandées par le consommateur, retourne en magasin, d'où il sortira pour être mis en petits fûts ou en bouteilles. Cette dernière forme est la plus généralement employée. Cependant une grande quantité d'eau-de-vie est expédiée en fût. Le port de Tonnay-Charente, principal centre d'expédition pour l'envoi des cognacs outre-mer, a reçu en 1896 : 77 foudres de 10 hectolitres ; 891 tierçons de 550 litres ; 16,930 barriques (270 litres), 35,960 *quarts* ou *quartauts* (130 litres), 10,684 octaves (80 litres)[1], 576,435 caisses de 9 litres.

---

1. Il y a encore de plus petits fûts appelés *barillages* ; ils renferment de 65 à 25 litres.

En tout, 158,200 hectolitres, représentant 29,498 tonneaux.

D'autre part, le port de La Rochelle a reçu de la région de Cognac 11,000 tonnes d'eau-de-vie, dont 1,780 foudres ou tierçons, 4,350 barriques, 5,427 quarts, 2,911 octaves, 1,425 fûts divers, et 206,349 caisses de 12 bouteilles. En tout 50,500 hectolitres.

Une quantité moins considérable a été chargée à Bordeaux et en d'autres ports.

La mise en bouteille est une opération entourée des soins les plus minutieux. Elle a lieu automatiquement au moyen d'une machine appelée *tireuse* ou *emplisseuse*. Les bouteilles, déjà rincées à l'aide d'une machine semblable à celles qui servent à Vichy et à Saint-Galmier[1], arrivent à l'embouteillage sur de petits wagonnets courants sur une voie ferrée. Les bouteilles destinées aux eaux-de-vie de grand prix, après avoir été bien égouttées, sont rincées avec du cognac semblable à celui qu'elles doivent contenir ; ainsi avons-nous vu rincer les verres pour la dégustation. Les bouteilles sont alors placées sous la *tireuse,* munie de quatre, cinq ou six robinets. Dès que l'une d'elles

1. Sur l'embouteillage des eaux minérales, voir la 7e série du *Voyage en France*, chapitres X et XII.

est pleine, le robinet se ferme automatiquement, une femme passe alors la bouteille à un ouvrier qui la bouche à la machine, au moyen d'un bouchon préalablement trempé dans l'eau-de-vie. La bouteille arrive ensuite aux mains d'une ouvrière qui pose une capsule de métal, étain ou plomb; une autre assujettit la capsule avec une machine appelée capsuleuse, d'où elle va à une ouvrière qui colle les étiquettes dorées, coloriées, simples parfois, surmontées, pour quelques commerçants d'un croissant muni d'un certain nombre d'étoiles. C'est pourquoi on dit de telle marque : Cognac *Trois-Étoiles*. Il faut de ces étiquettes par centaines de mille, aussi l'imprimerie a-t-elle une réelle importance à Cognac et à Angoulême.

Ainsi décorées, les bouteilles sont enveloppées dans une chemise de papier fin, puis chargées, par six douzaines, sur des wagonnets pour aller dans le chai d'emballage, où elles sont emmaillotées dans un paillon avant d'être mises en caisses par des ouvriers spéciaux qui ont réussi à résoudre un problème difficile : loger douze bouteilles dans une caisse où les profanes n'en feraient pas entrer dix. Ces caisses, fabriquées pour la plus grande partie à Cognac, ont été imprimées par une machine spéciale, occupant une partie du chai. Elles roulent sur une chaîne sans fin qui

les amènent sous des cylindres imprimeurs. D'autres fois, on se sert de la presse à balancier.

Les caisses portent le nom de la maison et la marque de fabrique, ce *trade mark* qui remplit des colonnes entières du Bottin au chapitre *Cognac*; quelques-unes de ces marques sont très simples : une feuille de vigne, une bouteille, une grappe de raisin ou des étoiles. Mais il en est de beaucoup plus compliquées : écussons, vignettes représentant des combats de chevaliers ou une amazone; la plus vieille maison possède un écusson surmonté d'un cimier; une autre met, au milieu de divers attributs, un œil dans un triangle. Du reste, on trouve de tout un peu : de l'architecture, de l'art héraldique, de la fable, de la géographie (une sphère surmontée d'une folie); des représentations de monnaies, etc.

Ce *trade mark* sera complété, au moment de l'expédition, par des marques à feu. Désormais, petit fût ou caisse peuvent aller faire leur tour de France ou leur tour du monde. Pour la France et quelques pays limitrophes, le chemin de fer emportera les caisses, mais la plus grande partie s'achemine par eau. Les chais sont souvent à front de quai, les autres envoient des camions sur le port où des gabares de forme élégante, fine et allongée, peintes en noir sont amarrées. Des

remorqueurs les prennent, leur font franchir les deux dernières écluses à Crouin, faubourg de Cognac, et à la Baine, en amont de Saintes, puis sur le fleuve aux eaux soutenues par le flot de marée, les amènent à Tonnay-Charente, port maritime de Cognac, qui en est séparé par 78 kilomètres. Tonnay est le centre principal d'expédition.

Quelle est la valeur de ce commerce? Il serait difficile de l'évaluer d'une façon exacte. On ne saurait en effet dire les prix de vente. La vieille fine champagne, qui se vendait 80 fr. l'hectolitre en 1852 et 270 fr. en 1882, atteint aujourd'hui de 1,800 à 2,500 fr. De celle-là il en part peu et pas beaucoup plus des vieilles eaux-de-vie des autres crus. Elles servent surtout à donner, par les coupages, le moelleux aux produits des récoltes nouvelles obtenus dans les vignobles reconstitués. On m'a indiqué comme chiffre approximatif une valeur de 9 à 10 millions pour la production de Cognac seulement; le reste du département : Angoulême, Jarnac, Châteauneuf, Barbezieux, Segonzac, Aigre, Rouillac, Blanzac, aurait un chiffre de 5 millions environ. A Cognac même, les deux principales maisons feraient ensemble plus de la moitié des affaires; chacune d'elles est outillée pour produire par jour 2,500 caisses de 12 bouteilles.

Cognac doit lutter contre une concurrence effrénée. Les cognacs à bon marché, fabriqués dans nos ports et en Allemagne, à Hambourg surtout, nécessitent des efforts constants pour entretenir l'importance du commerce français. La fabrication du cognac *pour nègres* a été une nécessité. Les Allemands préparent d'horribles drogues, les ornent de marques françaises, et les envoient dans nos villes maritimes, d'où ils les réexpédient comme produits de Cognac. Ils avaient fait mieux, et avec eux des industriels français peu scrupuleux : moyennant un faible loyer, ils avaient à la poste de Cognac une boîte aux lettres, ils se faisaient envoyer leurs correspondances dans cette ville, où un agent les retirait, envoyait les commandes en Allemagne, et, recevant les factures dans son officine de Cognac, les expédiait à l'acheteur. Cognac a obtenu des condamnations contre ses concurrents, la poste ne donne de boîtes ou ne distribue les lettres qu'aux représentants attitrés et sérieux.

D'ailleurs on se défend énergiquement sur les principaux marchés ; une partie des employés des maisons de commerce appartiennent aux pays avec lesquels Cognac est en rapport, le nord de l'Europe surtout. Ainsi, il y a à Cognac une petite colonie scandinave, composée de commis, pouvant

faire la correspondance et traiter les affaires pour toute une zone fort étendue.

En somme, Cognac vit par l'eau-de-vie, toutes ses autres industries se rattachent à celle-ci : fabricants de caisses, de foudres, qui sont de véritables artistes — fiers surtout de leurs futailles ovales ; fabricants d'enveloppes en paille, marqueurs de caisses à l'usage des maisons trop peu importantes pour avoir une « imprimerie » spéciale, rinceurs de bouteilles, marchands de bouchons, subissent tous les à-coups du commerce des eaux-de-vie. De même, les fabricants de paillons et de caisses dans les Landes, pour qui Cognac est un grand débouché. 5,000 hommes et 1,000 femmes sont occupés dans ces divers établissements.

Jadis la verrerie était importante, mais une seule usine fonctionne, celle de M. Boucher. Celui-ci, à la suite d'une grève, avait fermé ses ateliers en juin 1893. Il les a rouverts en 1894, après avoir inventé une machine qui remplace le souffleur et rend désormais toute grève bien difficile. Mais l'usine ne saurait suffire aux énormes besoins de Cognac.

Telle est cette industrie intéressante qui a fait de l'humble petite cité des bords de la Charente une ville riche et prospère, où beaucoup de pays des deux mondes entretiennent des consuls, où

les grandes banques parisiennes ont installé des succursales. Le phylloxéra, on l'a vu, a beaucoup contribué à ses développements, en obligeant les commerçants à résister à la ruine qui semblait imminente. De nouveaux procédés de commerce sont nés, les affaires se sont en quelque sorte industrialisées, la distillerie des vins du dehors et des lies a fait installer dans la ville des alambics et des moteurs à vapeur. Le dernier mot du progrès n'est pas dit. Cognac possède en somme la propriété du nom, ses habitants font preuve d'une activité extraordinaire, le vignoble se reconstitue peu à peu sur des bases scientifiques, on peut espérer un accroissement continu des relations avec les pays lointains, sur le terrain choisi par nos concurrents.

Ce monde si ouvert en affaires est assez fermé dans sa vie privée ; le grand commerce cognaçais forme une sorte d'aristocratie qui se tient à l'écart de l'existence publique. Entre le riche marchand d'eau-de-vie et la petite bourgeoisie ou les fonctionnaires, il n'y a aucun point de contact.

La transformation de cette industrie, la création dans les divers centres vinicoles de véritables usines à distiller remplaçant le petit bouilleur de cru, a eu pour résultat de modifier profondé-

ment les mœurs des campagnes charentaises. Rares sont maintenant les maisons paysannes où l'on verse au pot le pur cognac vieilli par vingt ans de séjour dans les tierçons, où, au milieu de repas pantagruéliques, quand les convives semblaient repus, on donnait à chacun un verre de fine — le coup du milieu — qui avait pour résultat de galvaniser l'estomac et de lui permettre d'entamer de nouveaux plats de poissons, de volailles et de grosses viandes.

On boit du rhum ou de l'eau-de-vie du commerce dans beaucoup de maisons autrefois fières de leur cognac. De même le paysan charentais ne vient plus aux foires de la ville avec son flacon d'eau-de-vie en poche, qui lui épargnait l'horreur du carafon de cabaret. Il se contente de ce qui l'indignait jadis.

Elles étaient bien curieuses, ces mœurs du bouilleur de cru. Quelle ne fut pas ma stupéfaction le jour où quelque abonné de mon journal[1], voulant me témoigner sa satisfaction d'un article, me portait une bouteille de fine champagne authentique et me réclamait le bouchon, imprégné du parfum concentré de cognac, afin de s'en servir à nouveau au lieu de mettre un bouchon neuf!

1. *La Charente*, d'Angoulême.

Et quelle école de patience dus-je suivre pour apprendre à chauffer le petit verre entre mes mains afin de développer l'arome, pour savoir prendre une faible gorgée de liqueur donnant la sensation de velouté et de corps ! Mes amis de Gourville, de Jurignac, de Bonneuil, de Malaville, de Segonzac et de tant d'autres lieux, ne durent jamais compter sur moi pour combler un des vides causés parmi les dégustateurs illustres de la Champagne et des Fins-Bois !

XI

LES PAYS-BAS DE JARNAC

La Charente, de Cognac à Jarnac. — Bourg-Charente. — Garde-Épée et l'église de Châtres. — Les sources des Tards. — La Champagne près de Cognac. — Jarnac. — Dans les pays bas. — Sigogne et le tableau de la dîme.

Sigogne. Septembre.

Malgré son apparente monotonie de coteaux calcaires supportant des plateaux ou chaumes arides et dominant des vallons frais et verts, la Charente est cependant un pays infiniment varié d'aspect. Non que l'on rencontre des zones bien tranchées comme dans la Gironde ou la Charente-Inférieure, où landes, dunes, plaines, collines alternent, mais les grandes vallées prennent peu à peu tous les aspects et donnent au touriste, presque à chaque pas, des impressions nouvelles.

La vallée centrale, celle de la Charente, présente surtout ce caractère; de la source à la sortie du département, elle change sans cesse de physionomie. Malheureusement, le voyageur pressé, qui

ne voit les choses que par la portière d'un wagon, ne peut juger de cette diversité de paysage ; la voie ferrée côtoie la Charente seulement quand la vallée s'ouvre large et facile ; elle s'en écarte partout où le relief du sol s'accentue. Ainsi, on évite les beaux méandres du fleuve entre Luxé et Angoulême ; ainsi on abandonne la Charente entre Jarnac et Cognac, dans la partie la plus pittoresque de la vallée.

Nulle part cependant, en Charente, il n'y a de paysages plus exquis que dans ces deux ou trois lieues de vallée ; nulle part on ne trouve réunis sur un petit espace tant de sites agrestes ou sauvages, tant de merveilles architecturales.

Dès Bourg-Charente, au bout des immenses prairies qui font à Jarnac une si verdoyante campagne, on devine des sites nouveaux. De l'autre côté du fleuve, au delà d'un beau pont, sur une falaise verdoyante, se dresse le château restauré de Bourg. C'est peu de chose auprès du haut donjon représenté par des gravures du vieux temps, auprès des tours et des courtines qui faisaient au château une défense formidable à l'issue du défilé. Mais il a encore fière mine, tant il se dresse hardiment au-dessus de la plaine herbeuse, avec ses lourds contreforts et ses grandes fenêtres, vestiges d'une splendeur envolée.

Malgré les profondes douves creusées dans le rocher, les murailles énormes, « l'à-pic » des remparts tournés vers Jarnac, c'est une des résidences les plus gaies de cette vallée de la Charente.

Au-dessus du château le sol change rapidement. Au lieu des assises calcaires, on devine la silice ; quelques châtaigniers épars suffiraient à l'indiquer. Dès qu'on a atteint la crête des coteaux, un immense horizon se déroule vers le nord. Au premier plan, Julienne et Chassors; plus loin la vaste étendue d'une plaine légèrement ondulée s'élève peu à peu, s'étendant dans la Charente-Inférieure et les Deux-Sèvres. C'est en partie la région de ces terres profondes appelées Pays-Bas, où le vignoble se reconstitue. Le panorama est vaste ; des groupes de maisons blanches l'animent, et cependant il fait éprouver je ne sais quelle tristesse. Il manque à ce tableau un cadre de vraies collines ; il y manque surtout une trouée de vallée donnant quelque perspective à l'ensemble.

Au sommet des coteaux, on retrouve les sables et les pins, caractéristique de toutes les lignes de faîte d'une grande partie de la région, notamment entre la Tude et la Nizonne et dans la partie occidentale de l'arrondissement de Barbezieux. Mais

les sables présentent ici un caractère particulier, ils sont remplis de rognons ferrugineux, composés de molécules arénacées, et de nodules de même composition remplis de sable pur. Au-dessous une couche de grès s'étend çà et là, perçant le sol.

Au point où ces grès émergent, on rencontre les traces d'un des plus anciens établissements de l'homme. Dans un bois de pins, obstrué par les landes, les ajoncs et les bruyères, où l'on a créé récemment de beaux vignobles, au sommet du coteau, se dresse un amas de blocs énormes de grès. A première vue, il semble qu'aucun ordre ne préside à cet amoncellement, mais bientôt on se trouve en présence d'un édifice druidique effondré, probablement un dolmen devant dominer le pays. Au pied du mamelon, à cent mètres à peine de ces ruines de l'âge de pierre, on rencontre un monument plus complet, dolmen formé de gigantesques dalles de grès.

Près de là est un gros *logis* appelé Garde-Épée; malgré sa *fuye* gigantesque, aujourd'hui désertée des féodales colombes, malgré sa porte crénelée, il n'a rien pour justifier ce nom éclatant. Au-dessous, dans une prairie pleine de narcisses et de renoncules, s'élève la merveille romane de la Charente, l'église de Châtres.

Certes, elles sont nombreuses ici les églises

romanes, où le goût sobre et pur de nos pères s'est donné carrière, mais nulle part l'arc roman ne se montre avec plus de délicatesse, nulle part les ornements simples et exquis à la fois n'encadrent mieux les fenêtres et le porche, nulle part les colonnettes ne sont de proportions aussi parfaites que dans cette page pleine de force, de grâce et d'harmonie : la façade de l'abbaye de Châtres.

Ce chef-d'œuvre est aujourd'hui un hangar à charrettes, après avoir été une porcelainerie qui eut son heure de célébrité !

Tout autre est le paysage riverain du fleuve. Quand on a traversé le pont et visité l'église de Bourg, autre édifice roman dont l'abside en cul de four est la plus belle partie, on se trouve bientôt dans une gorge évasée, d'une beauté sévère. D'un côté la falaise boisée supportant les escarpements de grès, de l'autre un coteau en pente plus douce dévalant au bord du fleuve divisé par une île longue de près d'une lieue. Pas de maison, pas de ferme, un calme, un silence que rien ne vient troubler. C'est un paysage à part sur la Charente, tant la vallée est étroite et les pentes abruptes. Bientôt, cependant, le château de Laubaret apparaît au milieu d'un grand bois de chê-

nes verts ; plus bas, assis sur le ruisseau de Gensac, un autre château, luxueux édifice de style Renaissance ; puis, dans les cerisiers de la rive droite, des maisons, des hameaux isolés. La vallée garde toujours son caractère de défilé, mais désormais, jusqu'à Cognac, elle est remplie de villas et de villages.

Gravissons le coteau pour atteindre la falaise. Du sommet, on a une vue merveilleuse sur le fond de verdure que l'on vient de quitter. De l'autre côté s'étend la plaine de Champagne, en ce moment verdoyante. Là est une merveille naturelle, inconnue même des Charentais : les sources du marais du Bourg, près du village des Tards.

Un de mes amis de ce village, M. Hays, m'y conduisit jadis en bateau. Car cette plaine verdoyante, où les roseaux ondulent, est sillonnée de canaux invisibles où les barques ont des chemins faciles. A travers les roseaux, on atteint des bassins tranquilles, l'eau s'étale bleue et profonde. Si l'on se penche alors sur la barque, on aperçoit, dans une excavation aux blanches parois, une multitude de sources qui bouillonnent en soulevant le sable fin. Des plantes aquatiques, quelques-unes aux larges feuilles, d'autres aux tiges fines et déliées comme des chevelures, d'au-

tres plaquées contre la roche blanche, les unes d'un vert sombre, d'autres d'un roux ardent, d'autres dorées, d'autres ayant des reflets métalliques, croissent dans l'abîme où les jeux des ombres et de la lumière produisent d'admirables effets. C'est d'une splendeur inouïe ; on resterait de longues heures à contempler cette fontaine féerique ; les Grecs l'auraient déifiée s'ils l'avaient connue ; ils l'auraient peuplée de nymphes et de sirènes.

Il y a d'autres sources superbes dans ce marais ; toutes m'ont surpris par l'abondance des eaux et la profondeur des abîmes, mais la première, celle que j'ai tenté de décrire, est la plus belle, magique, peut-être unique au monde. Elle n'a pas la masse puissante des sources de la Touvre et la sinistre apparence du Dormant, mais elle est bien plus gracieuse par sa limpidité et ses effets de lumière.

Si la vallée de la Charente et les vallons voisins sont frais et riants, combien est aride la partie de Champagne suivie par la route de Cognac à Angoulême. Aussitôt sorti de Cognac, on pénètre dans une sorte de plaine morne bordée vers le nord par une longue ligne de taillis de chênes dépouillés sur lesquels tranche vigoureusement la silhouette de grands pins à ramure sombre. Le

sol, maigre, parsemé de débris de pierres, est sans cultures, des maisons qui ont dû être gaies jadis semblent désertes; l'enduit des murs a disparu et laisse voir des moellons grisâtres recouverts de mousse et de lichen. De temps à autre, un cerisier crevassé et chétif, une souche de vigne noire et tordue, sans sarments, rendent plus morne encore l'aspect des choses. Et cependant, il fut un temps où ce sol était couvert de vignes luxuriantes. La carte de l'état-major est remplie de pointillés capricieux indiquant les vignobles.

Parfois cependant, quand le sol est plus profond ou le propriétaire plus ardent à la lutte, un coin de terre est retourné, fouillé, et de maigres récoltes montrent leurs pousses frêles, mais ce sont de bien petites oasis au milieu de ce désert.

Et la route s'allonge toujours, et la campagne riveraine est de plus en plus grise. Vers le nord, des groupes de chênes verts, des bouquets de pins entourent les villas des fabricants de Cognac, mais ces recoins verdoyants font paraître plus triste encore la campagne voisine. Bientôt l'ample cirque de la Grande Champagne, les collines de Saint-Preuil, de Segonzac, de Genté, de Gimeux se déroulent aux yeux, toutes couvertes de hameaux. De loin, on dirait un Eden.

Au centre, le marais de la Pallud, couvert de

peupliers, de saules et d'aulnes, apparaît verdoyant, entouré de cultures. Singulier retour de la fortune : ce marais était jadis la partie pauvre du pays, il en est maintenant la plus riche et la plus fertile, tandis que les pentes crayeuses semblent frappées de stérilité.

Voici le ruisseau des Tards et Bourg-Charente sur son rocher. On gravit une côte assez raide pour atteindre le sommet de la falaise. De là on découvre l'étendue des Pays-Bas, la vallée, ses immenses prairies pleines de troupeaux, et Jarnac, jetée sur la pente adoucie d'un mamelon comme une toison sur une haie.

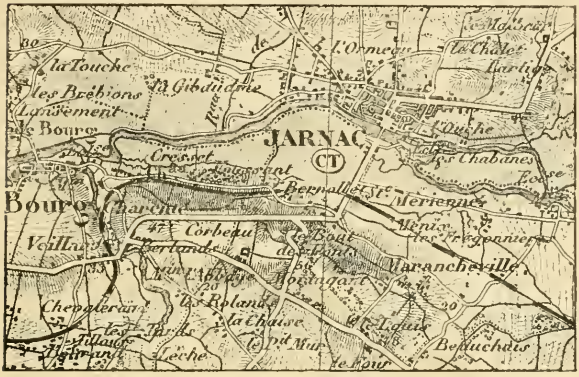
De toutes les petites villes assises sur la Charente, aucune ne s'harmonise aussi bien avec les lignes d'horizon de la vallée, aucune ne se présente mieux au voyageur ; comme une de ces cités ignorées où la vie semble facile, où l'on espère trouver le repos.

Assis sur le penchant d'un coteau modéré,

eût dit Sainte-Beuve, Jarnac étale le blanc amphithéâtre de ses maisons qui finit au bord du fleuve, devant les immenses prairies où l'herbe fraîchement coupée recommence à poindre en jets d'un vert tendre. Au travers, court la route bordée

de peupliers énormes, dans lesquels se joue la brise. En amont du pont, une rangée de moulins babillent, la Charente écume. A l'extrémité, s'étend une place ombragée où vient aboutir un quai planté d'arbres taillés en berceau.

C'est presque toute la ville, ce quai et cette



place dignes d'une cité considérable ; toutes les rues y aboutissent, l'une prolongeant la route large, bordée de belles maisons. A quai, devant de vastes chais, des gabarres sont amarrées ; Jarnac est, après Cognac, le centre le plus considérable pour la production des alcools de vin ; on y compte vingt maisons d'eaux-de-vie, les fabricants de caisses, les marchands de bouchons y sont nombreux. Plusieurs banques y ont des suc-

cursales. Cependant, Jarnac est réduit à distiller beaucoup de vins du dehors, car la plantation des nouveaux vignobles n'a pas encore produit tous ses résultats. Les voyageurs qui vont à Lyon ont pu voir à Tournus, non loin de Mâcon, une enseigne de distillateur disant avoir maison à Jarnac. Les vingt distillateurs possèdent plus de cent appareils, dont chacun a produit par jour, en 1896, environ 3 hectolitres. La récolte a été bonne cette année-là, et la distillation a pu durer 150 jours. Le produit total a atteint 45,000 hectolitres à 68 degrés, représentant, après la « réduction » à 50 degrés, environ 60,000 hectolitres. Presque tout a été embarqué sur la Charente à destination de Tonnay-Charente et de La Pallice.

Jarnac, dont les seigneurs ont été illustrés surtout par le duel de l'un d'eux avec un seigneur de la Châtaigneraie, combat dans lequel le comte de Jarnac usa d'un coup inconnu, le fameux *coup de Jarnac,* est célèbre encore par la bataille livrée non loin de ses murs entre le hameau de Triac et le bourg de Bassac, dont l'église est une des plus belles de la Charente. Cette rencontre eut lieu dans une contrée très aimable, peu faite, semble-t il, pour des luttes guerrières. Le prince de Condé y périt traîtreusement. Elle montra chez les combattants une fureur dont les habitants du pays ont

conservé l'empreinte, à en juger par les passions politiques, violentes surtout dans la partie des Pays-Bas, située au nord de Jarnac.

Dans cette région de plaines ondulées, d'une ampleur majestueuse, où les vignes avaient été remplacées par les moissons, où elles reprennent peu à peu la place perdue, se trouve le gros bourg de Sigogne, très propre, bien percé, d'allures tranquilles.

Là s'est passé, en 1868, une scène dont le souvenir est resté vivant.

Un soir, au cabaret, un commis-voyageur en veine de plaisanter se mit à parler de la dîme à un auditoire à qui la tradition n'avait sans doute pas laissé un excellent souvenir de cet impôt abusif.

Ses auditeurs l'écoutaient bouche bée. Fier de son succès, notre homme voulut aller plus loin, il annonça gravement le rétablissement de la dîme, les curés avaient tout préparé pour cela, celui de Sigogne avait le « tableau » sur lequel étaient inscrites les redevances à exiger ! Cette nouvelle souleva dans tout le bourg une colère formidable. Les esprits se montèrent Le lendemain, l'excitation, loin de se calmer, n'avait fait que s'accroître. Les gens se réunirent, on décida d'envoyer

une délégation au curé. L'entrée en matière fut brève :

— Monsieur le curé, fit l'orateur de la bande, nous voulons le tableau.

— Quel tableau ?

— Hé vous savez bien, le tableau.

— Mais enfin, j'en ai beaucoup de tableaux !

— Le tableau de la dîme.

— Mais je n'ai jamais eu cela.

— C'est faux, nous voulons le tableau !

— Mais je n'ai pas de tableau de ce genre, je vous le ferai prouver.

— Vous prouverez après, donnez d'abord le tableau !

Il était difficile de faire entendre raison à ces enragés, le curé l'essaya cependant. Rien n'y fit. Les délégués se ruèrent dans la sacristie, cherchant partout *le tableau*. Après avoir tout saccagé, ils sommèrent encore une fois le curé de leur livrer le tableau. Celui-ci recommença ses dénégations.

Alors une scène sauvage se passe. La population presque entière arrive, le curé est saisi et frappé, ses habits sont arrachés ; le corps ensanglanté, il réussit cependant à s'échapper, à atteindre le presbytère et à s'y enfermer. Puis, pendant que les misérables cherchaient à forcer les

portes, il pénétrait dans le jardin, grimpait sur le mur en montant sur les épaules de sa servante, sautait dans un autre jardin et franchissait encore un mur au moment où des cris sauvages lui apprenaient que la porte était forcée. Le malheureux se crut perdu. Il avise alors une étable à porcs, ouvre rapidement la porte et se cache pendant qu'on continuait la recherche du « tableau ».

Dès le début de ces scènes, un voisin du curé avait couru à Cognac pour avertir le procureur impérial ; celui-ci se rendit en toute hâte à Sigogne, accompagné par la gendarmerie. Il arriva à temps, la retraite du curé avait été découverte et l'on allait y mettre le feu !

Le magistrat réussit à faire monter le pauvre diable dans sa voiture, lui-même courut des risques sérieux, mais enfin il parvint à mettre le curé en sûreté.

Depuis ce temps, les passions ont bien perdu de leur virulence.

XII

DANS LES FINS-BOIS

Dans les Borderies. — La vallée de l'Antenne. — Matha. — Le plateau de Neuvicq. — Rouillac. — Les ruines romaines des Bouchauds. — Gourville. — Aigre. — La Charente à Mansle. — L'agriculture en Charente. — Verteuil et son château. — La source du Lien. — Villefagnan. — La vallée de la Péruse. — Montalembert.

Montalembert. Septembre.

Cognac, jadis réduit au chemin de fer riverain de la Charente, est depuis peu de temps doté d'un réseau secondaire lui donnant accès dans toute la zone nord des Fins-Bois, c'est-à-dire la région où ses industriels commencent à retrouver la richesse vinicole envolée. Ces chemins de fer à voie étroite forment en Saintonge, Poitou et Angoumois, un système dont Saint-Jean-d'Angély est le centre, Cognac un des points d'attache par le tronçon de Matha.

La petite ligne parcourt les Borderies, c'est-à-dire la verdoyante vallée de l'Antenne, comprise dans la région naturelle des Pays-Bas. Ces terres

profondes, fortes, argileuses ont offert à la reconstitution du vignoble des surfaces précieuses; aussi, dès que l'on a franchi la Charente et dépassé le faubourg Saint-Jacques, commence-t-on à trouver des vignobles, dont les vastes étendues sont encadrées par les peupliers et les prairies.

Cette vallée de l'Antenne est charmante entre Cognac et Saint-Sulpice, où elle s'entr'ouvre sur la plaine. La petite rivière, venue des plateaux de Saintonge à travers la vaste dépression des Pays-Bas, où elle coule en bras multiples, se fraie un passage entre des collines aux formes heureuses, embellies par des pins parasols couronnant leurs sommets. C'est le dernier coin pittoresque ; désormais on traverse ces terres basses et mouillées que l'on tente d'assainir pour planter des vignes. Le spectacle est sans caractère jusqu'à l'humble ville de Matha, centre d'apparence prospère, sorte d'annexe de Cognac; on y trouve plusieurs distillateurs transformant les vins du pays et ceux apportés par les chemins de fer, dont Matha est devenu une station importante, la ligne de Cognac y rejoint la voie d'Angoulême à Saint-Jean-d'Angély, Surgères et Marans.

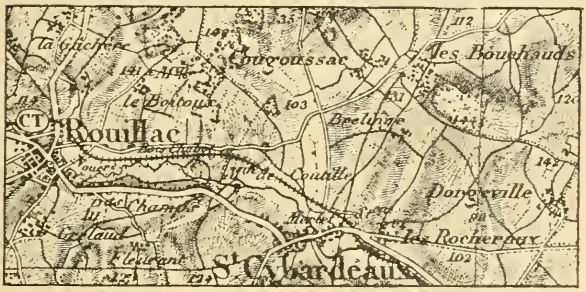
La bourgade est peu étendue, les rues rayonnent autour d'une halle octogonale flanquée d'un beffroi. Sur une motte féodale se dressent deux

tours à mâchicoulis, très élégantes, restes d'un château important. L'église romane est digne de ce musée d'édifices religieux constitué par les deux Charentes.

Matha est en Saintonge, au fond d'une sorte de cuvette, réceptacle de nombreux ruisseaux nés dans les plis d'un plateau calcaire. La vigne tend à y reprendre le terrain perdu, les vignobles augmentent chaque année le nombre de leurs parcelles tranchant au milieu des étendues de céréales, coupées de choux et autres plantes sarclées nécessaires à l'assolement. A mesure que l'on avance vers l'est, c'est-à-dire dans la direction de l'Angoumois, le paysage change d'aspect, de hautes haies vives et épaisses bordent les champs, de petits bouquets de bois couronnent les collines et leur ôtent de la vulgarité propre à ces régions. Il y a quelques coins assez gais; ainsi le bourg de Neuvicq doit beaucoup d'allure à son château, un des plus fièrement campés des Charentes, à l'extrémité d'une croupe et dont les deux tours rondes et la tour carrée forment un faisceau élégant et menaçant à la fois.

La limite des deux pays est proche de Neuvicq, on atteint le département de la Charente non loin d'Anville, siège d'un des duchés de la famille historique de La Rochefoucauld. La frontière des

deux provinces passe sur un plateau élevé d'où la vue est immense sur les Pays-Bas, la vallée de la Charente et les hauteurs de la Grande Champagne, mais le pays est nu et banal jusqu'aux abords de la petite ville de Rouillac, centre jadis important, pour la production des eaux-de-vie des Fins-Bois et qui prend une part assez considérable au



mouvement de rénovation du vignoble. Il y a ici encore d'importantes maisons. Mais combien d'efforts il faudra faire pour rétablir ces immenses « plantiers » des cantons de Rouillac et d'Hiersac qui bordaient les deux rives de la Nouëre, à la place desquels on voit de maigres récoltes ou de tristes jachères.

Le pays de Rouillac est dominé de fort loin par un mamelon isolé appelé les Bouchauds, couvert de chênes et de hêtres d'une venue superbe ; il

recouvre les restes d'une cité inconnue, assez vaste pour que la société archéologique de la Charente ait pu mettre au jour les ruines d'un théâtre dont les gradins et la scène, enfin déblayés, indiquent un monument de grande proportion, semblable à celui de Sanxay[1].

Le site dans lequel sont ces ruines est un des plus pittoresques de la Charente. Il rompt un peu avec l'uniformité des plaines ondulées du voisinage. Du sommet du bois, on découvre un vaste panorama sur les replis multiples de la vallée du fleuve. Du côté opposé, Rouillac et Saint-Cybardeaux bordent de leurs maisons la Nouëre naissante. Au loin, des chaînes de collines prennent des allures de montagnes. Une colonne de fumée indique la position de Ruelle.

Quant aux ruines elles-mêmes, sauf les débris de la tour appelée Château des Fées, elles n'ont pas un bien grand caractère et n'ont été que partiellement explorées. Il serait bon de les fouiller de nouveau, on y ferait sans doute des découvertes précieuses.

Les villages de cette contrée, Genac, Gourville, Bonneville, dont les coteaux sont pierreux, furent jadis riches, le phylloxéra les a fort appauvris,

---

1. Voir 16e série, chapitre 1er.

mais il y a encore plus d'une fortune considérable dans les chais. Gourville, notamment, a gardé de ce passé un aspect riant et coquet; de grandes fermes, aux allures de maisons bourgeoises, s'alignent sur la rue principale, ornée par un bel arbre de la Liberté. Du reste, tout ce pays, dans les vallées de la Nouëre et de l'Auge a, par les constructions, un aspect de bien-être. L'ampleur des bâtiments en pierre de taille, leurs contrevents soigneusement peints, les jardinets rappellent partout la prospérité évanouie. Sur beaucoup de maisons, de superbes lierres jettent un ample et verdoyant manteau.

Dans le vieux bourg de Gourville, on voit encore des débris du château qui appartint à ce sieur de Gourville, parti de la domesticité des La Rochefoucauld, devenu diplomate, marié à une fille de la famille dont il avait été le serviteur — et qui nous a laissé de si curieux mémoires. De cette demeure de Gourville, il reste deux tours carrées, aux toits pittoresquement coiffés d'ardoises, aux mâchicoulis à demi détruits. A ces débris on a ajouté de grandes bâtisses, sans caractère particulier, mais dont l'ensemble est d'un curieux effet.

Les La Rochefoucauld eurent ici une grande partie de leurs domaines. Le bourg de Marcillac

fut une de leurs forteresses, il garde encore une motte féodale superbe. Les fils aînés de l'illustre famille portaient le titre de princes de Marcillac. Ces seigneurs ont peuplé le pays de châteaux et d'églises. Celle de Lanville est admirable, celle d'Ambérac, au bord de Charente, est humble, vieille, naïve, mais ravissante, entourée d'un jardin fleuri de jasmins et de roses.

Chaque village possède une église romane curieuse, plusieurs ont un château ; par contre, la petite ville d'Aigre est sans monuments. Sa situation à la jonction des vallées de l'Auge et de la Couture, jadis riches en vins et en eau-de-vie, lui a donné longtemps la prospérité. Le phylloxéra a fait tomber sa population de 2,000 à 1,500 habitants. Elle aussi tend à se relever.

Aigre est la voisine de Mansle. La même gare, Luxé, les dessert. Cette station importante est au bord de la Charente, près du hameau de la Terne, où fut une station romaine. Je l'avoue à ma honte, fatigué par cette longue course de Rouillac à Luxé, interrompue seulement par la plantureuse hospitalité de mes amis de Gourville, j'ai délaissé les vieilles pierres de la Terne pour prendre l'omnibus de Mansle, où je devais passer la nuit.

La route de Ruffec franchit la Charente à

Mansle ; ici la rivière est étroite, mais d'une transparence extrême ; elle descend avec lenteur, par de gracieux méandres, entre des arbres au doux feuillage. La route évite la vallée pour traverser de grands plateaux striés de ravins, loin de tous les villages ; ceux-ci se pressant sur les bords du fleuve. Large et droite, la grande artère autrefois si vivante, aujourd'hui en partie désertée, s'en va entre une double rangée d'ormes et d'acacias. Du haut des côtes, le pays, si plat dans son ensemble, offre des horizons lointains bleuis par d'innombrables bouquets de bois donnant l'impression d'une forêt sans fin.

Ici la vigne n'a jamais été la culture dominatrice ; le phylloxéra n'a donc guère eu d'influence sur la prospérité du pays, et celui-ci a conservé son aspect. On y cultive beaucoup de maïs, surtout sur les deux rives de la Charente vers Chenon, Chenommet et Bayers. La récolte dépasse les besoins d'un engraissement considérable de porcs, et l'on exporte en quantité cette céréale.

Avec les champs de maïs alternent ceux de topinambour. Cette culture a pris un prodigieux développement dans toute la Charente. L'enquête décennale de 1892 évalue à 5,516 hectares l'étendue des champs de topinambours en Charente,

la France entière n'en a cultivé que 18,797[1]. La plante se plaît à merveille sur les terres maigres et graveleuses d'où la vigne a disparu. Aussi le topinambour couvre-t-il d'immenses espaces de ses lignes hautes et rigides, de son feuillage rugueux et sombre. A l'automne, les champs s'égaient un peu par la floraison d'un jaune d'or. Ce tubercule est précieux, parce qu'il se conserve longtemps dans le sol et peut être arraché au fur et à mesure des besoins. Dans le pays, on l'emploie à engraisser le bétail, les bœufs de Salers surtout, amenés par les éleveurs auvergnats aux foires charentaises, notamment à Mansle, Aunac, Montignac et Verteuil.

Ces bœufs sont achetés ensuite comme bêtes de travail par les Poitevins et les gens des Pays-Bas; quant aux animaux nés, élevés et engraissés dans le pays, ils sont achetés par des marchands venus de Bordeaux et de Paris; l'élevage se fait surtout sur le plateau jadis viticole, compris entre Aigre et Ruffec, vers Tusson, Charmé et Raix, c'est-à-dire à l'endroit où commence la région du mulet[2].

---

1. La Vienne, qui vient après la Charente, a cultivé 4,952 hectares, la Haute-Vienne 1,711, l'Indre-et-Loire 1,450, la Dordogne 1,064. Tous ces départements sont limitrophes et constituent la zone à topinambours de la France. Aucun autre département n'a atteint 1,000 hectares.

2. Voir chapitre XXIII.

Maïs, topinambour et chaumes se succèdent d'une façon monotone ; cependant des bois et un grand parc enclos de murs, au loin les belles tours d'un château viennent rompre l'uniformité du pays. Ce château est Verteuil, jadis résidence favorite, sorte de Versailles, des ducs de La Rochefoucauld. Une branche cadette de la famille a de nos jours rendu tout son lustre à la belle demeure dont Arthur Young disait, il y a cent dix ans : « Il est parfaitement tenu, complètement réparé, meublé entièrement et en bon ordre. » Charles-Quint y avait logé ; émerveillé par la splendeur de cette habitation, il disait « n'avoir jamais été en maison qui sentît mieux sa grande vertu, honnêteté et seigneurie que celle-là ».

Verteuil a conservé ses lourdes tours et ses mâchicoulis; mais ses douves sont comblées pour faire place à des parterres fleuris. Sa *Tremblaie,* c'est-à-dire le parc, a conservé ses princières avenues. Ce « parc, la forêt et la Charente » forment encore le délicieux ensemble vanté par Young. Mais l'économiste anglais trouverait le fleuve bien dépeuplé. Quand il y fut reçu, deux ans avant la Révolution, il était aisé d'y pêcher en tout temps « de 50 à 100 couples de poissons pesant de trois à dix livres chacune ». A souper, on lui servit deux carpes, les meilleures qu'il eût mangées de sa

vie. « Si je plantais ma tente en France, s'écrie l'agronome anglais, ce serait sur les bords d'une rivière donnant de semblable poisson. Rien ne nous agace davantage à la campagne que d'avoir en vue soit lac, soit rivière, soit la mer et de se passer de poisson à dîner, comme c'est souvent le cas en Angleterre. »

Aujourd'hui, pour restituer cette richesse à la Charente, on a dû créer à Nanteuil-en-Vallée, sur l'Argent, un établissement de pisciculture qui essaie de repeupler de truites le fleuve et ses petits affluents. Un autre a été créé sur le Lien, gros et clair ruisseau sorti d'une abondante source, dans la ville même de Ruffec, capitale de cette petite contrée.

Capitale administrative et aussi centre commercial, Ruffec doit son importance à son éloignement des villes populeuses. Elle ne possède pas 3,500 habitants, mais elle a cependant progressé depuis le commencement du siècle, même elle s'embellit de rues nouvelles. C'est une cité proprette, aux nombreux magasins bordant d'étroites rues autour d'une halle. Sept routes forment autant de faubourgs par lesquels, aujourd'hui, affluent, par centaines, paysans en blouses bleues et coiffés de feutres, paysannes dont la tête est coquettement surmontée de coiffes aux rubans

de couleurs vives, élégante et gracieuse coiffure des femmes charentaises. C'est la foire aujourd'hui ; une foire consacrée surtout aux bestiaux. Bouvillons du pays et bœufs de Salers arrivent en foule sur le vaste champ de foire situé entre la gare et les hôtels où se préparent, dans de véritables usines, les pâtés de foie gras et de perdreaux dont Ruffec est légitimement fière.

Ruffec avait un château, siège d'un marquisat, acheté par Saint-Simon pour son fils et plus tard acquis par la famille de Broglie. Le comte de Broglie était un de ces gentilshommes de progrès de l'école de Turgot comme on en vit beaucoup à la fin du XVIIIe siècle ; il avait tenté de faire de Ruffec une ville industrielle en créant une forge, un moulin à Condac, en projetant de rendre le Lien et la Charente navigables. Lui mort, nul ne s'est occupé de ce pays. M. Cail, le grand constructeur, originaire de la contrée d'où son père, petit ouvrier serrurier, était parti avec un « baluchon » sur le dos, avait créé une distillerie de betteraves à la Faye ; à cela s'est borné l'effort et Ruffec reste centre rural enrichi seulement par ses marchés de bestiaux, de chevaux et de mules.

La source du Lien a pour origine la perte de la Péruse, petite rivière venue des hauteurs de

Sauzé-Vaussais, dans les Deux-Sèvres. Ce riant cours d'eau en quittant son vallon étroit et ombreux, pénètre dans les calcaires fissurés, disposés en lits réguliers comme des briques superposées à plat, et s'y perd. La plus grande partie du canton de Villefagnan est formée de ces assises où l'on peut puiser du moellon sous l'étroite couche de terre arable. Aussi abuse-t-on des murs de pierre sèche autour des champs.

Ce plateau de Villefagnan, avec ses villages gris, est sans relief, mais la haute vallée de la Péruse est charmante. C'est un pays bien à part, couvert de treilles séculaires. La vigne est cultivée d'une façon curieuse ; au lieu d'être bas sur terre, les ceps sont énormes, dressés en l'air, contre des arbres écorcés et ébranchés, et rabattus sur des toitures. Cela forme sur tous les points, autour des villages, des allées couvertes d'un singulier effet. Parfois, la vigne, au lieu d'être rabattue, court sur des traverses à hauteur d'un deuxième étage. Pendant que le phylloxéra détruisait les vignes ordinaires, les treilles de la Péruse résistaient, elles fournissent encore du vin, du *vin gris*.

Le bourg gracieux de Londigny, enfoui dans un abîme de verdure, et Montjean sont les dernières communes charentaises. La Péruse naît près d'ici, dans un étroit et pittoresque vallon dominé par

les hautes collines de Montalembert. Elles appartiennent aux Deux-Sèvres, bien que Montalembert ait jadis fait partie de l'Angoumois.

Bien peu de points sont comparables à ce massif de coteaux pour l'étendue du panorama. L'œil découvre au nord toute la Plaine Poitevine : Vienne et Deux-Sèvres ; au sud, les plaines de Villefagnan. C'est une véritable mer de verdure dans laquelle surgissent, comme autant d'îlots, des taches blanches et rouges qui sont des villages et des hameaux.

Le village est le berceau de l'illustre famille de Montalembert, à laquelle appartenaient le créateur de la fonderie de Ruelle et le grand orateur catholique qui domina, en quelque sorte, plusieurs années de ce siècle.

M. de Montalembert est venu une seule fois dans le hameau d'où les siens tirèrent leur nom. Ce fut pour fouiller d'antiques tombeaux étendus sous un tilleul planté par ordre de Sully. Il y recueillit des ossements et des armes. Sous ce même tilleul, les dragons de Louis XIV amenaient les protestants et les forçaient à abjurer. En un seul jour, disent les chroniques, soixante-cinq d'entre eux renoncèrent à la religion protestante, le sabre des dragons étant levé sur eux.

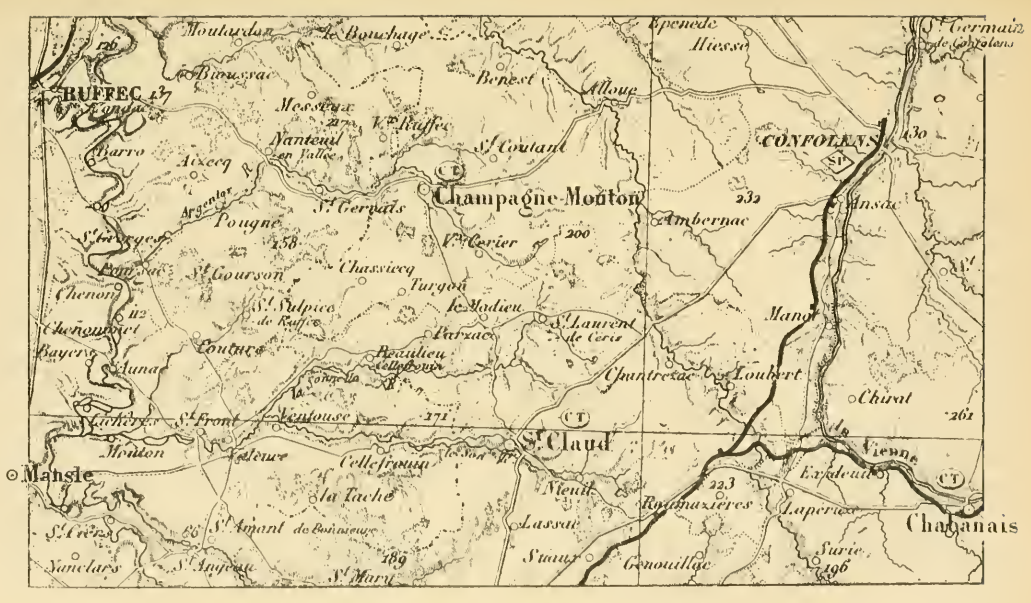
XIII

LE CONFOLENTAIS

L'Argent-Or à Nanteuil. — Champagne-Mouton. — Benest et ses *ponnes*. — Alloue. — Confolens. — Bords de la Vienne. — Saint-Germain et son dolmen. — La Charente à Roumazières. — La Vienne à Chabanais. — Le château des Carnot. — Le canton de Montembœuf. — L'Arbre de Mazerolles.

Orgedeuil. Septembre.

La route de Ruffec à Confolens franchit la Charente au-dessus du confluent du Lien, au village de Condac, dont le nom celtique se retrouve à tant de jonctions de fleuves et de rivières, pour monter sur des collines coupées de ravins et semées de bois, où les châtaigniers, déjà nombreux, annoncent les approches du Limousin. Bientôt elle descend dans la vallée gracieuse de l'Argent-Or, rivière dont le nom bizarre est dû à sa formation par deux ruisseaux, l'un clair et transparent, l'Argent, l'autre aux eaux louches, souvent jaunes, l'Or. A Nanteuil-en-Vallée, où la route franchit le petit cours d'eau, celui-ci est bordé de tanneries; cette industrie et la saboterie



D'après la carte de l'État-major au $\frac{1}{320,000}$.

font la prospérité de ce beau bourg, aux allures de petite ville ; une abbaye, jadis célèbre, a laissé de beaux débris appelés *trésor de Nanteuil ;* des sources superbes, tombant en cascades, alimentent l'établissement de pisciculture dont j'ai déjà parlé.

La vallée, jusqu'à Champagne-Mouton, où elle se creuse, est agreste et tranquille. Ce dernier bourg est un chef-lieu de canton endormi loin de toutes les voies ferrées et cependant entouré de villages assez prospères. L'un d'eux, Benest, est situé aux limites mêmes de la Vienne ; la région est d'ailleurs poitevine et non angoumoisine ; elle eut une importance assez grande, car des voies antiques la traversaient. Au-dessus du village, on rencontre de rares débris d'une ancienne ville appelée Sansac par les gens du pays. Dans l'église, vieil édifice des premiers âges romans, défigurée au XIVe ou XVe siècle par l'adjonction d'une chapelle ogivale, une pierre à peine lisible rappelle que François Ier, passant à Benest en 1517, confirma les privilèges de cette paroisse. Ces privilèges eux-mêmes remontent à une date fort éloignée : ils auraient été donnés par Charlemagne.

Au-dessous de Benest passe la Charente, non plus le fleuve transparent et clair de Mansle et

d'Angoulême, mais une humble riviérette, coulant dans une étroite vallée et décrivant de brusques méandres par les prés d'un vert tendre. Dans les collines de calcaire dur qui la bordent, de belles carrières ont été creusées. La pierre, à grain fin, renferme de très belles géodes de cristaux colorés en rose et en violet qui pourraient être l'objet d'une fructueuse industrie, si on les montait en vide-poches.

Dans ce calcaire est creusée la grotte des *fades*, c'est-à-dire des fées, simple anfractuosité peu profonde, à laquelle doivent se rattacher d'antiques légendes. Peut-être les fades primitives, ainsi restées dans la mémoire des gens du pays, sont-elles tout simplement des druidesses ; elles auraient occupé une de ces demeures dont les légendes celtiques nous ont conservé le souvenir. La thèse peut d'autant mieux se soutenir, que Benest est certainement d'une haute antiquité, la ville gallo-romaine a dû succéder à quelque établissement celtique.

De ce passé, Benest a gardé, à travers les âges, une industrie assez curieuse, celle de ces vastes « ponnes » ou cuves en terre noire, dans lesquelles les Charentaises font leur lessive. Pour tous ceux que les produits des industries locales intéressent, même quand il s'agit de choses aussi

vulgaires, il est difficile de ne pas remarquer l'originalité et la simplicité des dessins modelés en relief autour des ponnes. Ils ont un caractère archaïque et artistique dont on ne peut manquer d'être frappé. Ce goût et cette science étonnent. J'ai eu jadis le mot de l'énigme par l'instituteur, M. Martial Besson. Il a trouvé, dans des cendres paraissant remonter au delà du xe siècle, des débris de poteries ressemblant exactement aux ponnes ornementées que l'on fabrique encore aujourd'hui. Or, comme ces ornements appartiennent certainement à l'époque gallo-romaine, on conclut que les potiers de Benest ont conservé jusqu'à nos jours les procédés de leurs pères des premiers temps de la civilisation en Charente.

Il y aurait certainement, pour un chercheur, une curieuse étude à faire sur Benest, ses franchises, ses légendes, son industrie et ce passé confus. Les récits parvenus jusqu'à nous veulent qu'une grande bataille ait été livrée en ce lieu contre les Sarrasins. Peut-être Charles-Martel y poursuivit-il les Maures fugitifs pour leur infliger un dernier échec. Près de là, un hameau, Sainte-Terre, porte un nom indiquant une sépulture sacrée. On y trouve du reste des tombes antiques assez nombreuses.

La Charente, en amont de Benest, roule ses eaux profondes, d'un bleu sombre, au fond d'un vallon dont les collines sont parfois à pic. Dans cette étroite fissure est le bourg d'Alloue, centre le plus peuplé de la haute vallée. A l'entrée, vers Confolens, une ferme a conservé la tourelle et la porte crénelée d'un château. La rue principale est large, bordée d'auberges et de cafés. L'église est un petit bijou de l'époque romane ; elle est, sur la marge du Limousin, comme l'avant-garde des admirables édifices romans qui couvrent l'Angoumois. Le portail, d'un cintre très pur, rompt avec l'austère simplicité des temples des environs d'Angoulême et de Blanzac. C'est une profusion de sculptures d'un goût peut-être un peu maniéré, si on les compare aux détails si sobres des grandes lignes architectoniques. Cependant, l'ensemble est charmant.

Alloue dépassé, on traverse, jusqu'à l'humble ruisseau du Transon, des campagnes couvertes de prairies et de terres labourées ; au sommet des coteaux des châtaigniers forment de beaux groupes, mais à peine le ruisseau franchi, on pénètre sur un plateau fortement ondulé, couvert de bruyères, d'ajoncs et de genêts ; dans les creux dorment de petits étangs. De l'un d'eux sort un ruisselet aux ondes lentes et louches. Ce filet est

l'origine d'une de nos plus aimables rivières, le Clain, charme et orgueil de Poitiers.

Pas de village sur ce plateau mélancolique ; le plus rapproché, Hiesse, est caché dans un repli du Clain ; l'église, située sur un coteau, domine le paysage. Jusqu'à Confolens, c'est la même solitude.

On atteint la ville près de la gare et de la vieille église Saint-Barthélemy, si curieuse par ses frustes mais précieuses sculptures. Une longue rue descend à la Vienne. La rivière est large, retenue par un barrage, bordée de constructions pittoresques, dominée par de belles collines aux formes robustes, couronnées de chataigniers et de vignes, projetées parfois en masses rocheuses d'un grand effet décoratif. La teinte générale est sévère dans sa majesté. Ici, plus de falaises blanches, plus de maïs ; des châtaigniers, des chênes, des aulnes au bord d'une rivière aux eaux teintées de rouille. Tout a changé d'aspect en quelques heures ; on a quitté les calcaires pour les granits. Du haut des collines de la rive gauche de la Vienne, la vue s'étend sur les petites montagnes granitiques du Limousin ; les cimes arrondies du massif de Blond prennent dans le lointain l'aspect de monts puissants. Et pourtant le sommet le plus élevé est à 505 mètres d'altitude seulement.

Le site de Confolens est fort beau. La petite ville est sur les deux rives de la Vienne et les deux rives de la Goire, rivière débouchant d'une gorge profonde commandée à son issue par des restes de remparts et d'un château. Deux ponts fran-

chissent la Vienne : le vieux pont a des arches ogivées et des piles en éperons du plus pittoresque effet ; le pont Babaud-Laribière, très élevé, a grande allure par ses arches en granit du pays. La ville, toute menue, montre de vieilles et curieuses maisons de bois. Sur le quai, la terrasse de la sous-préfecture est plantée de magnolias. Des

débris de forteresses, une infinité de petites maisons dans les vignes, analogues aux cabanons de Marseille et aux mazets de Nîmes, donnent à Confolens un caractère de gaieté. Peu d'industrie, sinon une papeterie actionnée par la Vienne, dont les eaux sont retenues par un barrage où, chaque année, on prend de nombreux saumons.

Si le Confolentais n'a pas les paysages grandioses des monts d'Auvergne, il possède des sites ravissants. Ses granits, ses porphyres, ses schistes donnent au paysage un grand caractère. Il est peu de routes plus charmantes que celles qui bordent la Vienne autour de Confolens. Entre la ville et Saint-Germain, on domine continuellement l'étincelante nappe d'eau, dans laquelle se mirent les peupliers des rives. A chaque pas s'ouvrent des ravins où le roc dénudé surgit entre des touffes de bruyère rose et de vertes fougères. Des barrages retiennent les eaux frémissantes ; les moulins babillent dans le calme profond qui les entoure.

Avant Saint-Germain, quand on commence à apercevoir Petit-Lessac, groupant ses maisons autour du clocher trapu de son église, la Vienne se divise en deux bras et enserre une grande île couverte de prairies et de champs cultivés. Cette île, à laquelle on ne parvient pas facilement, faute

de pont et d'embarcation, renferme un des plus curieux édifices de la Charente, unique sans doute en France : un dolmen transformé en temple chrétien dans les premiers siècles de notre ère. Ce dolmen, long de quatre mètres et demi, a vu enlever ses supports ; ils ont été remplacés par des colonnes romanes, un autel a été placé sous la table de pierre, et pendant longtemps le vieux monument druidique est devenu un lieu de rendez-vous pour les chrétiens.

Une légende, qu'on reconstituera peut-être un jour, s'est formée autour de la table mystérieuse. Les chrétiens ont dû l'adopter et l'approprier à leurs idées, comme ils ont adapté à leur culte le dolmen celtique. Sainte Madeleine serait venue dans le pays, portant la table du dolmen sur sa tête et les colonnes dans son tablier. Elle éleva l'édifice dans l'île sainte ; comme preuve, on montre sur un rocher l'empreinte du pied de Madeleine.

A elle seule, la chapelle celtique suffirait à attirer les touristes ; mais Saint-Germain a encore son vieux pont, ou plutôt il « avait », car l'étroite muraille percée d'arches ogivées, aux avant-becs pittoresques, a été élargie et retouchée conformément aux règles des ponts et chaussées. Le village montre aussi des ruines superbes, deux énormes

tours ; on les dit les plus belles ruines féodales de la Charente. Je préfère celles de Pranzac sur le Bandiat, où il reste des traces d'un art si délicat, où la vieille forteresse, avec ses ogives et ses fenêtres à meneaux, semb'e sourire. Mais Saint-Germain a pour lui la massivité de ses tours. Leur élévation prodigieuse, leur situation sur un promontoire de granit avancé entre l'Issoire et la Vienne leur donnent un caractère imposant. Le site doit à ces restes féodaux une partie de sa magistrale beauté.

Les ruines crevassées, éventrées, rongées par le vent du nord, ont cependant encore une coquetterie. A toutes les fentes des murailles, entre les pierres de granit, des touffes d'œillets sauvages se balancent au vent. Les tours découronnées ont, en guise de créneaux, une couronne de ces éclatantes fleurettes. Charmant est ce contraste de la ruine formidable et de sa fraîche parure.

Du haut des tours, l'œil plonge sur la large et riante vallée de la Vienne, et la gorge profonde où l'Issoire, venue des montagnes de Blond, se tord en brusques méandres, au pied de roches formidables rougies comme par un incendie.

Cette gorge, si terrible, vue des hauteurs, est malheureusement presque inaccessible aux visiteurs. Aucun sentier ne borde la rivière ; le flot

baigne la base de roches abruptes où l'on ne peut trouver à poser le pied. Quand on aura rendu l'accès plus facile, les touristes se presseront dans ces défilés.

En amont, les hauteurs de la rive gauche offrent une vue superbe sur la profonde et verdoyante vallée de la Vienne, les hautes collines de la rive droite et les sommets lointains des montagnes de Blond. De temps à autre, les arbres s'écartent et laissent apercevoir la grande rivière, tantôt unie comme un lac entre deux retenues, tantôt semée de roches noires, tantôt courant, frémissante, sur les barrages des usines. Ce paysage contraste avec la sauvagerie de la vallée de la Charente. Celle-ci s'est creusée dans le granit une fissure profonde franchie par le chemin de fer de Roumazières à Confolens au moyen d'un viaduc d'une réelle beauté. Construit en pierres de Vilhonneur, dont, par la taille en fossettes, on a conservé le grain rugueux et la couleur d'un gris rosé, il joint à une élégance admirable une grande impression de robustesse. Cet ouvrage est près de la station de Roumazières, où le chemin de fer d'Angoulême à Limoges s'est élevé après avoir desservi dans la vallée de la Bonnieure la petite ville de Chasseneuil. Roumazières est un

centre industriel ; il possède une vaste tuilerie mécanique, dont les produits alimentent une grande partie de la Charente et de la Haute-Vienne. La terre cuite est d'ailleurs une industrie considérable pour tout le canton de Saint-Claud, qui possède également des fabriques de draps à Saint-Laurent de Céris. Fontafié est le plus considérable de ces établissements céramiques. A Champlaurier, près de Nieul, une forge fournit chaque année 175 tonnes d'ébauches en acier.

Près de Roumazières, la Vienne décrit le grand détour qui, de l'est, la conduit droit au nord. A ce coude est née la petite ville de Chabanais, une des plus riantes de la contrée ; la rivière, barrée par une retenue d'usine, s'étend en amont comme un lac vaste et tranquille, bordé d'aulnes, entre de hautes collines boisées. En aval, les eaux frémissantes tombant du barrage, roulent rapidement autour d'îlots couverts d'arbres et de gros rochers qui encombrent leur lit. Un vieux pont, dont on a doublé la largeur par un autre, accolant ses arches en anse de panier aux arcades ogivales, franchit la rivière. C'est la promenade favorite des habitants. C'est aussi le lien entre les deux quartiers, Chabanais étant, comme Confolens, une ville double. La ville proprement dite est sur la

rive droite ; là se trouvent la mairie et l'église Saint-Sébastien. Sur la vive gauche est le faubourg Saint-Pierre avec l'église de ce nom et la gare. C'est la partie la plus animée de la ville. A l'entrée du pont, deux tours et des débris de rempart sont les seuls vestiges d'un château dont les seigneurs portaient le titre de princes de Chabanais.

J'ai laissé la Vienne à Chabanais pour aller rejoindre les hautes vallées de la Tardoire et du Bandiat. Une aimable route y conduit par les hautes collines de Montembœuf. Il avait plu cette nuit, au matin de gros nuages roulaient encore. Au milieu d'un paysage plein de nues échevelées s'accrochant aux grands arbres, je suis descendu dans la vallée de la Graine.

O la gentille petite vallée ! Des prés d'un vert tendre, encadrés de châtaigniers et de chêne ; de place en place, des chaumes mettent une teinte dorée sur ce fond vert. En bas, la petite rivière babille sur les rochers rouillés de son lit et se brise en d'amusantes colères. Au delà est le hameau de Grenord-l'Eau, avec sa chapelle coiffée, de travers, d'une flèche trapue.

Plus loin, une grande maison bourgeoise, couverte d'ardoises, se détache, toute blanche, sur

le tapis vert d'une pelouse et commande le pays ; on l'appelle château de Savignac : c'est le patrimoine de la famille Carnot. Le fils du grand « organisateur de la victoire », père du malheureux président Sadi Carnot, y venait chaque année passer ses vacances. Son dernier fils, Adolphe, en est aujourd'hui propriétaire.

Le parc et les bois qui entourent la maison sont adorables. Le soleil se joue à travers les tiges droites des jeunes chênes des avenues s'ouvrant dans les profondeurs. Savignac a bientôt disparu; on descend, une vallée se creuse, profonde, avec de vastes échappées sur les hautes collines du Limousin, et l'on traverse un étroit ruisselet, cachant ses ondes teintes de rouille, sous la ramure des aulnes; ce petit cours d'eau aux eaux incertaines, roulant sur des schistes ferrugineux pailletés de mica, c'est le beau fleuve d'Angoulême, la claire et abondante Charente ! Elle vient de naître non loin de là, dans un pré de Chéronnac, par une fontaine encombrée de joncs, et descend vers le nord, où elle recevra les belles eaux des terrains calcaires pour devenir rivière.

Maintenant le paysage se fait plus austère, ce sont des landes de genêts et d'ajoncs, des châtaigneraies encombrées de fougères. Le pays traverse

une haute croupe, d'où la vue est superbe sur les vallées de la Charente et de la Moulde. Cette dernière est enfermée entre des pentes abruptes, sur lesquelles ruissellent des prés d'un vert doux; de grands arbres bordent la claire rivière. Beaucoup de hameaux sur les hauteurs de cette petite Arcadie formant les communes de Lésignat et de Massignac. Au delà, jusqu'à Montembœuf, on est sans cesse en plein paysage des granits, sous les châtaigniers et les chênes.

Au-dessus de Montembœuf, des pentes douces conduisent jusqu'au village de Mazerolles, situé près du sommet d'une des collines les plus curieuses de France, non par sa hauteur de 345 mètres, fort médiocre en somme, bien que ce *Signal de l'Arbre* soit, après quelques collines des environs de Confolens, le point culminant du département de la Charente.

Ce massif est un centre géographique. Examinez sur la carte la forme de la colline, vous verrez celle-ci sillonnée sur tout son pourtour par une foule de vallons rayonnant vers la Charente, la Bonnieure et la Tardoire. Même en négligeant les vallons latéraux, on ne compte pas moins de vingt cours d'eau prenant naissance autour de la crête de Mazerolles, dans un rayon de cinq kilomètres. Au point culminant même, nais-

sent cinq gros ruisseaux, trois se dirigeant vers le nord, deux vers le sud.

Il est peu d'exemples d'une formation aussi régulière ; même de hautes montagnes pourraient envier à la colline charentaise sa régularité de formes et la splendeur de son paysage.

C'est surtout pour le panorama qu'il faut faire l'ascension du *Signal de l'Arbre*. Vers le nord, des pentes couvertes de châtaigniers s'abaissent rapidement jusqu'à la Bonnieure. Les hautes collines boisées qui dominent Chasseneuil semblent braver l'horizon, mais, par delà encore, on devine confusément les côtes de Montalembert et l'immense étendue des plaines poitevines.

A l'est, une série d'ondulations semées de villages, séparées par des gorges profondes, s'étendent jusqu'à une chaîne de petites montagnes dont le profil harmonieux encadre délicieusement ce tableau. C'est le massif avancé des monts du Limousin, dominant Châlus, et où naissent, plus nombreux encore qu'à l'Arbre, une foule de ruisseaux et de rivières dont les eaux vont à la Loire, à la Charente et à la Garonne.

Au midi, le paysage n'est pas moins grandiose ; l'œil plonge sur un véritable abîme de prés verts et de bois roux. Au fond, à 250 mètres au-dessous de l'Arbre, on distingue Montbron. Sur toutes

les pentes, sur toutes les crêtes, des toits rouges de hameaux et de villages mettent des teintes crues sur le fond vert des prairies ou sombre des châtaigneraies. Plus loin, le fier donjon de Piégut, l'église d'Eymoutiers, des clochers carrés, des flèches aiguës dominent les collines ; au delà du Bandiat, l'immense étendue des forêts d'Horte et de Larochebeaucourt signalent le Périgord. En France, il est peu de paysages aussi vastes.

XIV

DE LA TARDOIRE A LA DRONNE

Orgedeuil. — Montbron et la vallée du Bandiat. — Bouex et Poltrot de Méré. — Forêt de la Rochebeaucourt. — Villebois-La Valette. — Montmoreau. — Autour de Blanzac. — Le Maine-Giraud et Alfred de Vigny. — Chalais et les ducs de Périgord. — Le site d'Aubeterre.

Aubeterre. Septembre.

De l'Arbre on descend à la Tardoire par une route rapide, admirablement entretenue. Le cantonnier a taillé comme les ifs d'un parc français les grands fourrés d'ajoncs qui la bordent. Et, de fait, c'est bien un parc, cette pente méridionale du signal de Mazerolles, où la nature a tout fait.

De l'autre côté du vallon, voici Orgedeuil. Le village possède quelques curiosités : des sources sourdent au flanc du coteau, dans des grottes où elles se perdaient jadis. On a réussi à les capter par un étroit canal. Au milieu de fourrés d'épine, un sentier conduit à la plus grande de ces excavations. Le ruisseau en longe les parois, au-dessus

d'un abîme profond où les eaux tombaient autrefois avec fracas.

Les ruisselets ainsi sauvés servent maintenant à l'irrigation ; ils rejoignent le ruisseau d'Orgedeuil, venu de la font de Bellone, comme on dit dans le pays, de la font Belbonne, comme le prétend la carte de l'état-mojor. Les cultivateurs ont trouvé l'épithète belliqueuse de la source ; les militaires, séduits sans doute par l'aspect riant du paysage, l'ont plus poétiquement baptisée. Fontaine belle et bonne est devenue Belbonne pour eux ; ainsi la fontaine Belle-Eau nous valut Fontainebleau.

Le point où le ruisseau rejoint la Tardoire est ravissant. La rivière, que n'ont point encore saignée les gouffres, est large, claire et abondante. De vieux châteaux féodaux, des châteaux du XVIIIe siècle, de grandes villas bordent ses rives. On ne saurait imaginer rien de plus charmant.

Au bord de la rivière, des rangées de lessiveuses jouent gaîment du battoir ; la Tardoire, tantôt claire et lente, tantôt précipitée sur les retenues d'usines, décrivant de grands méandres entre des prés bordés de peupliers et d'aulnes, offre à chaque instant de nouveaux sites d'un charme inexprimable. Entre toutes les villes charentaises, Montbron est certainement la plus pri-

vilégiée pour la beauté de ses campagnes. La petite cité, fort ancienne, est bâtie dans une presqu'île de la Tardoire. Jadis place forte, elle a conservé des restes de ses remparts et de son château. Son église romane du XIIIe siècle a encore quelques tombeaux des anciens seigneurs.

Des hauts quartiers de Montbron la vue est charmante sur la vallée verdoyante et les hauteurs d'Orgedeuil. Quel contraste avec le plateau aride, maigre et tourmenté que l'on doit ensuite traverser pour gagner la gare de Marthon ! Sans l'admirable fond de tableau que la colline de Mazerolles, éclairée par le soleil couchant, forme derrière nous et vers lequel on se tourne sans cesse, le chemin montueux paraîtrait bien long et pénible. Mais, dès que l'on a dépassé le château de Sainte-Catherine, solitairement assis sur le plateau morne, la vallée du Bandiat s'entr'ouvre, offrant au crépuscule, avec ses lointains estompés, les ruines fantastiques de Marthon, les lumières rouges de ses forges et de ses charbonnières, un spectacle dont on ne saurait oublier la pénétrante mélancolie.

Ici, en effet, sont les forges qui alimentaient en partie la fonderie de Ruelle[1]. Ce pays est riche

1. Voir page 78 et suivantes.

en fer et les bois abondent sur les plateaux calcaires de la rive gauche du Bandiat. Forêts d'Horte et de Larochebeaucourt, taillis riches en truffes. Pays en apparence sauvage, mais aux grands horizons, aux villages dont chacun a une belle église romane ; plusieurs possèdent des châteaux ou des ruines curieuses. A Bouex, le coteau de Méré fut le fief de ce Poltrot de Méré qui tua le duc de Guise ; Mainzac est voisin du village de Hautefaye, dans la Dordogne, où se passa en 1870 un drame affreux : M. de Monois, hostile à la guerre et à l'Empire, fut martyrisé puis brûlé vif par les paysans surexcités.

A travers la vaste forêt de Larochebeaucourt, j'ai gagné Villebois-La Valette, chef-lieu de canton ayant rang de ville malgré sa faible population de 800 habitants, dont 600 seulement sont réunis dans la bourgade, au pied des ruines admirables d'un château, jadis siège d'un duché-pairie appartenant à la famille d'Epernon. La ville et les ruines occupent l'extrémité d'une singulière chaîne de hauts pitons. Des abords de La Valette, carce nom prime dans le pays celui de Villebois, on jouit d'une des vues les plus étendues du sud-ouest, sur l'Angoumois, la Saintonge et le Périgord, sur la vallée profonde et régulière où la

Nizonne[1] roule des eaux claires entre de hautes collines couvertes de villages et d'innombrables hameaux. Il est peu de vallées plus riantes, plus intimes aussi.

Les pitons de La Valette occupent les bords d'un plateau calcaire couvert de bois et de landes, où quelques vignes ont échappé à la destruction. De ce plateau solitaire descendent à la Charente, au Né, à la Nizonne, à la Dronne, c'est-à-dire à l'Isle et, par la Dordogne, à la Gironde, une foule de ruisseaux au cours lent et encombré de roseaux. Pour passer du bassin de la Charente à celui de la Gironde, la grande ligne de fer de Bordeaux troue le plateau en tunnel et pénètre dans la vallée de la Tude près du village de Chavenat.

La route de La Valette à Montmoreau côtoie la rivière naissante et le chemin de fer. Je l'ai suivie ce matin à l'aube pour gagner Montmoreau, où des amis de Blanzac viennent me chercher. Montmoreau, comme La Valette, Blanzac, Chalais ou Aubeterre, est, par l'allure, une véritable ville, mais microscopique ; elle fut évidemment entourée de remparts, à en juger par ses maisons serrées aux flancs d'une colline dominée par les restes d'un château dont la chapelle est

1. Cette rivière s'appelle aussi Lizonne.

conservée et où l'on a trouvé place pour loger la gendarmerie. L'église de la ville, jadis abbatiale, est un édifice roman du plus pur style du XIe siècle.

Lorsqu'on a quitté la mignonne ville de Montmoreau pour s'élever sur la haute colline portant le village de Saint-Eutrope, on jouit d'un des plus vastes paysages de la Charente. La vallée de la Tude se creuse entre de hautes et minces chaînes de hauteurs couronnées de bois de pins et dont la crête étroite est d'une symétrie singulière. Seuls les pitons arrondis de La Valette se détachent de l'immense talus. Ils semblent régner sur tout le pays.

Avec ses multiples vallons, ses promontoires portant chacun un village ou un groupe de maisons, le pays est aimable. Cependant il ne faut pas voir les détails de trop près. Les villages sont moroses. Saint-Eutrope, avec ses poteries enfumées, son église aux murs effrités, laisse une impression de tristesse.

La vallée de l'Herse, entre ses hautes landes couronnées de pins, où les bruyères et les ajoncs se hérissent, ses fuyantes lignes d'horizon, ses minces hameaux étalés sur la pente au midi, est d'un aspect plus riant. A la tête du vallon, la lourde masse de l'église historique de Puypéroux domine le paysage.

La route gravit, par une pente rude, la haute ligne de faîte entre les vallées de l'Herse et du Né. Le paysage se fait sévère, les pinèdes et les landes alternent. A droite, sur une haute croupe dénudée, un groupe de moulins tendent leurs grands bras décharnés que nulle brise ne fait tourner. Site fait à souhait pour les rencontres farouches. A minuit, quand la lune au mince croissant surgit derrière les collines, ceux dont l'éducation a été bercée de légendes lugubres ne doivent pas passer là sans sentir un frémissement.

La route descend au « village » de Saint-Léger; si quatre maisons, une église insignifiante et une école construite dans un style burlesque peuvent s'appeler un village. De Saint-Léger à Blanzac, la route est courte et charmante. La petite ville apparaît bientôt, dominée par la tourelle de son château et la masse de son église.

Blanzac est encore une bien humble cité. Mais, si elle ne possède pas mille habitants, c'est une véritable ville; même sa population s'accroît grâce à un commerce assez actif, surtout en eaux-de-vie, de nombreuses distilleries s'y sont créées.

Le Né, clair et étroit, sépare Blanzac d'un de ses faubourgs appartenant à Pérignac. La vallée étroite et profonde est charmante. Le cours d'eau

naissant, bordé de grands peupliers, babille sur les roues des moulins et serpente en courts méandres.

De tous les sommets on découvre de superbes horizons. Il n'y a pas de centres de population. De petits hameaux couvrent le pays, les bourgs ont à peine deux ou trois maisons autour d'une église romane de pur style, petits chefs-d'œuvre architectoniques presque toujours inconnus et qui, dans un pays moins riche en édifices de ce genre, seraient justement célèbres. Près d'un de ces villages, Champagne, le château du Maine-Giraud servit longtemps de retraite à Alfred de Vigny. Ce grand seigneur, un peu olympien, dut vivre bien solitaire en Charente, car son illustre contemporain, Lamartine, parlant du Maine-Giraud « parle avec émotion des silencieux ombrages de l'Anjou ». Un érudit angoumoisin, M. Castaigne, qui paraît avoir cherché tout ce qui touche à l'auteur d'*Eloa,* relève que M. Anatole France, le délicat auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard,* le pénétrant misanthrope de l'*Orme du Mail,* place le Maine-Giraud dans la Beauce. Peut-être tous deux ont-ils tiré des déductions pour expliquer le caractère d'Alfred de Vigny par l'atmosphère angevine ou les horizons beaucerons !

En réalité, Champagne, en ce temps-là, faisait du cognac. On ne saurait attribuer à notre exquise

liqueur charentaise le caractère de mélancolie majestueuse du talent d'Alfred de Vigny.

L'illustre écrivain a décrit ainsi le Maine-Giraud :

Il n'y a qu'aux poètes qu'il arrive de pareilles choses! Mes pères aimaient ce château féodal. C'est une petite forteresse entourée de bois de chênes, d'ormes, de frênes et de vertes prairies rafraîchies par des fontaines et des sources pures. Les rentes féodales et les prises seigneuriales lui donnaient beaucoup de valeur et épargnaient presque toute culture. On se promenait à l'ombre des bois et au bord des eaux ; le revenu arrivait tout seul. — La Révolution vient et fait la soustraction de tout revenu. Il me reste donc de grands bâtiments et un grand parc à entretenir et des bois que je n'ai pas le courage de couper, parce que les vieux arbres ressemblent à de grands-parents et que leur absence ôterait tout charme à l'habitation. — Si tout cela du reste, ne rapporte rien, il y a un dédommagement, c'est que les impositions sont énormes et me donnent le droit d'être député ; c'est justement ce que je ne veux pas être.

Ce dédain pour la politique ne fut pas partagé par tout le monde dans ce coin d'Angoumois. A Chalais, où je suis venu coucher hier soir, on trouve, au contraire, les traces d'une des familles qui vécurent le plus par les intrigues. Chalais est encore une ville lilliputienne avec ses 843 habi-

tants, mais à cette population il faut ajouter un nombre aussi considérable de chalaisiens habitant des faubourgs dépendant de communes voisines. Si elle est la plus riante et la plus gaie des villes charentaises du Sud, elle le doit surtout à sa voisine, Saint-Christophe de Tude. A celle-ci appartient une gaie bordure de cafés et d'hôtels longeant la gare toujours bruyante et encombrée. A Saint-Christophe, la longue avenue bordée de beaux arbres qui conduit du chemin de fer à la ville, à Saint-Christophe, les belles maisons, les cafés et les magasins. D'autres rues appartiennent à Sérignac, à Yviers et à Sainte-Marie. Dans l'organisation moderne des communes, Chalais n'a pas débordé de son enceinte féodale, mais elle s'y est mise à l'aise : ses maisons élégantes, ses rues propres et bien tenues indiquent une prospérité croissante. De fait, tout le monde ici est commerçant ou industriel.

La grande curiosité de la ville est le château des princes de Chalais, ducs de Périgord, dont la lourde masse domine la petite cité. Ce monument n'a pas une grande valeur artistique, mais il a joué un rôle dans l'histoire du pays. Dévasté par des ventes mobilières successives, il a conservé quelques débris inestimables, et beaucoup de portraits de cette famille dont furent le prince

de Chalais, sur qui Saint-Simon dauba si fort, la princesse des Ursins et le prince de Talleyrand, ministre de Napoléon et de la Restauration. Ces souvenirs semblent d'ailleurs intéresser médiocrement la population; du château, elle signale surtout aux étrangers un puits immense, creusé en forme de silo au milieu de la cour.

Quand on a traversé la Tude et parcouru Saint-Christophe, on s'élève sur le massif de collines formant une presqu'île massive entre la petite rivière et la Dronne. La route, bien tracée, monte rapidement au flanc de coteaux couverts de figuiers et de noyers et se tient presque continuellement au sommet d'une étroite crête de collines, souvent à peine assez large pour l'assiette du chemin. D'un côté, à gauche, de profonds vallons comme celui d'Orival, dont les eaux vont à la Tude; de l'autre, d'autres combes non moins profondes, comme celles de Saint-Quentin et Saint-Martial, vont jusqu'à la Dronne et ouvrent de larges échappées sur les futaies de la Double[1].

Vers le bois de Fontcharrière, on atteint le point culminant du pays. L'œil embrasse un im-

1. Région de landes, dans le département de la Dordogne, dont il sera plus longuement question dans une des séries ultérieures du *Voyage en France*.

mense panorama sur la Charente, la Dordogne, la Gironde et la Charente-Inférieure. Au nord, la vallée de la Tude se creuse, profonde, jusqu'aux hauteurs de Livernant; de ce côté, le tableau est confus; mais au sud, où serpentent la Dronne et la Lizonne, le spectacle est magnifique. Les riches campagnes de la vallée et les noires étendues des pinèdes de la Double forment un contraste d'un saisissant effet.

A partir de Fontcharrière, la route déroule ses lacets dans une heureuse contrée où les cultures sont florissantes, où les figuiers qui couvrent le pays rappellent les sites méridionaux. Ce paysage est d'une grâce infinie, il s'étend jusqu'aux abords de la petite ville d'Aubeterre.

A l'arrivée par ce versant, rien n'attire l'attention. Plus encore que ses voisines, la ville est fort menue, 606 habitants vivent dans ses murailles, une centaine dans la campagne complètent la population de la commune. Les rues étroites, mais où les maisons coquettes et espacées sont égayées par de petits parterres et des arbustes fleuris, dévalent peu à peu vers la Dronne. Çà et là de vieilles tours drapées de lierres apparaissent; d'antiques maisons à meneaux et à croisillons tranchent sur l'uniformité des habitations modernes. Une église, insignifiante vue de côté,

se trouve sur le chemin ; de face, c'est un des plus splendides morceaux de l'art roman.

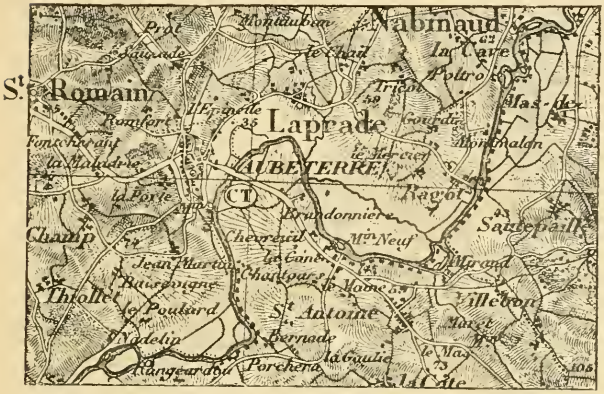
Les rues continuent à descendre, quelques-unes tortueuses et coupées de marches d'escalier ; on atteint ainsi, peu à peu, le fond de la vallée.

Mais il faut voir Aubeterre de l'autre côté de la Dronne. La ville, accrochée aux flancs de sa falaise, dominée par des ruines de donjons, se développe avec une incomparable harmonie de détails. Vieilles maisons de bois aux auvents surplombants, vieux hôtels où le temps a mis son empreinte, grands arbres couronnant le coteau, le spectacle est magnifique. Vue de plus loin, des hauteurs de Chassagne, par exemple, Aubeterre doit être plus admirable encore.

La grande curiosité d'Aubeterre est son église souterraine, bien autrement intéressante que celle de Saint-Émilion. Si elle n'a pas l'extérieur pittoresque de celle-ci, elle est beaucoup plus vaste, et sa galerie supérieure (triforium) lui donne une élégance que sa rivale ne saurait présenter. Le tombeau des seigneurs d'Aubeterre est une œuvre d'art, il s'en va chaque jour sous les coups de canif des visiteurs et le lent effet des gouttes d'eau tombées de la voûte. Le maréchal d'Aubeterre, d'Esparbès de Lussan, est représenté à genoux, mais la statue est devenue informe. La craie tom-

bant en parcelles impalpables a peu à peu exhaussé le sol, les couloirs conduisant aux galeries supérieures sont à peine praticables, tout cela est d'un aspect affligeant.

Devant la petite ville, la Dronne décrit un grand méandre laissé à la commune, d'autres enclaves



font partie du canton ; sauf sur ces quelques points, la Dronne sert de limite entre la Charente et la Dordogne comme plus haut la Nizonne. Ces deux rivières font mouvoir les turbines de papeteries, mais bien faible est leur rôle industriel auprès de ce qu'il pourrait être.

XV

LA DOUBLE SAINTONGEAISE

Brossac. — Dans la Double angoumoisine. — Baignes — Le duché de Montausier. — Le château de l'abbé Michon. — La pêche de l'étang de Saint-Maigrin. — La Double saintongeaise. — Montendre. — Jonzac, Pons et la vallée de la Seigne.

Saintes. Septembre.

Cet automne est admirable : les matins ont de telles splendeurs, les crépuscules sont pleins d'une mélancolie si douce, que j'ai voulu traverser le pays ignoré et peu visité de Brossac et de Baignes, à la lisière de la Double angoumoisine. Un ami m'a emmené dans sa voiture à Brossac, d'où, au matin, je devais gagner Baignes. La course est charmante. Hélas ! elle m'a montré partout des traces d'un vandalisme impitoyable. Toutes les tours des églises romanes, joyaux de l'Angoumois, ont fait place à des clochers carrés, coiffés de flèches d'ardoises.

Au lieu de suivre la grande route de Barbezieux tracée sur les hauteurs, mon aimable com-

pagnon m'a fait suivre la vallée de la Viveyronne et visiter le village de Sainte-Marie. De la route, on a des échappées exquises sur les deux vallées. De chaque côté, les collines se dressent en pitons ombragés, portant à leur sommet un village ou un hameau. Dans le demi-jour du crépuscule, on se croirait volontiers en certains pays de l'Algérie peuplés de Kabyles. S'il y avait là quelques tiges fleuries d'aloès, on s'imaginerait parcourir les collines des environs de Nemours. Par instant l'illusion est complète.

Sainte-Marie est un de ces villages dont l'église a été horriblement affublée d'un clocher à flèche d'ardoises. Elle avait jadis, paraît-il, un portail roman de la pure époque ; on l'a démoli pour y placer quelque chose dans le goût du jour. De l'autre côté de la Viveyronne, l'église de Curac a subi le même sort. On pardonne un peu, de loin, à l'auteur du clocher : la flèche de Curac, dressée au sommet d'une colline, est d'un heureux effet.

Elle est bien gracieuse, cette vallée de la Viveyronne, avec sa double rangée de coteaux coupés de ravins profonds, ses routes bordées de noyers et sa mince lisière de prairies. Plus profonde et plus verte encore est-elle quand, en amont du confluent de l'Auzance, elle suit l'étroit ravin descendu de Brossac. Les maisons sont rares dans

ce fond ; les villages couvrent toujours les hauteurs. Voici, dans les arbres, le clocher trapu de Brie ; en face, sur la rive opposée, se dresse Bardenac, presque à la lisière des grands bois de la Double charentaise.

Au sommet d'une colline dominant tout le pays, s'élève Brossac. La bourgade a fort bonne mine, vue du fond du ravin où passe la route de Barbezieux. En réalité, c'est un fort petit village peuplé de 300 habitants à peine, le reste étant disséminé. Il y eut là une station romaine dont on a trouvé des débris considérables. Brossac devait avoir quelque importance, à cause de sa situation à la limite de deux régions naturelles : l'Angoumois, terre à blé et à vignes, la Double, contrée de landes et de bois.

On entre dans la Double au delà de Passirac. Par une échappée ouverte dans le vallon de Belleveau, apparaît une immense étendue de landes boisées. Le pays, ainsi sauvage et triste, s'étend presque jusqu'à la Gironde.

De temps à autre, la route traverse quelques coins de ces bois. Les pins, hauts et frêles, s'élancent d'un sol couvert d'ajoncs, de genêts et de bruyères. De temps en temps, le vent nous apporte des senteurs balsamiques : il a passé sur quinze lieues de pinèdes.

On atteint bientôt le sommet de Tout-Vents, près de Chillac. De là, on découvre un immense horizon, malheureusement fort confus à cause de la hauteur trop égale des collines. A des lignes plus sombres, on devine les vallées nombreuses qui prennent naissance sur ce plateau, allant au Né, à la Tude ou à l'Isle.

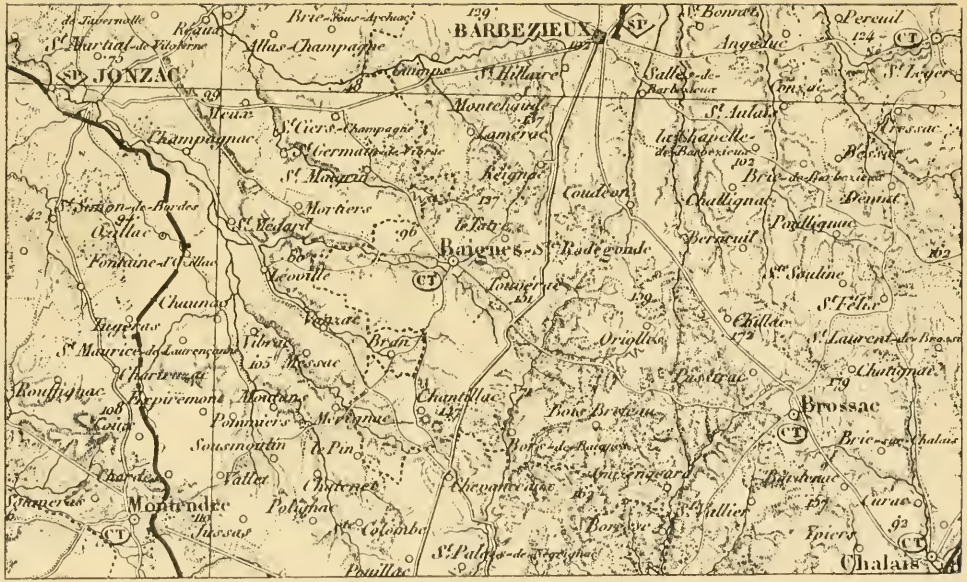
Pas de villages dans ces immenses étendues, les communes indiquées sur les cartes n'ont pas de bourgs dignes de ce nom; l'église, parfois l'école, le presbytère, une ou deux maisons composent invariablement le centre. Encore ces hameaux sont-ils à de grandes distances. De Chillac à Baignes, on en trouve un seul, Oriolles, église isolée dans les bois, au pied d'un mamelon où fut jadis un télégraphe et d'où la vue s'étend sur des horizons de pinèdes et de bruyères d'une tristesse infinie. Les noms de lieux comme Tout-l'y-Faut et Malendreau indiquent l'état marâtre du pays. Les bruyères dominent sur les bords de la route de Bordeaux; elles ont conservé l'aspect navrant qui excitait l'irritation d'Arthur Young contre le prince de Soubise, propriétaire de cette partie de la Double à la veille de la Révolution. Ces landes sont accidentées, sur les mamelons se groupent des moulins à vent, indices du voisinage de terres plus fertiles. Bientôt, en effet, on

voit des cultures *merdre* sur la lande, surtout aux abords de Touvérac. A Baignes, on retrouve les champs et les prés.

Baignes est une curieuse bourgade isolée, loin de toute ville, à la marge de la Double, avec ses vieilles halles, le donjon de Montausier et une bizarre construction due à l'abbé Michon, inventeur de la graphologie. Le donjon est l'unique reste du château des ducs de Montausier. C'est une tour carrée découronnée, appuyée à des débris de mur. Emporté dans la tourmente de 1789, le château ducal n'a guère laissé de souvenirs dans l'esprit de la population. On sait seulement que le dernier seigneur de Montausier fut pris dans son château, revêtu de la livrée rouge des galériens, et ainsi promené dans les rues du bourg. Depuis lors, ce Montausier ne remit plus les pieds à Baignes.

Le plus célèbre des ducs de Montausier est ce personnage sévère, dont Louis XIV fit le précepteur de son fils le Dauphin, et que Molière aurait choisi pour type de son *Misanthrope*. Le duc épousa Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet ; pour elle il fit écrire, par les beaux esprits de son temps, les madrigaux assez plats de la *Guirlande de Julie*.

Le *château* de l'abbé Michon n'évoque pas de


BARBEZIEUX
JONZAC
Montendre
Baignes
Brossac
Chalais
Champagnac
Montchaude
Lamerac
Reignac
Mortiers
Fontaine-d'Ozillac
Chaunac
Fougeras
Vibrac
Mosnac
Brédi
Venac
Chantillac
Bois Bredeau
Bois-de-Baignes
Guergnac
Chevanceaux
Borgeve
Pouillac
Colombier
Polignac
Chaterne
Vallée
Sousmoulin
Le Pin
Pommiers
Mérignac
Montlaur
Rouffignac
Charmes
Juscas
Ste Sévère-Champagne
Ste Germain-de-Vibrac
Ste Mayenne
Ste Vedard
Ste Sévère
Ste Maurice-de-Laurençanes
Ste Hilaire
Ste Aulais
Ste Lizier
Ste Sadine
Ste Fellie
Ste Palais-de-Negrignac
Ste Lauren-de-Brosse
Ste Bradegonde
Ste Lizier
Ste Fellie
Ste Hilaire
Ste Martial-de-Vitaterne
Ste Sévère
Ste Germain-de-Vibrac
Ste Mayenne
Ste Vedard
Ste Maurice-de-Laurençanes
Ste Hilaire
Ste Aulais
Ste Lizier
Ste Sadine
Ste Fellie
Ste Palais-de-Negrignac
Ste Lauren-de-Brosse
Ste Bradegonde
Ste Fellie
Ste Lizier
Ste Hilaire
Ste Aulais
Ste Sadine
Ste Fellie
Ste Lauren-de-Brosse
Ste Lizier
Ste Fellie
Ste Palais-de-Negrignac
Ste Lauren-de-Brosse
Ste Lizier
Ste Fellie

tels souvenirs, il est plutôt cocasse. Vu de Baignes, on dirait un édifice de fer-blanc et de zinc, semblable à ceux construits par les boutiquiers parisiens vers Asnières et Courbevoie. Deux tours à mâchicoulis, d'air fort rébarbatif, sont unies par des galeries mauresques jurant par trop avec ces rondeurs guerrières. L'ensemble est amusant au possible.

De près, l'incohérence de l'édifice s'efface. Les tours apparaissent un simple placage, et les galeries de marbre, avec leurs sculptures primitives, ont assez grand air. Les rochers creusés, évidés, surmontés d'édicules bizarres, plongent le visiteur dans une stupéfaction qui n'est pas sans charme.

Dans une anfractuosité du rocher s'ouvre une petite serre ; elle servit pendant plusieurs années de gîte au célèbre abbé. Là il écrivit des œuvres qui firent du bruit, notamment le *Maudit* et la *Religieuse*. Il s'est longtemps défendu d'avoir fait ces livres, mais ceux qui ont vécu dans son intimité l'en affirment l'auteur. Au fur et à mesure qu'il ramassait quelques sous, il construisait. Il fit d'abord, au-dessus de sa serre, une tour à plusieurs pans, puis il entreprit la construction du *château*. Pauvre château en vérité, si étroit qu'on peut à peine y loger. Lui-même sculpta les cor-

niches et les frontons. Il a fait, à lui seul, une œuvre prodigieuse.

Le nom de l'abbé Michon était encore populaire il y a dix ans. On me l'a dépeint, venant de dire sa messe, dans une tenue débraillée, tenant dans un pan de sa soutane les deux sous de moules qu'il venait d'acheter, et disant des gaudrioles aux gens. D'humeur toujours égale, sauf quand il venait à parler du clergé. Alors on ne le reconnaissait plus. La passion anticléricale reprenait le dessus. Son moindre mot, à l'adresse de ses confrères, était celui-ci : « Fainéant comme un prêtre ! »

Dans cette existence douteuse du prêtre ayant abjuré ses croyances et restant cependant rivé au sacerdoce, le pauvre homme a gaspillé une puissante intelligence.

A la fin de sa vie, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Il avait inventé ce qu'il appelait une science, la graphologie, dont il fit presque une religion, et qui a encore aujourd'hui des adeptes fervents. Sous cet aspect d'apôtre de la graphologie, je me rappelle le brave abbé courant les rédactions de journaux, il y a tantôt vingt ans, pour obtenir que nous répandions la parole nouvelle.

A moins d'une demi-heure de marche de Bai-

gnes, on est dans la Charente-Inférieure, c'est-à-dire en Saintonge ; le premier village, Saint-Maigrin, est célèbre dans les deux départements par son étang, long d'un kilomètre, large de deux à trois cents mètres, avec de petits golfes l'édentant çà et là ; assez profond, c'est presque un lac. Mais, comme tous les étangs, il a une bonde, par la sienne ses eaux s'en vont rejoindre la Seugne ; le poisson s'amasse alors dans la partie voisine du déversoir, on l'y prend facilement. On comprend combien cette pêche est importante, l'étang ayant une superficie de 80 hectares et n'étant pêché que tous les deux ans. La pêche est une grande fête, elle a lieu le 13 février, en présence d'une foule énorme accourue de toute la région. Bateliers et saltimbanques s'installent près du lac. Aussitôt le poisson pris, il est vendu sur place ; une grande partie des carpes, brochets et tanches passent à la poêle et donnent lieu à d'interminables ripailles. Dix jours après, la fête recommence pour la pêche des anguilles.

Toute cette partie de la Saintonge subit une transformation depuis que le chemin de fer de l'État est venu jeter la vie dans la région des landes et des pinèdes de la Double. Cette voie ferrée a été une fortune pour une contrée jus-

qu'alors en dehors des grands chemins. La route de Paris à Bordeaux la traversait bien, mais dans sa partie la plus étroite ; les relations entre la capitale du sud-ouest et la basse Charente empruntaient de préférence la voie plus commode de la mer et de l'estuaire girondin. Le quadruple ruban de rails reliant Bordeaux à La Rochelle et à Nantes, à Niort et à Paris, amène la vie dans cette contrée de landes mouillées et de pinèdes de la Double saintongeaise.

Celle-ci commence aux confins de la Gironde, à Saint-Mariens, d'où l'embranchement de Blaye se détache de la grande ligne. Saint-Mariens est déjà dans la Double, la voie ferrée y fait affluer les bois de la contrée achetés pour servir de traverses. Les chemins de fer de l'État y ont installé leurs chantiers pour l'injection de ces madriers destinés à supporter les rails. A partir de là, jusqu'à la vallée de la Seugne, on est en pleine forêt, sylve marécageuse et triste. Dans les creux s'amasse une eau teintée de rouille. De vastes clairières couvertes de bruyères et de fougères montrent des étendues désolées ; chaque jour, cependant, des pins et des chênes sont plantés et étendent le domaine sylvestre. La mise en culture ne serait pas impossible ; çà et là, au printemps, on aperçoit des blés assez bien venus, et de vastes

champs de seigle. Le village de Bussac, au cœur des landes les plus considérables, est entouré d'une véritable oasis de prés, de jeunes vignes, d'arbres fruitiers et de châtaigniers d'un heureux contraste avec la nappe rousse des « brandes » voisines.

Ce pauvre pays a cependant un charme bien particulier, d'une pénétrante mélancolie, lorsqu'on ne se trouve pas en présence des squelettes nus de pins ravagés par les incendies trop fréquents ici et dus peut-être à la malveillance des paysans et des bergers dont les plantations restreignent le parcours. Il faut traverser la lande au nom significatif de *Tout-l'y-Faut,* à cheval sur la Charente et la Charente-Inférieure, pour retrouver les champs, les heureux horizons, les bouquets de bois et la vie rurale. Le changement se fait au pied des hauteurs sur lesquelles se dresse le bourg saintongeais de Montendre, de si fier aspect avec sa tour crénelée. Beaucoup de vignes nouvelles, beaucoup de prairies, quelques lambeaux de landes encore, et l'on voit enfin s'ouvrir l'ample bassin où la Seugne s'accroît de rivièrettes et de ruisseaux. Cette campagne est charmante, faite à souhait pour le plaisir des yeux : des vignes, des prés, des noyers, des bosquets font un véritable parc aux perspectives heureuses.

La vallée se resserre en avant de Jonzac. A l'ouest, les collines portent les plateaux gracieux du Bocage saintongeais ; à l'est, une longue crête crayeuse projette des croupes jusqu'au bord de la Seugne transparente. De ce côté, le sol a une faible profondeur, on voit percer la couche de *groie,* c'est la petite Champagne ; elle vient ici mourir contre l'étroite bande de fins bois formée par le fond de la vallée. Partout où les récoltes sont maigres, c'est la Champagne ruinée par le phylloxéra, partout où les cultures sont belles et variées, on est dans les fins bois.

Ce fond de vallée a retrouvé la prospérité avec la reconstitution du vignoble. La petite cité de Jonzac, un des chefs-lieux d'arrondissement de la Charente-Inférieure, est le centre de l'activité, même la population tend à s'accroître ; la commune a 3,344 habitants aujourd'hui. Les distilleries sont nombreuses dans cette ville amplement étalée sur les deux rives de la Seugne et dominée par la masse puissante d'un château féodal bien des fois remanié et qui abrite la sous-préfecture et la mairie. L'ensemble de la ville et du château est fort pittoresque.

Jonzac, annexe de Cognac pour le commerce des eaux-de-vie, a des ateliers où l'on fabrique des *chaudières à brûler,* c'est-à-dire des alambics.

Elle était le centre naturel pour la partie de la Champagne comprise dans le canton d'Archiac, mais la création d'un chemin de fer sur route entre Barbezieux et Pons par Archiac, amène à Pons une partie des affaires.

Au-dessous de Jonzac, la vallée de la Seugne est une des plus belles du sud-ouest, il n'en est pas de plus charmante en Saintonge. Les hameaux, très nombreux, sont propres et gais. La petite province tout entière a du reste pour caractère la propreté exquise des gens et des choses. Les maisons sont soigneusement blanchies, ornées de treilles, fleuries de petits jardinets. Les terres, bien cultivées, les récoltes, très variées, indiquent le bien-être : blés, fèves, maïs, petits pois, choux, luzerne, betteraves alternent avec la vigne. Les arbres sont nombreux : châtaigniers, noyers, dont le fruit sert à fabriquer de grandes quantités d'huile, pêchers, pommiers ; on a évidemment essayé de tout, pour remplacer les vignobles détruits.

La vallée s'élargit, la Seugne coule à pleins bords au milieu d'amples prairies sur lesquelles les collines tombent parfois à pic. Sur une de ces collines, semblable à une falaise, se dressent de vieilles murailles couronnées par un superbe donjon semblable à celui de Beaugency ou

quelque tour du Comtat. C'était la défense principale du château, dont les restes, encore intéressants, ont été transformés en hôtel de ville. Remparts, donjon, château, vieille chapelle romane drapée de lierre, arbres touffus d'une belle promenade forment un des sites les plus beaux de toute la ligne de Paris à Bordeaux par l'État. A l'abri de la forteresse, une petite ville s'est créée, c'est Pons, centre prospère où l'on distille des eaux-de-vie. Plus peuplée que Jonzac, sa voisine, Pons occupe une situation commerciale excellente à l'endroit où la Seugne voit s'élargir sa vallée ; le chemin de fer de la Seudre la relie à Royan et à La Tremblade par la presqu'île d'Arvert[1]; le petit chemin de fer de Barbezieux par Archiac en fait l'entrepôt de la petite Champagne.

Du haut de la promenade, on découvre une vue étendue sur la Champagne et la vallée large, humide, plate, couverte de prairies où coule languissamment la Seugne aux eaux très limpides, divisée en bras nombreux. La rivière ainsi divisée atteint la Charente par plusieurs bouches ; déjà le fleuve subit l'influence de la marée.

Le confluent est dans un ample bassin de riche

---

1. Voir 3e série du *Voyage en France*.

aspect, couvert de grandes fermes où j'ai, à la nuit tombante, un spectacle singulier. Tous les arbres sont remplis d'énormes oiseaux qui les ont choisis pour perchoirs. Ces oiseaux sont des poules ; ici, les poulaillers sont inconnus, les animaux de basse-cour préfèrent les branches des noyers et d'autres grands arbres aux perchoirs habituels ; à l'heure du repos, coqs, poules et poulets s'envolent là-haut. Ces coutumes singulières de la volaille saintongeaise lui sont communes avec la volaille d'une grande partie de l'Angoumois.

XVI

LA CHARENTE MARITIME

La Charente de Cognac à Saintes. — Saintes, ses églises et ses ruines romaines. — Taillebourg. — Les carrières de Saint-Savinien. — Tonnay-Charente. — Le port de Charente. — Rochefort et son arsenal. — Rôle maritime et militaire. — Le port marchand.

Rochefort. Septembre.

Je m'étais proposé de descendre la Charente en suivant le rivage. Mais les pluies ont rendu mon projet irréalisable ; le fleuve a débordé, il couvre d'une profonde couche d'eau les prairies de sa vallée ; en beaucoup de points on ne devinerait pas le cours sans les balises disposées sur chaque rive, disques ou triangles qui jalonnent les bords, et permettent aux gabarres et aux remorqueurs de retrouver leur route dans ce lac hérissé de peupliers. En ce moment, l'inondation n'est pas générale, mais au printemps la nappe des eaux étalées s'étend depuis Cognac jusque bien au delà de Taillebourg.

Et j'ai prosaïquement pris le chemin de fer

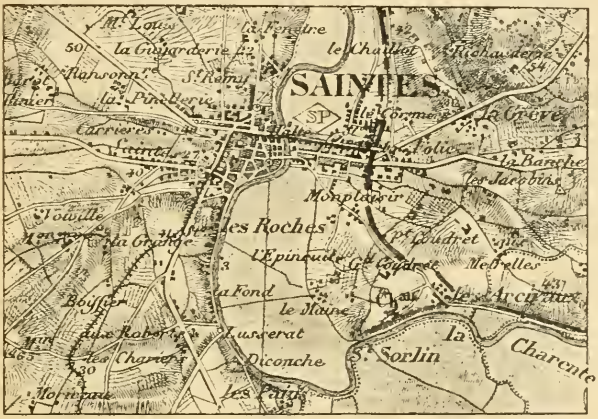
pour me rendre dans la capitale de la Saintonge.

La ligne court entre les hauteurs de la Champagne et les vastes prairies inondées, franchit le Né contenu entre les berges rectilignes d'un canal et, longeant une véritable rue de villages et de hameaux enfouis sous la verdure, va traverser la Charente à Beillant où elle trouve la ligne maîtresse du réseau de l'État dont elle emprunte désormais les rails. Quelques minutes après, on atteint la gare de Saintes, bruyante et animée.

La ville est loin de la station, fort loin, à l'extrémité d'un faubourg qui tend de plus en plus à devenir partie intégrante du reste de la cité. Les chemins de fer de l'État ont fait de Saintes une de leurs gares principales ; de vastes ateliers, des dépôts de locomotives et de matériel ont été construits, amenant avec eux une population considérable ; aussi l'ancienne capitale de la Saintonge a-t-elle vu sa population s'accroître rapidement. Elle a presque doublé depuis 25 ans ; le nombre des habitants dépasse aujourd'hui 20,000, et cependant la ville n'a aucun commerce particulier, elle prospère parce qu'elle est au centre d'une vaste et riche contrée agricole. Si les voies ferrées ne se rejoignent pas dans la gare même,

on peut considérer les stations de Beillant et de Taillebourg comme ses annexes ; à Saintes se forment et s'expédient les trains.

Le quartier de la gare s'étend chaque jour, mais il garde le caractère banal des cités modernes ; il faut s'approcher de la Charente pour trou-



ver dans le faubourg des Dames deux des anciens édifices de cette antique et glorieuse cité, l'église Saint-Palais et l'église Notre-Dame, une des plus merveilleuses églises romanes de ce sud-ouest, si riche en monuments des XIe et XIIe siècles.

L'extérieur a été respecté, sa façade et son clocher restent avec toute la splendeur de leur ornementation et de leurs proportions. Mais l'intérieur

a été déshonoré par le vandalisme du génie militaire : Notre-Dame fait partie d'une caserne.

Ce n'est pas la seule faute commise par la ville de Saintes. Elle avait un vieux pont aux substructions romaines, au milieu duquel se dressait un arc de triomphe dédié à Germanicus et à Tibère ; des architectes du moyen âge ont remplacé le pont romain par des arches ogivales ; en ce siècle un autre architecte a bâti un nouveau pont pour la construction duquel on avait noyé en partie le monument primitif dans la maçonnerie. Puis ce pont a été condamné parce qu'il était incommode. On a démoli pierre par pierre l'arc de triomphe, et on est allé le mettre sur le quai, où il produit un effet bizarre, puisqu'il ne sert pas au passage d'une voie. Il aurait, au moins, fallu le placer dans l'axe du pont : il devenait une admirable entrée de ville.

Aujourd'hui, les amoureux des grandes lignes droites sont servis à souhait. Du chemin de fer à l'extrémité de la cité se prolonge une avenue longue de plus de deux kilomètres. C'est le cours Gambetta sur la rive droite, le cours National sur la rive gauche. Cette partie est le centre vivant de Saintes. Sous les grands arbres sont les magasins et les cafés. La route de Bordeaux, formant une autre superbe avenue, l'atteint à angle droit sous

le nom de cours Reverseaux. Sauf ces deux longues artères, Saintes est un dédale de rues étroites et tortueuses. Deux vastes édifices religieux, Saint-Pierre et Saint-Eutrope, ont été remaniés d'une façon détestable; ils méritent cependant une visite au même titre que les débris grandioses et pittoresques des arènes, l'amphithéâtre romain le plus considérable de la Gaule, construit dans un ravin. La végétation s'est emparée de ces belles ruines.

Par sa situation au cœur du département, sur un fleuve navigable lui amenant de petits navires de mer, grâce à la marée, Saintes est donc restée une ville considérable destinée à s'accroître encore. Pour les Saintongeais, elle reste la capitale, comme au temps de leur autonomie provinciale; même à côté de La Rochelle, cité savante et artiste, elle a su garder une place honorable parmi les villes où les choses de l'esprit ne sont point oubliées, ses sociétés savantes sont nombreuses et actives; en un mot, Saintes a su maintenir à la Saintonge un peu de ce particularisme qui tend par trop à s'effacer aujourd'hui. Comme la Bretagne, la petite province a conservé son patois pittoresque et les costumes curieux de ses femmes. Malgré le voisinage de Bordeaux et de la ville moderne de Rochefort, ce petit pays possède encore toute sa saveur de terroir.

Saintes eût été mieux placée que la Rochelle pour devenir chef-lieu du département, aussi a-t-elle un rôle considérable dans l'organisme politique de la Charente-Inférieure, ses journaux sont influents. Il lui manque encore un chemin de fer direct sur Royan et la mer, pour tirer parti de son excellente situation commerciale.

Au dessous de la ville, la Charente anime un gracieux paysage. Entre des collines basses mais bien découpées, parfois taillées en falaises, revêtues d'arbres, de villages, de châteaux, le fleuve devenu plus profond mais plus étroit, décrit de grandes courbes au milieu de prairies dont ses eaux, à l'heure de la pleine mer, effleurent le niveau. Jusqu'à Taillebourg, c'est une succession de sites tranquilles, animés par les nombreux troupeaux paissant dans les prairies ou par les grandes voiles des navires. Mais le flot perd peu à peu de sa transparence, la jolie rivière se trouble, à marée basse le rivage présente des pentes vaseuses, au pied des grandes roches percées de carrières dont elle suit parfois la base. Toute cette région du Bocage saintongeais repose sur une couche profonde de calcaire dont les bancs ont fourni les matériaux des admirables églises romanes de la contrée, les assises des forteresses et des habita-

tions des villes. On trouve d'importantes carrières dans la colline abrupte sur laquelle se dressent les ruines du puissant château de Taillebourg, dont les terrasses et la tour, drapée de lierre, dominent une petite ville proprette, bien bâtie, possédant sur le fleuve un port où des navires sont amarrés. Un vieux pont percé d'arches irrégulières traverse la Charente; sur l'autre rive se prolonge, dans les prairies, une chaussée en pierre, percée d'arcades pour les eaux de crue; cette chaussée est fameuse dans notre histoire nationale : là se tenait l'armée anglaise dans la glorieuse journée de Taillebourg, qui vit la victoire de saint Louis.

La Charente prend de plus en plus l'aspect d'un fossé profond et régulier, sans saillies, sans îles, sans arbres sur ses bords; les eaux se souillent davantage lorsqu'elle décrit le grand méandre en face duquel est bâti Saint-Savinien; c'est déjà le fleuve boueux de Rochefort où, deux fois par jour, la marée soulève des vases jaunes et fluides.

Elle prend aussi une animation plus grande. Saint-Savinien est le centre d'une importante exploitation de pierres. Toute sa colline est perforée de galeries souterraines longues de plus de deux kilomètres. D'autres carrières à ciel ouvert sont creusées sur le plateau. 300 ouvriers travaillent à l'extraction, qui donne la vie à cette bour-

gade de 3,000 âmes, agréablement assise au pied d'une roche couronnée de ruines, au long du fleuve barré par sa dernière écluse. De nombreux petits bâtiments sont amarrés pour charger les pierres à destination de Rochefort et du littoral. Le pont est muni d'un tablier mobile pour permettre aux navires à haute et fixe mâture de monter jusqu'à Taillebourg. Des bâteaux ayant trois mètres de tirant d'eau viennent jusqu'à Saint-Savinien.

Désormais libre de toute entrave, la Charente prend de plus en plus le caractère marin. A marée haute, elle coule à pleins bords ; à marée basse, c'est une étroite bande d'eau, profonde encore entre des berges de vase. Le paysage lui-même se transforme : plus de ces collines bien taillées, abritant du vent d'ouest les beaux châteaux de l'antique noblesse saintongeaise ; il a déjà un caractère palustre, surtout à Carillon où débouche la Boutonne, venue de Saint-Jean-d'Angély par une vallée non moins marécageuse, où remonte également le flot de marée. A partir de Carillon, la Charente double sa largeur, elle passe sous le pont tournant du chemin de fer de Marennes [1] et

1. La région de Marennes, des îles d'Oleron, d'Aix, Madame et de Ré sont en grande partie l'objet de la 3e série du *Voyage en France*.

va dérouler ses eaux, d'un jaune sale, sous le beau pont suspendu de Tonnay-Charente, la plus grande curiosité de la vallée. Ce pont remonte à 1842; à cette époque, l'art des ponts tournants était dans l'enfance et l'on voulait assurer les relations entre Rochefort et Bordeaux sans arrêter la navigation. On a donc jeté au-dessus de la Charente un tablier appuyé sur des piles intermédiaires et relié à la terre ferme par deux chaussées percées ensemble de 48 arches. A marée haute il y a dix-huit mètres entre le tablier et le plan d'eau, les navires à voile d'un tonnage moyen peuvent donc passer avec toute leur mâture.

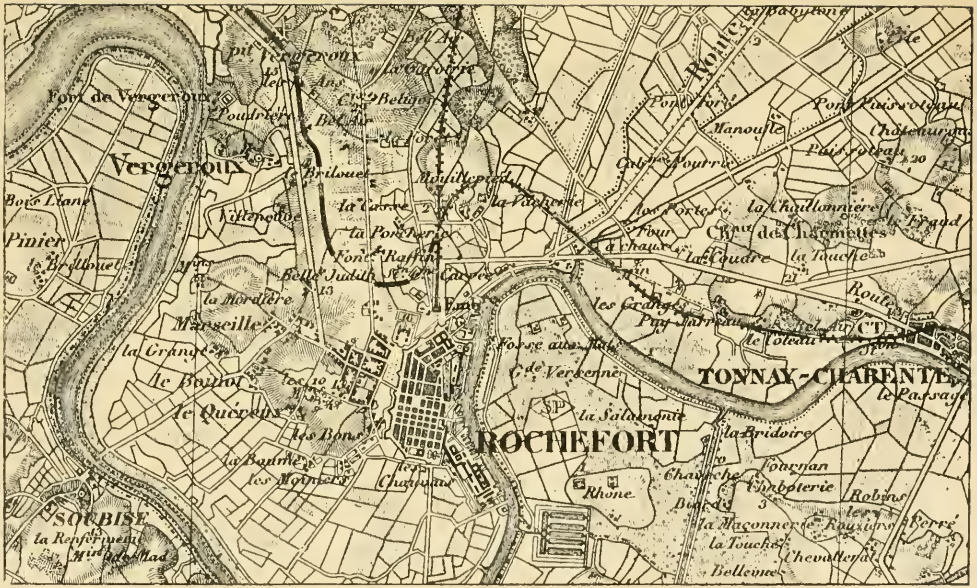
Les grands navires restent devant Tonnay, ou, plutôt, devant Charente, car tel est le nom maritime de la petite ville placée à la tête de la grande navigation. Si le fleuve s'est rétréci en devenant chenal à marée, si l'on trouve à peine 80 mètres de rive à rive, la profondeur est grande, les navires calant 5 mètres d'eau peuvent se tenir à quai sous les grues à vapeur que dessert une voie ferrée. Ceux qui ont besoin de 6 mètres d'eau pour rester à flot trouvent en face de la promenade un « trou » où ils mouillent sans inconvénient.

Le port est assez bien aménagé ; 800 mètres de

quais, six appontements munis de grues permettent les opérations d'embarquement et de débarquement des navires. Toutes ces facilités, jointes à l'absence des réglementations militaires qui entravent le port de Rochefort, expliquent la prospérité croissante de « Charente », prospérité destinée à s'accroître dans des proportions énormes, si jamais la haute Charente est reliée par des canaux à la Loire et à la Garonne.

Le mouvement de la navigation du port de Charente a été, en 1896 : entrées, 797 navires, 121,609 tonnes, dont 115 navires et 54,520 tonnes venant de l'étranger ; sorties, 794 navires jaugeant 123,752 tonnes, dont 139 navires et 63,700 tonnes venant de l'étranger. Dans ce commerce, l'Angleterre figure à l'entrée pour 49,914 tonnes de jauge. Les charbons anglais font la plus grande partie de ce trafic. A la sortie, Charente a expédié 26,079 tonnes en Angleterre. Presque tout le mouvement est effectué par des navires à vapeur.

En réalité, Charente est une annexe commerciale du port de Rochefort ; six kilomètres seulement séparent Tonnay de l'entrée des bassins à flot de la grande ville voisine. Quand on a quitté la gentille petite cité, si longtemps centre le plus


Vergeroux
Fort de Vergeroux
Pit Vergeroux
Bois Liane
Pinier
Kilepolloe
la Pontierre
Fonc Raffin
Belle Judith
la Moralère
Marseille
la Grange
le Bourot
le Quiceaux
les Bons
la Bonne
les Moniers
les Chaisaux
Fmg
la Calère
Bellino
Bel Air
Brilouet
Moulin Perdu
la Vaudrière
Poudrier
Rolle
Pont Pore
Manouille
Pont Pinsorbeau
Pinsorbeau
Chateauroux
Calvaire Pourre
les Portes
la Chaudonnière
Chau des Charmettes
le Grand
la Touche
la Quadre
Route
les Granges
Pipy Lafrau
le Coteau
CT
Fosse aux Rats
Verrenne
TONNAY-CHARENTE
le Passage
la Salamonde
ROCHEFORT
la Bridoire
Fourrian
Chaudeche
Chabpterie
Rhone
Robins
la Maconnerie
Rousiere
la Touche
Chevalleau
Bellenne
SOUBISE
la Renfermerie
Mirbelad

important des abords de l'estuaire avant la création d'un port de guerre, on ne tarde pas à voir s'élever les mâts de navires, les cheminées d'usines et les cales de construction du chef-lieu de notre 4e arrondissement maritime. La vallée s'est transformée en plaine marécageuse d'une horizontalité absolue. Dans ces terres basses, les moindres détails du paysage prennent un aspect de grandeur : ainsi Rochefort et son arsenal, vus des marais ou des petites hauteurs, étonnent le visiteur.

Cette impression disparait à l'arrivée dans l'ancienne station du réseau des Charentes devenue, depuis la création du réseau d'État, le point de jonction avec la ligne de Poitiers. Le bâtiment du chemin de fer est étriqué et l'on entre en ville par des faubourgs sans caractère. Ces faubourgs, d'ailleurs, s'accroissent sans cesse ; déjà leur surface est supérieure à celle de la ville contenue dans l'enceinte trop étroite, créée par Colbert en 1666, pour assurer à la France un arsenal sur cette côte occidentale sans défense depuis Lorient jusqu'aux Pyrénées. Dans l'intérêt même de la défense, ces remparts devraient être remplacés par un retranchement fermant le grand méandre de la Charente au nord, en englobant la gare et les bassins.

Cette solution s'imposera lorsqu'on aura enfin compris combien est dangereux l'abandon de cette admirable position maritime. Rochefort est aujourd'hui en disgrâce auprès de la marine ; on lui reproche les méandres et les seuils de son fleuve, on déclare la profondeur insuffisante pendant de trop nombreuses marées, comme si le dérasement de quelques hauts fonds était une œuvre si coûteuse et difficile ! On prétend aussi que Rochefort ne répond pas aux nécessités de la marine moderne. C'est une lourde erreur, peut-être volontaire chez quelques-uns, Rochefort n'étant pas un séjour fort recherché et manquant évidemment de certains agréments.

Rochefort, loin d'avoir perdu de son importance stratégique, a pris au contraire une valeur plus grande. Sa situation à l'intérieur des terres, sur un fleuve dont le passage ne saurait être forcé, à l'abri de tout bombardement par des navires venant de la mer, en fait un abri précieux, un arsenal d'une incomparable sécurité. Avec des travaux infiniment moins coûteux que ceux des Anglais dans nombre de leurs fleuves, comme la Clyde, par exemple, on en ferait un port incomparable.

Et quelle merveilleuse situation, à l'entrée de cette petite mer intérieure, formée par les îles et

dont les rades peuvent abriter des escadres ! Cette mer s'ouvre au centre mathématique du littoral français de l'Océan, à proximité des estuaires de la Gironde et de la Loire. Par des chemins de fer aboutissant à Rochefort : de Niort, c'est-à-dire de Paris, et de Saintes c'est-à-dire du massif central, la Charente maritime est en relations directes avec tout le reste du territoire. Si l'estuaire de la Charente et Rochefort n'existaient pas, il faudrait les créer.

Au lieu d'améliorer le fleuve, d'agrandir l'arsenal, de réunir la ville et les faubourgs dans une même et vaste enceinte, on réduit de plus en plus le rôle de port de guerre de Rochefort. La rivière, d'où sortirent tant de vaisseaux de haut bord et de frégates, voit rarement lancer des navires ; faute de profondeur, les constructions neuves doivent aller se faire armer dans les rades extérieures. Il y a une véritable et inexcusable décadence.

On ne s'en douterait guère en parcourant les rues de la ville primitive, rues régulières, tirées au cordeau, se coupant à angle droit et dont les principales aboutissent à la belle place Colbert, centre de la cité, plantée d'arbres, bordée de jolies maisons et de cafés, égayée par une fontaine monumentale. Mais, comme toutes les villes neuves,

elle manque d'édifices remarquables, son unique attrait est dans son animation. Églises, lycée, hôtel de ville sont strictement convenables. Ses véritables monuments appartiennent à la marine : immense hôpital hors des murs, arsenal et port de guerre au bord de la Charente.

L'arsenal est, après celui de Cherbourg, le mieux conçu de nos établissements maritimes. L'espace ne manquant pas, on a pu aligner les constructions, les cales, les bassins de radoub et les magasins sur une ligne de deux kilomètres, et l'on pourrait prolonger autant qu'on le voudrait la rangée des ateliers. A peu de frais, il serait facile de créer sur l'autre rive du fleuve de vastes bassins où stationneraient les navires de guerre en armement ou désarmés.

Cet admirable organisme n'est pas utilisé comme il devrait l'être, on voit rarement des navires de guerre dans la Charente, ceux qui y séjournent en ce moment n'ont aucune valeur nautique ou militaire. L'arsenal, cependant, est très sévèrement surveillé, ses consignes archaïques sont une entrave énorme pour la navigation commerciale, gênée par les règlements et l'impossibilité de circuler la nuit, faute d'éclairage. On pourrait y remédier en créant au nord un canal maritime qui permettrait aux navires de monter aux bassins du

commerce ou à Tonnay-Charente, sans traverser l'arsenal.

Malgré ces difficultés, le port de commerce de Rochefort a une activité supérieure à celle des ports de Lorient et de Toulon, également ports militaires. Avec son annexe de Charente, il a même un mouvement bien plus considérable que celui de Brest ; en 1896, le nombre des navires entrés dans les bassins de Rochefort a été de 935, jaugeant 150,668 tonneaux ; il en est sorti 928, jaugeant 150,364 tonneaux.

Les travaux entrepris depuis quelques années pour le dérasement des seuils permettent déjà l'entrée à Rochefort de navires calant jusqu'à 8 mètres. Les vaisseaux ont pour leurs opérations trois bassins à flot reliés au fleuve par deux entrées. Le plus important de ces bassins possède une écluse de 100 mètres avec un tirant d'eau de $7^{m},75$ en morte eau, de $9^{m},30$ en vive eau. En dehors de cet outillage très complet, Rochefort possède encore un port sur le fleuve même, à la Cabane-Carrée. Onze appontements permettent aux navires d'être amarrés tout en restant toujours à flot.

Actuellement, surtout avec le développement pris par le port de La Rochelle-Pallice, il semble que Rochefort et Charente ne sauraient beaucoup

progresser, mais il faut compter avec la reconstitution du vignoble charentais qui, avant longtemps, ramènera la prospérité sur les rives de la Charente. Rochefort et Tonnay, grâce à la navigation intérieure, resteront maîtresses du commerce pour toute cette riche vallée.

XVII

LA ROCHELLE

La Rochelle. — La rue Sur-les-Murs. — A travers la ville. — Une cité vivante. — Les monuments et la mer. — Fouras et Chatel-Aillon. — L'organisme maritime de La Rochelle. — Les ports. — La Pallice.

La Rochelle. Septembre.

De la maison où j'ai reçu l'hospitalité, rue « Sur-les-Murs », j'aperçois l'Océan calme comme une nappe d'huile et tout parsemé de voiles. La mer est haute, les sirènes à vapeur des grands navires déchirent l'air de leurs notes stridentes.

Dans le chenal, où, tout à l'heure, des vases infectes s'étalaient, traversées par une étroite ligne d'eau troublée, les bateaux de pêche courent des bordées pour gagner le port ; les portes d'écluse sont ouvertes, et du bassin à flot sortent les grands steamers allant voguer vers les brumes du nord ou les mers radieuses des tropiques.

Et la ville, La Rochelle, s'allonge blanche au bord de son vieux port, où les barques se pressent. Les tours qui ont résisté aux démolitions de Ri-

chelieu donnent à la ville cet aspect inoubliable. C'est la tour de la Lanterne, si bizarre et pittoresque avec sa flèche élégante accolée de tourelles; la grosse tour ronde gardant l'entrée du port, en face du donjon massif qui plonge dans le chenal ses puissantes assises. Puis la tour de l'Horloge, portant fièrement la nef d'or, symbole de la cité.

La Rochelle, pour qui ne cherche pas dans les cités provinciales des boulevards, des rues et des cafés, à « l'instar de Paris », est une des villes les plus charmantes et les plus curieuses de France, comme elle en est, à juste titre, une des plus célèbres. Ses rues, bordées d'arcades, évoquent tout un passé lointain. Ces arcades, si diverses de forme : les unes en plein cintre, d'autres en ogive, d'autres encore en anse de panier, celles-ci en retrait, celles-là débordant sur la voie publique, offrent un spectacle incessamment varié et toujours nouveau.

Vers le milieu de la chaussée, ces longues façades appuyées sur des avenues de piliers robustes semblent dominer des solitudes. De temps en temps, un roulement de voiture trouble le vide de ces rues, puis le calme renaît.

Mais une fois sous les arcades, le spectacle change. La foule va et vient avec la hâte fié-

vreuse des villes commerçantes. Les magasins, somptueusement installés, se succèdent, débordant sur le trottoir avec leurs éventaires garnis d'objets multicolores. Les enseignes, peintes sur les travées des voûtes, profilent leurs lettres et leurs emblèmes dans un amusant désordre de couleurs. De loin, quand on ne peut distinguer ces inscriptions, on se croirait volontiers dans un de ces bazars de l'Orient popularisés par Gérôme, Henri Regnault et les autres peintres orientalistes.

Cet aspect à demi oriental des vieilles rues de la Rochelle a peut être déterminé chez Eugène Fromentin sa vocation impérieuse vers la demi-civilisation musulmane. L'admirable interprète du désert et de la vie arabe n'a-t-il pas été amené à cet amour de l'Orient, parce qu'il a retrouvé en Afrique, dans les caravansérails et les bazars, ces longues galeries d'arceaux si fraîches pendant les chaudes journées de juillet ?

La Rochelle est même plus orientale que le faux orientalisme implanté par nous en Afrique. Les arcades sont autrement gaies à l'œil et offrent bien plus d'imprévu que les plagiats de la rue de Rivoli, qui constituent l'Alger des Français.

Et quelle originalité dans ces façades de loin banales ! Une tourelle d'angle déjetée paraît se

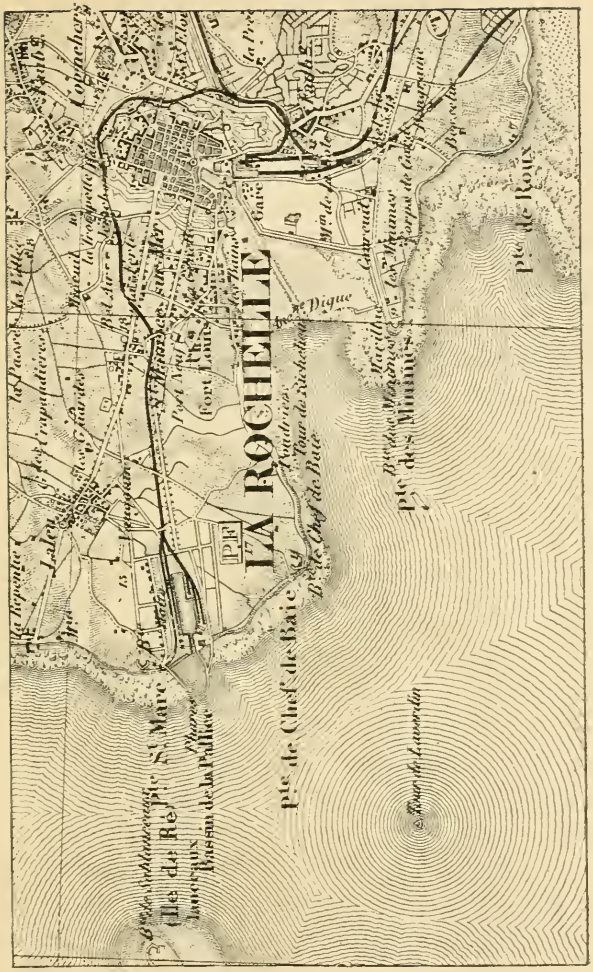
pencher pour découvrir l'ennemi, quelque gargouille énorme ouvre une bouche monstrueuse, des croisillons relèvent par leur gravité la banalité des grands murs. A côté, voyez le pignon aigu d'une maison de bois échappée par miracle aux incendies, la façade d'ardoises d'une autre, les délicats ornements de la Renaissance creusés dans la pierre, les balcons élancés, ciselés comme des pièces d'orfèvrerie, et mille détails amusants dont l'ensemble donne à la vieille cité un charme incomparable.

A chaque pas, le passé se dresse devant nous. Le siège de la Rochelle, un glorieux épisode de notre histoire, grâce à l'héroïsme des deux partis, bien qu'il fût le fait de la guerre civile, se rappelle à tout instant. Cette forteresse, dont les lourdes murailles sont ajourées, relevées et comme animées par les festons de pierre qui la couronnent, c'est l'hôtel de ville, où Jean Guiton résista si longtemps aux bourgeois poussés par la famine et demandant la reddition. Une inscription, placée sur une maison, nous apprend que là vécut le fameux adversaire du cardinal.

Les façades des tours, les murailles des églises encore couvertes de traces de balles sont, elles aussi, des pages où se lit le belliqueux passé de l'héroïque ville.

Aujourd'hui, La Rochelle vit moins dans ces glorieux souvenirs ; si elle se souvient du passé de ces hardis navigateurs rochelais, qui allaient par les mers inconnues à la recherche des terres nouvelles, aucune cité maritime ne se transforme plus rapidement. Son vieux port d'échouage, le port des corsaires et des hardis commerçants qui firent la ville riche et puissante, est livré à la petite navigation. Deux bassins ont été ouverts, mais ils sont devenus insuffisants, et l'on a creusé à l'ouest, loin de la ville, en vue de l'île de Ré, un vaste bassin à flot, dit de la Pallice, où les plus grands navires peuvent aborder. De Saint-Nazaire à Lisbonne, c'est l'abri le plus sûr pour ces vapeurs colossaux, qui ne peuvent trouver dans la plupart des havres de l'Europe la profondeur nécessaire.

La Rochelle a entrepris cette œuvre avec une admirable confiance dans l'avenir ; elle s'est annexé les territoires qui la séparaient de son nouveau port ; elle a troué ses vieilles murailles par d'immenses voies conduisant à La Pallice et sur lesquelles on rêve de voir bientôt des constructions s'élever en nombre, accroissant la ville par des rues longues de plus d'une lieue. Le vieux génie entreprenant des Rochelais s'est réveillé, et, chose bien rare dans nos villes de province,


LA ROCHELLE
Port Neuf
Port Louis
Port Thiers
Digue
Tour de Richelieu
Tour de la Lanterne
Pte de Chef de Baie
Pte de Chef de Baie
Pte de Rogeux
Pte des Minimes
Pte de Rogeux
Pte de la Mare
Bassin de la Pallice
Chenal
Ile de Ré
Lagord
Lagord
Lagord

cette transformation n'effare personne ici. La Rochelle, qui fut une grande ville au moyen âge, doit redevenir une grande cité. On attend cela, c'est écrit.

La transformation ne se fait pas encore aux abords du vieux port. De cette rue où je suis installé pour quelques jours, entre la tour de la Lanterne et la tour de la Chaîne, on jouit à la fois d'une vue merveilleuse et d'un tableau d'une adorable intimité. De cette terrasse, située à l'écart de la vie citadine, les détails du paysage se distinguent, à certaines heures, avec une étonnante netteté. L'autre jour, on pouvait compter les maisons de Saint-Denis-d'Oleron [1], situées cependant en ligne droite à près de six lieues. Ces côtes lointaines du petit archipel sont parfois si vivement éclairées, que le vaste espace de mer en semble rétréci au point de paraître un lac de médiocre étendue, moins vaste même que le Léman, vu de Lausanne ou de Vevey.

Cette courtine est bordée de maisons et porte le nom fort expressif de rue Sur-les-Murs. Quartier de petits bourgeois et de pêcheurs, la rue Sur-les-Murs est à coup sûr une des plus pittoresques de La Rochelle. Des pampres verts couvrent les fa-

---

1. Voir 3e série du *Voyage en France*.

çades. Des jardinets remplis de roses, de belles-de-nuit, de pieds-d'alouette, d'œillets et d'autres fleurs rustiques bordent le pied des maisons ; des lauriers-roses luxuriants s'élèvent du fouillis de verdure. Un de mes voisins s'est arrangé là un coin tranquille ; il prétend être à la campagne. Et, de fait, on n'a en vue que le chenal incessamment sillonné de navires ou de bateaux de pêche, le bois de tamaris plein de fraîches avenues qui borde l'autre rive, la petite pointe des Minimes, puis, au loin, la mer et ses îles.

Pendant l'hiver, *les Murs* sont la promenade favorite des Rochelais. De là, on voit, sans craindre les vagues et les embruns, la mer hurler contre les falaises, les jetées et les digues. Mais en été, le Mail attire la population. Il mérite cet empressement. Peu de villes maritimes peuvent s'enorgueillir d'une promenade aussi belle. Longue de près d'un kilomètre, elle monte des remparts aux hauteurs du fort Louis, étalant une large pelouse entre deux avenues d'ormes splendides, bordées de villas enfouies dans la verdure et des magnifiques établissements de bains de mer du Mail et de Richelieu. Jadis séparé de la ville par les fortifications au moins inutiles de la place, le Mail, grâce à une trouée dans les remparts, est maintenant placé dans le prolongement

de la rue de la Monnaie et précédé d'une jeune promenade, le parc Charruyer, plantée sur les talus de contrescarpe. Ces talus serviront au moins à quelque chose!

Le charme du Mail et de la partie de la baie qu'il longe, c'est la beauté des ombrages. Les établissements de bains sont entourés de grands arbres dont les rameaux s'étalent sur la mer et forment à la rade une bordure merveilleuse. Bien rares les villes maritimes offrant d'aussi belles falaises boisées.

Il manque à la ville une vaste plage pour devenir une station de bains à la mode. Les bains du Mail et de Richelieu sont luxueux, ombragés et gais, ils n'ont pas la vaste étendue de sable des villes rivales. Pourtant, le petit établissement de la Concurrence possède une jolie plage accessible au public, où les enfants trouvent du sable à fouiller, à creuser et à entasser. Mais les rivages, entre Rochefort et La Rochelle, sont bordés de stations balnéaires florissantes. Fouras, en face de l'île d'Aix[1], est très fréquenté ; ses beaux bois de chênes verts, la masse pittoresque de sa tour, la vue des îles, sa proximité de Rochefort, lui ont valu la clientèle d'une grande partie du Li-

1. Voir 3e série du *Voyage en France*, page 100.

mousin, de l'Angoumois et du Poitou. Plus près de La Rochelle, une ville de bains grandit chaque jour sous le nom de Châtel-Aillon, qui fut celui d'une ville du moyen âge, assise sur une falaise rongée peu à peu par la mer et aujourd'hui complètement disparue. Avant Châtel-Aillon, une autre cité avait été emportée pierre à pierre par la lente érosion de ses collines ; elle se nommait Montmeillan ; à sa place s'étendent les immenses vasières couvertes de « bouchots » à moules et les roches plates du détroit de l'île d'Aix. Le Châtel-Aillon moderne est une cité de villas, régulièrement disposées en avenue sur une plaine sablonneuse, près d'un petit bois de pins. La falaise continue à être démolie par les vagues, ses débris contribuent à former les bancs de vase de l'embouchure de la Charente. En ce moment, on cherche à défendre le rocher au moyen d'enrochements et d'épis.

La plage de Châtel-Aillon est fort belle ; comme de tout ce littoral, on jouit d'un vaste panorama sur les îles, les « pertuis », la côte verdoyante de Chef-de-Baie dans laquelle est creusé le bassin de la Pallice. Aussi Châtel-Aillon est-il, pour les Rochelais, un rendez-vous estival très fréquenté ; neuf kilomètres seulement les en séparent et le chemin de fer les dépose à la plage même. Châtel-

Aillon est une annexe estivale de La Rochelle comme la Pallice est son annexe maritime, son port le plus considérable, comparable, toutes proportions gardées, aux docks londoniens sur la basse Tamise.

La création de ce bassin était fort peu d'accord avec nos préjugés, les prophètes de malheur n'ont pas manqué ; on a déclaré que jamais le nouveau bassin ne recevrait de navires ; cependant, on a triomphé de la solitude dans laquelle il est resté pendant les premières années. On ne déplace pas les courants commerciaux, disaient les économistes, oubliant que, chez nous même, le Havre s'était créé de toutes pièces et aussi Saint-Nazaire, oubliant aussi le fait extraordinaire de Port-Saint-Louis-du-Rhône, réussissant à prospérer dans les marais, devenant port florissant sans être une ville, devant lutter contre Arles, son chef-lieu communal, situé à plus de dix lieues, et contre certaines hostilités des ports voisins[1]. Aujourd'hui, la conception des Rochelais affirme de jour en jour son succès ; depuis sa création, le mouvement maritime de La Rochelle s'est élevé de 128 p. 100. Il était en 1890

---

1. Voir 8e série du *Voyage en France*, chapitre XIX. Voir aussi 13e série.

de 638,718 tonneaux de jauge ; en 1896, il atteignait 1,450,472 tonneaux.

Le port de La Rochelle s'était déjà bien transformé de nos jours. Au commencement du siècle, c'était encore, comme au temps des entreprenants Rochelais du moyen âge et de la Renaissance, un simple havre d'échouage où les navires reposaient sur des vases épaisses. Puis ce havre fut entouré de quais ; à la fin de la Restauration, on creusa un bassin à flot long de 133 mètres, large de 101, avec 446 mètres de quais, recevant des navires de 600 tonneaux, chiffre considérable pour l'époque. De nos jours, on a construit un autre bassin dont les quais accostables ont 917 mètres de longueur. Le chenal qui conduit à ces trois ports est dragué et entretenu par des chasses à une profondeur d'eau de $5^m,58$ en marée de morte-eau et de $6^m,72$ en marée de vive-eau[1].

Ces profondeurs, qui eussent semblé merveilleuses à nos pères, sont bien insuffisantes aujourd'hui, où beaucoup de navires atteignent un tirant

1. Pour les lecteurs peu au courant des choses de l'Atlantique et de la Manche, disons que les marées de morte-eau sont les marées les plus basses ; elles se produisent aux premier et dernier quartier de la lune ; les marées de vive-eau ou des syzygies sont les plus hautes ; elles se produisent quand la lune est nouvelle ou quand elle est pleine.

d'eau de 9 mètres, et l'on compte encore dépasser ce chiffre. Le port de La Pallice, par son avant-port, répond à toutes les nécessités de l'avenir; le bassin, creusé à 4 mètres au-dessous des plus basses mers, ayant une profondeur d'eau de 9 mètres.

La Rochelle reste consacrée aux navires d'un tonnage moyen; ils continueront à s'y rendre à cause des ressources considérables d'une ville importante. L'animation est grande, tant sur le port d'échouage, rempli de bateaux de pêche, de petits voiliers, où viennent s'amarrer les vapeurs des îles, que dans les bassins, dont on a masqué la vulgarité par des parterres et des quinconces égayant ce site de ville maritime. Les charbons et les bois sont le principal élément d'activité du port, ou du moins ceux qui, par le volume des marchandises manutentionnées, frappent le plus le visiteur.

Le port de La Pallice, au contraire, est en pleine solitude. Les maisons n'ont pas encore couvert tout l'espace laissé vide jadis entre les faubourgs de La Rochelle et la petite commune de Laleu, annexée à la cité voisine parce que son territoire renfermait la dépression dans laquelle le nouveau bassin a été créé. Mais chaque jour voit de nouvelles constructions; le faubourg de Saint-Mau-

rice se prolonge de plus en plus dans la direction de La Pallice ; des services d'omnibus réguliers montrent un mouvement constant ; le chemin de fer reliant le bassin au reste du réseau de l'État joue l'office de tramway et fait naître la vie. Avant longtemps, la Pallice et Laleu seront réunis à la cité mère par une ligne ininterrompue de maisons.

Malgré son isolement, le bassin a déjà un grand caractère d'animation ; les navires qui s'y rendent sont de puissants vapeurs ; la surface d'eau est de 11 hectares ; l'avant-port, entre ses jetées, avec la chambre d'épanouissement où la houle vient mourir, couvre 12 hectares. La Pallice peut donc, pendant longtemps encore, faire face à tous les besoins à venir. Si jamais il devient nécessaire d'augmenter le port, on le fera en creusant un autre bassin plus à l'est, où de vastes espaces ont été réservés.

Tout en restant ville de marine et de négoce, tout en développant chaque année son importance économique, La Rochelle a su se faire une place à part dans l'activité intellectuelle du pays. Elle ne renferme pas d'école pour les études supérieures, nulle université n'a jamais existé dans ses murs, et cependant elle compte des sociétés savantes actives. Sciences, lettres, arts, géographie,

agriculture y sont l'objet d'études sérieuses. Les sciences naturelles surtout y sont goûtées. Le musée est fort intéressant, le jardin des plantes est remarquablement entretenu. Peu de villes de province ont mieux conservé le goût des choses de l'esprit. Comme sa voisine Fontenay-le-Comte, elle a su rester un foyer intellectuel.

XVIII

LES VIGNES ET LES LAITERIES DE L'AUNIS

De Taillebourg à Saint-Jean-d'Angély. — Saint-Jean et son industrie. — La reconstitution du vignoble dans la Charente-Inférieure. — La Boutonne. — De Saint-Jean à Surgères. — Les laiteries coopératives de la Charente-Inférieure. — Leur origine. — Les distilleries. — Entrée dans le Marais. — Marans et la Sèvre niortaise.

Marans. Septembre.

Le chemin de fer, entre Taillebourg et Saint-Jean-d'Angély, traverse un pays d'aspect fort banal où, sur la roche calcaire, croissent de maigres bois, les villages montrent cependant au passant de belles églises : l'un d'eux, Fenioux, possède une des *lanternes des morts* les mieux conservées de l'ouest.

La ligne n'a pas été conçue pour le trafic actuel, comportant de grandes vitesses, aussi est-elle fort accidentée par la raideur des pentes. Pour atteindre Saint-Jean-d'Angély, elle décrit une grande courbe, descend dans la vallée de la Boutonne, gentille rivière dont les îles nombreuses, les grands arbres des rives et les prai-

ries contrastent avec l'aspect de sécheresse des plateaux. Ce grand contour de la voie ferrée permet d'admirer au passage l'assiette pittoresque de Saint-Jean-d'Angély.

Avec ses belles routes plantées d'arbres, ses tours et ses campaniles, ce chef-lieu d'arrondissement laisse un souvenir dans l'esprit du voyageur. Mais l'intérieur ne répond pas tout à fait à ces apparences ; les rues, enfermées dans les boulevards, sont étroites et irrégulières. Elles présentent cependant çà et là quelques accidents heureux, une tour de l'Horloge enjambe une rue égayée plus loin par une jolie fontaine. La place principale a grand air avec son élégant hôtel de ville, le palais de justice, des maisons à arcades et, au centre, la statue de Regnault de Saint-Jean-d'Angély, père du maréchal. Au demeurant, une ville très propre, aux maisons soigneusement entretenues et fort animée par sa situation au centre d'une vaste région agricole, dont l'antique richesse en vignes se reconstitue peu à peu et qui a trouvé dans l'industrie laitière de nouvelles et importantes sources de revenus.

La vigne couvrait jadis d'immenses étendues dans cette région comme dans toute la Charente-Inférieure et la Charente ; elle a été brusquement détruite par l'invasion foudroyante du phylloxéra

et Saint-Jean-d'Angély fut durement éprouvé ; mais de nouveau les distilleries sont nombreuses dans cette ville, l'industrie des eaux-de-vie y est assez florissante. Avant l'invasion du phylloxéra, le département comptait environ 130,000 hectares de vignes (vers 1880), dix ans après, l'étendue était tombée à 17,860 hectares. Après un moment de stupeur et de découragement, les populations se sont ressaisies, on a entrepris des plantations de vignes greffées sur souche américaine ; dès la fin de 1896, les surfaces en vignes atteignaient 32,972 hectares, dont 11,396 en vignes américaines. Maintenant l'élan est donné, des vignobles de démonstration ont été créés sur divers points de la Champagne et des bois, on a trouvé certaines variétés d'hybrides résistant au phylloxéra et à l'anémie dans les terres les plus calcaires. La nouvelle en a été annoncée au conseil général en 1896.

La reconstitution a été entreprise avec beaucoup d'ardeur sur un grand nombre de points ; de petits propriétaires, des instituteurs, des maîtres de grands domaines s'y sont mis avec la même ardeur. Rien n'est plus intéressant et plus réconfortant que la lecture du rapport sur les primes d'honneur au concours général de 1894. On y voit un esprit d'entreprise des plus remar-

quables ; ainsi par exemple, M. Dufaure, fils, je crois, de l'éminent homme d'État, a planté de 1888 à 1893, une surface de 86 hectares, il a sauvé 6 hectares de vignes françaises au moyen d'insecticides. Son domaine de Vizelles, dans le canton de Cozes, est une véritable école pour la région. La vigne, dirigée sur fils de fer, produit une impression superbe. A ce point de vue, les 200,000 fr. consacrés à la création de ce vignoble ont produit de gros intérêts pour le pays.

La région de Saint-Jean-d'Angély sera une des plus empressées à reconstituer la richesse perdue, car il y avait là plusieurs centres importants pour le commerce des eaux-de-vie. Les chemins de fer ouverts depuis quelques années : grande ligne de l'État, réseau à voie étroite reliant Saint-Jean à la mer, à Angoulême, à Cognac, au Poitou, contribueront à faire de la petite ville un centre de trafic. Sa rivière, la Boutonne, est navigable au moyen d'écluses ; elle eut jadis un mouvement de près de 7,000 tonnes, mais la navigation a été presque annulée par l'ouverture des chemins de fer ; rares sont maintenant les gabares, devant le petit port de Saint-Jean ombragé de beaux arbres.

En dehors de ces sources d'activité, Saint-Jean d'Angély doit encore beaucoup au dépôt de remonte où sont conduits les chevaux élevés dans

la Charente et le Poitou. La présence de cet établissement militaire fait développer chaque jour l'industrie chevaline.

Le chemin de fer à voie étroite du réseau charentais-poitevin, dirige une de ses lignes sur Saint-Saviol, dans la Vienne, par les plateaux d'Aulnay et de Chef-Boutonne, région sans grand intérêt si elle ne possédait les belles futaies des forêts de Chizé et d'Aulnay et l'admirable église romane de ce dernier chef-lieu de canton. Cette ligne, d'ailleurs, a moins d'importance pour Saint-Jean que les sections de Cognac par Matha et de Marans par Surgères, Cognac étant le centre commercial pour les eaux-de-vie, et la ligne de Marans traversant une contrée pastorale où l'industrie laitière a pris un développement remarquable.

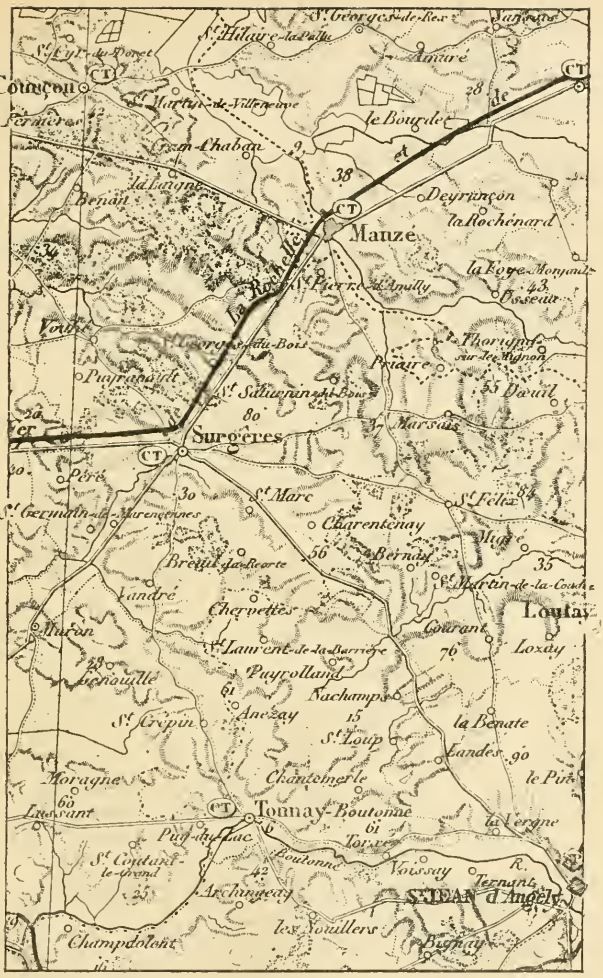
Au départ de Saint-Jean, cette voie ferrée monte sur les collines riveraines de la Boutonne, par des campagnes ondulées où les céréales et les choux-fourrages ont remplacé la vigne. La reconstitution du vignoble est entreprise cependant, de beaux plantiers, bien entretenus se remarquent çà et là ; mais combien faible est leur étendue, comparée aux vastes espaces où la carte de l'état-major indiquait jadis des damiers de ceps! La vigne est la seule culture susceptible de rende-

ment, dans ces terres de *groie,* c'est-à-dire de calcaires désagrégés.

Ces plateaux n'ont aucun caractère ; les champs sont entourés de haies de chênes masquant les maisons ; on ne voit ni fermes ni hameaux, sauf dans les fonds de vallée, vers la Boutonne, la Soie et le Ribot. Infinis semblent les espaces déserts. La vallée du Tournay a des terres humides où se montrent quelques carrés de vigne vigoureuses, mais ce sont des taches, le pays est surtout en pâturages et cultures. Le vignoble a un peu d'étendue près de Bernay et de Parançay. Les souches, très basses, émergent à peine du sol.

Insensiblement, le plateau s'abaisse, l'horizon s'entr'ouvre. Voici les immenses plaines au cœur desquelles est la petite ville de Surgères, centre le plus considérable entre La Rochelle et Niort. Dans ces étendues, pas de villages, mais de gros hameaux aux maisons blanches. Le sol, paraissant assez profond, est semé de petits cailloux blancs.

Le paysage a un aspect tout nouveau : on devine les approches du pays maraichin. Si ce n'est pas encore le Marais, ce n'est déjà plus le Bocage. Un des villages de la route, Saint-Mard, rappelle par ses maisons blanches, perdues dans les arbres, certains hameaux du littoral poitevin.



D'après la carte de l'état-major au $\frac{1}{320,000}$.

(Le chemin de fer à voie étroite de Saint-Jean-d'Angély à Surgères et Marans ne figure pas encore sur la carte.)

Au milieu de la plaine, limitée par des hauteurs à peine sensibles, voici la haute tour à flèche quadrangulaire, très trapue, de l'église de Surgères. Elle semble isolée au milieu des arbres, mais, en approchant, on aperçoit la ville aux toits gris, presque noirs, très espacés, donnant l'impression d'une cité populeuse. Elle possède 3,300 habitants seulement, elle en eut près de 4,000 au moment de la grande prospérité des vignobles et n'en possédait pas 2,000 au commencement du siècle. Les rues par lesquelles on pénètre dans Surgères sont bordées de jardins entourant de coquettes maisons. Dans ces jardins, fleurissent de hauts lauriers-tins, dont la floraison est superbe ; des figuiers, des lauriers, indiquent un climat d'une grande douceur. En dehors de ces parterres de verdure, la petite ville n'offre aucun caractère bien tranché ; on rencontre d'assez nombreux chais à eau-de-vie et des magasins bien fournis. La partie curieuse est le vieux château, dont l'enceinte, encore debout, est flanquée de tours affectées à des services publics. L'une d'elle porte l'inscription : « Commissaire de police », une autre sert d'asile à la société philharmonique. Au milieu de cette enceinte, dans les arbres d'une promenade, sont l'hôtel de ville et l'église romane, dont la façade est comme plaquée contre

l'édifice. C'est une admirable page d'architecture qui ne se relie en rien au monument lui-même.

L'église, les courtines, les tours, la vaste place du champ de foire, servant d'esplanade, donnent beaucoup de couleur à cette partie de Surgères, bâtie au bord de la Gères — d'où *sur Gères* — née de nombreuses fontaines aux abords de la ville.

Surgères peut être considéré comme le centre de l'industrie laitière dans la Charente-Inférieure et les Deux-Sèvres. Laiteries particulières, laiteries coopératives, s'étendent à peu près partout, remplaçant par l'élevage la vigne disparue. Si grand est le développement de cette industrie agricole, que le ministère de l'agriculture a tenu à suivre de près les progrès de la fabrication du beurre. En 1896, il a confié à M. Martin, directeur de l'école nationale de laiterie de Mamirolle (Doubs), une mission dans les Charentes et le Poitou. Sur la demande du conseil général, le ministre a, cette année même (1897), chargé un ingénieur agronome, M. Dornic, chef des laboratoires de Mamirolle, de venir pendant deux ans se mettre à la disposition du syndicat des laiteries coopératives de la région. M. Dornic est entré en fonction, le 1er juillet 1897, comme inspecteur des laiteries. Il réside à Surgères, où il a installé un

laboratoire d'analyses et de contrôle du lait. Il doit visiter fréquemment les laiteries coopératives, aider les directeurs de ses conseils « leur donner toutes les indications dont ils pourraient avoir besoin, tant au point de vue technique qu'économique ». Son action s'étend sur les deux Charentes, la Vendée, les Deux-Sèvres et une partie de la Vienne et de la Haute-Vienne.

L'industrie laitière est donc l'objet de grands encouragements dans toute cette région, les laiteries n'existent pas seulement dans les campagnes ; les chefs-lieux de canton : Surgères, la Jarrie et Courçon, sont le centre d'une fabrication active. Il y a là, pour toute la contrée et pour le port de Marans, une source croissante de prospérité.

L'histoire de la laiterie dans la Charente-Inférieure est une page toute à l'honneur des populations de l'Aunis. En 1887, un petit travailleur de la terre, M. Biraud, de Chaillé, dans la commune de Saint-Georges-du-Bois, eut l'idée de réunir un certain nombre de cultivateurs pour constituer un capital et créer une laiterie coopérative ayant pour but la fabrication du beurre de première qualité.

Chose singulière pour qui connaît l'esprit routinier des paysans, l'idée fut aussitôt accueillie.

Dès le 13 janvier 1888, on commençait à fabriquer, très modestement d'abord, car on traitait seulement 500 litres par jour ; les manipulations se faisaient à bras ; peu à peu le succès étant venu, la coopérative de Chaillé réunit (1894) 310 actionnaires. Elle traite par jour 6,000 litres de lait produisant 270 kilogr. de beurre valant 3 fr. 50 c. le kilogr.

Au bout de quatre années, on avait pu amortir tous les frais d'installation et d'outillage et répartir 21,000 fr. de bénéfice entre les actionnaires. Le lait, qui trouvait difficilement preneur à 10 cent. le litre, se payait 12 cent., accroissant d'autant le bénéfice des coopérateurs. Outre la laiterie, l'établissement de Chaillé élève 300 porcs et porcelets à l'aide du petit lait. Les bénéfices réalisés ont encouragé les paysans à accroître et améliorer leur bétail ; la prospérité de ce petit pays fut telle, que, bientôt, un grand nombre de communes voulurent avoir des laiteries coopératives. Quand, en 1894, la commission des primes d'honneur accordait une médaille d'or grand module à la laiterie de Chaillé, une autre médaille de même valeur à M. Biraud, des médailles d'argent et de bronze au comptable, aux deux ouvriers laitiers et à la femme qui les aidait, on comptait déjà plus de quarante laiteries coopératives aux

environs de Surgères, dans la Charente-Inférieure, la Vendée et les Deux-Sèvres. Partout où les terres incultes prenaient de la plus-value, le nombre de têtes de bétail augmentait, des prairies se créaient sur tous les points. Cette prospérité sans cesse croissante est l'œuvre d'un seul homme, qui n'a jamais demandé à sa création de Chaillé autre chose que le franc par jour alloué en sa qualité de directeur de la laiterie [1].

Là ne s'est pas arrêté l'exemple : plusieurs cultivateurs de la commune de Saint-Médard, dans le canton de La Jarrie, se dirent que l'on pouvait réussir avec la distillerie par le même système d'association. Ils se groupaient en 1887 ; en 1894 ils étaient 256 ayant seuls le droit de fournir les betteraves à la distillerie créée par eux ; chaque actionnaire pouvait fournir 15,000 kilogr. de betteraves par action. Le succès, là encore, a été merveilleux ; après le phylloxéra, les terrains à vigne étaient tombés à 600 fr. l'hectare ; en 1894 ce prix avait triplé. Les paysans, encouragés par le succès, ont travaillé la terre avec tant de soin, qu'ils arrivent à produire 30,000 kilogr. en moyenne à l'hectare, quelques-uns sont même

1. Dans la 16e série, chapitre XI, nous revenons sur ces laiteries à propos des établissements semblables du Poitou.

parvenus à 40,000 kilogr. L'exemple fut rapidement suivi : un grand nombre de distilleries coopératives se sont fondées dans la région, trouvant dans le commerce local des eaux-de-vie communes des débouchés assurés. Dès 1888, 293 cultivateurs des environs d'Aigrefeuille tentaient une entreprise analogue, ils sont 350 aujourd'hui. Leur capital social de 97,000 fr. a été rapidement amorti ; pendant les quatre premières années on a distribué 30 p. 100 de dividende, la culture a été perfectionnée et le produit par hectare atteint actuellement 45,000 kilogr. Les pulpes livrées aux adhérents à un prix déterminé à l'avance ont permis d'augmenter l'élevage du bétail dans de grandes proportions.

A la sortie de Surgères, vers la route de Marans, est un des plus importants établissements de laiterie. Il est en partie alimenté par les villages et les fermes construits sur les lisières des immenses bois de Benon. Jusqu'au Marais, on rencontre sans cesse les mêmes terrains de teinte fauve semés de petits cailloux blancs. Le plateau se déprime en un vallon où se traîne un ruisseau aux eaux peu abondantes, appelé le Curé. Vers Bouhet et le Gué d'Alleré, la vallée s'élargit et devient marécageuse, sorte de golfe herbeux du

grand marais poitevin. Le chemin de fer abandonne cette contrée où les villages sont rares, pour aller à la lisière de la forêt de Benon, desservir Ferrières et le gros bourg de Courçon. Le plateau, ici, est comme une péninsule projetée entre les marais de la Sèvre et ceux du Curé. Il prend peu à peu l'aspect palustre, les terres s'abaissent, couvertes de hameaux sans caractère, aux toits plats et bas, entourés de grands paillers. Seuls les moulins à vent, encore nombreux, mettent un peu de vie dans cette plaine basse et banale, en ce moment sillonnée de charrues tirées par des attelages de deux chevaux en flèche.

Voici le Marais, on y pénètre au delà de Saint-Jean-de-Liversay. Cette partie, conquise depuis longtemps, n'est point inondée l'hiver ; en cette saison, c'est un immense champ de céréales et de choux. Les fermes sont nombreuses dans ces petits domaines délimités par des chenaux aux eaux stagnantes. Autour de ces demeures rurales vaguent des porcs, des dindons, des moutons. Au-dessus du Marais surgissent de petites éminences, anciennes îles ou cordons de dunes, en partie couverts de maisons. La terre de ces îles est jaune, parsemée de pierres, celle du Marais est noire.

De ce côté, les labours sont faits par de beaux

bœufs. Les semis, en ce moment en pleine activité, se font encore à la volée, les machines agricoles sont rares.

De grands pans de murs, restes d'un château, commandent une de ces éminences; ce fut sans doute une des défenses de Marans dont voici, sur un des îlots rattachés au continent, la haute tour d'église. La roche est activement exploitée ici, pour la production de la chaux qui manque dans le Marais, la Gâtine et le Bocage; les carrières sont ouvertes sous les premières maisons de cette petite ville peuplée de 3,500 habitants environ, 1,000 autres étant disséminés sur un vaste territoire rural.

La ville est simple, mais d'une propreté hollandaise ; ses maisons soigneusement blanchies s'alignent sur de nombreuses petites rues aboutissant à la Sèvre niortaise. Le petit fleuve est la raison d'être de Marans, la Sèvre niortaise étant navigable pour les navires de mer jusqu'au port de Marans, sur 17 kilomètres, et pour les bateaux de rivière jusqu'à Niort, sur 54 kilomètres, et reliée à La Rochelle par le canal de Marans.

Bien qu'il soit rattaché au grand réseau par un embranchement de chemin de fer, le port est d'une inexprimable tristesse. Complètement en dehors de la ville, en vue des immenses et mornes

étendues du Marais poitevin [1], il est constitué par cinq cents mètres de quais au bord d'une eau très étroite, souillée par le flux et le reflux. Pas une maison, sauf la cabane des douaniers. Les blés sont le principal aliment de cet établissement maritime, parfois la quantité entreposée est considérable, Marans étant le plus grand centre de céréales dans cette région, un des marchés régulateurs de la France. Deux petits navires chargent en ce moment des blés et des pierres. Le port est souvent plus animé, car le nombre des navires entrés a été de 243 en 1896, jaugeant 9,845 tonnes. La sortie a atteint les mêmes chiffres. L'importance de ce port serait bien plus grande si l'on dérasait un seuil rocheux qui en gêne l'entrée. L'accès serait alors possible à des navires calant 4^{m},60.

1. Le marais poitevin est décrit dans la 16e série du *Voyage en France*.

XIX

LES BOUCHOTS A MOULES

La ferme-école de Puilboreau. — Paysages rochelais. — Esnandes. — Le golfe de l'Aiguillon. — Navigation sur la vase. — En *pousse-pied* ou *acon*. — Mon boucholeur. — Dans les bouchots. — L'Irlandais Walton. — Invention des bouchots. — Élevage et transplantation des moules. — La production des bouchots.

Esnandes. Septembre.

Assez âpre dans la partie du littoral où elle est battue par le vent de mer, la campagne de La Rochelle est aimable et verte dès qu'on sort de la zone marine. Les cultures sont bien entretenues, grâce à la ferme-école de Puilboreau, d'où se répandent les procédés nouveaux de la science agricole.

Cette ferme-école est à une faible distance de La Rochelle, elle couvre 119 hectares, dont 21 en terres arables, 54 en prairies naturelles, 4 en bois et 11 en vignes. Le vignoble est planté en cépages américains greffés constituant un véritable champ d'expériences et de démonstrations. Cet établissement renferme trente-trois élèves.

Son excellente tenue lui a valu par deux fois la prime d'honneur des fermes-écoles.

L'aspect de la plaine rochelaise est d'une mélancolique grandeur. De grandes ondulations de terrains, des bouquets d'ormeaux, des villages tout blancs, des vignes, des champs de céréales s'étendent à l'infini, jusqu'à la mer grise où courent des navires. Les bourgs, d'ailleurs, vivent plus de la mer que du sol. L'Houmeau, Nieul, Marsilly, exploitent d'importants viviers dans lesquels ils élèvent des huîtres, ceux d'Esnandes ont une industrie plus curieuse et très caractéristique dans l'élevage des moules sur les bouchots.

Esnandes est un bourg régulier, bâti sur les derniers ressauts des collines qui furent jadis les rivages du grand golfe du Poitou devenu le Marais. Il possède une de ces curieuses églises fortifiées, si communes en Aunis, où l'on avait à repousser de fréquentes attaques des pirates et des Anglais. La population entière se compose de pêcheurs ou plutôt d'éducateurs de moules.

J'étais allé à Esnandes sans m'informer de l'heure de la marée, et quand je suis arrivé sur la grève, en vue de l'immense étendue du golfe de l'Aiguillon, le flot recouvrait tout, les voiles passaient au-dessus des vasières épaisses que je vou-

lais parcourir. Un pêcheur, voyant ma déconvenue, m'a offert de me conduire le lendemain. Je suis allé coucher à Marans d'où, ce matin, je partais par le chemin de fer de La Rochelle, si économiquement établi sur les terres retirées pour le creusement du canal de Marans et rejetées en cavaliers ; j'ai gagné Andilly, village qui possède une des plus importantes laiteries coopératives de la région ; créée au mois de janvier 1892, elle comptait en 1895, 515 associés ayant 1,050 vaches.

Andilly est à une faible distance d'Esnandes, où je suis parvenu dans l'après-midi. Sur la plage j'ai trouvé mon pêcheur, m'attendant avec impatience, près d'une singulière embarcation appelée *acon* ou *pousse-pied*. C'est un canot sans quille, au fond absolument plat, taillé en biseau à l'avant, un de ces esquifs que ferait un enfant au moyen de planchettes et de clous ; l'engin, long de trois mètres, profond de cinquante centimètres, est très étroit, juste pour un homme. A l'avant est une planche sur laquelle mon guide me fait asseoir en me recommandant l'immobilité la plus absolue :

— Le moindre mouvement pourrait nous jeter dans la vase, me dit-il.

Dame, j'ai fait une légère grimace. Imaginez, entre des terres très basses, à peine indiquées,

très loin, par des digues et quelques arbrisseaux, un immense golfe arrondi, ayant en tout sens huit kilomètres de diamètre et à demi fermé au nord-ouest par une longue pointe allongée, sorte de jetée de dunes à l'extrémité de laquelle est la tour d'un fanal. Mais, dans ce golfe, pas d'eau, à cette heure, partout des vases noirâtres, striées de ruisselets d'eaux d'infiltrations ou amenées par les chenaux de marée dont les écluses sont en ce moment ouvertes. Au milieu de ces vases, loin du rivage, se dressent des rangées brunes de poteaux symétriquement disposés, une foule de bateaux semblables au mien y vont ou en viennent. Quelle étrange navigation ! Ni rames, ni voile, on glisse sur la vase au lieu de flotter, sur chacun de ces *acons* un homme est à demi couché, sa jambe droite sort de la barque, c'est le moteur de l'équipage, cette jambe. Le *boucholeur* plonge le pied sur la vase et, de cette matière à demi fluide, fait un point d'appui pour lancer son acon.

En avant ! nous quittons la petite grève bordée de quelques baraques et sur laquelle reposent des acons. Mon boucholeur, armé d'une gaffe qui trouve appui sur un sous-sol assez résistant, lance le pousse-pied ; bientôt la profondeur est trop grande pour la gaffe, l'homme se couche à demi à l'arrière, met sa jambe par-dessus le bordage,

et d'un coup de jarret lent et régulier nous fait glisser sur le golfe de boue. La situation est étrange : à chaque instant on croit que la frêle machine va s'enfoncer dans la vase, puis on rencontre des ruisseaux dont le courant se dirige rapidement vers la mer, l'acon y pénètre, se sert de ce fleuve minuscule pour naviguer sans effort ; là surtout il faut garder la plus complète immobilité. De ruisseau en ruisseau, de banc de vase en banc de vase, on atteint enfin les rangées de poteaux. Ceux-ci sont reliés entre eux par de grossiers clayonnages auxquels sont suspendus par millions des groupes de moules, grasses et lisses. Dans des poches de filets on voit de petites moules : naissain recueilli par les boucholeurs et qui, au fur et à mesure du développement du mollusque, rompra les mailles pour aller à son tour se fixer aux pieux et aux clayonnages.

Ces rangées ont une disposition singulière, elles sont en forme de W, un W cassé dont les pointes brisées peuvent permettre le passage à un acon. La légende veut que cette disposition soit due au myticulteur de génie qui inventa les bouchots, l'Irlandais Walton. En 1235, ce Walton, patron d'un bateau venu d'Irlande avec un chargement de moutons, fut jeté à la côte par une tempête et se brisa contre les rochers. Les deux

hommes d'équipage et la plupart des moutons périrent, Walton fut sauvé avec quelques-uns de ses animaux ; il les vendit pour subsister ; on voudrait même que les bêtes irlandaises croisées avec le mouton du pays soient devenues les ancêtres du mouton de marais vendéen. Le prix des moutons mangé, Walton, qui ne pouvait retourner dans son lointain pays, se fit chasseur.

Il planta des poteaux sur les vases de la baie et y suspendit des pièges, filets qu'il appela allaovrat, de deux mots de son pays : *allaov,* nuit, et *rat* ou *rêt*, filet d'où le nom d'*allowret* encore employé en Aunis. Pour visiter ses appâts et relever les oiseaux pris dans les rêts, il imagina l'acon, sans doute inspiré par quelque engin analogue utilisé dans les marais de la verte Erin.

Les poteaux étaient bientôt couverts de moules, car la marée les baignait deux fois par jour ; Walton remarqua que, à l'abri des corps étrangers, des vases et des rochers, elles prenaient un grand développement et une saveur supérieure à celle de la moule ordinaire. Il augmenta le nombre des piquets, imagina de recueillir le naissain et de le fixer aux poteaux dans des morceaux de vieux filets. Le bouchot était trouvé. Il fut baptisé ainsi, selon Alcide d'Orbigny, des mots irlandais *bout,* clôture, et *choat,* de bois. Pour bien marquer son

invention, Walton, devenu riche et pouvant développer ses bouchots, leur donna cette forme singulière de W (double V), première lettre de son nom.

D'après la carte de l'état-major au $\frac{1}{320,000}$.

L'histoire est touchante, mais est-il bien sûr qu'un pêcheur irlandais de 1235 connût ses lettres?

Nous voilà donc dans les bouchots. Tout en pro-

cédant à la récolte des plus grosses moules, le boucholeur m'explique comment on procède à la construction des bouchots et à l'élevage des moules. On plante dans la vase des pieux ayant 4 mètres de longueur et 16 centimètres de diamètre, à 40 ou 50 centimètres l'un de l'autre ; ces pieux sont enfoncés à une profondeur de 2 mètres. En enlaçant de l'un à l'autre des perches de bois flexible, en viorne surtout, on forme un clayonnage laissant entre la vase du fond et la première rangée assez d'espace pour que l'eau puisse passer. On obtient ainsi une sorte de palissade grossière, longue de 200 à 250 mètres, haute de 2 mètres, le double V de ces palissades constitue le *bouchot*. Il y en a près de 500 dans le golfe de l'Aiguillon, mais il en est beaucoup d'autres vers Fouras, l'île d'Aix et le littoral de Marennes.

Dans la partie la plus éloignée du rivage, sont placés des poteaux isolés, dits bouchots d'aval ou d'en bas, là vient se fixer le frai qui donne naissance à de petites moules, semblables à de la graine de lin, d'où le nom de *naissain*. On semence en avril le naissain ; en mai, on constate l'accroissement, on peut comparer la petite moule à une lentille ; en juillet, elle est grosse comme un haricot et ses grappes revêtent les pieux à la façon d'un manchon. La moule, prête à *transplanter*, prend

alors le nom de *renouvelain*. Les boucholeurs vont détacher ce plant en râclant avec soin les délicats coquillages, remplissent leurs paniers et se rendent aux bouchots les plus éloignés, appelés bouchots bâtards et ne découvrant qu'aux grandes marées. On met une certaine quantité de renouvelain dans les débris de vieux filets en forme de poche et on attache celle-ci au clayonnage. Peu à peu, les moules se répandent autour de la poche, s'accrochent à l'aide des *byssus* ou filaments qu'elles sécrètent. Si elles font de trop gros amas, on les *éclaircit* pour les repiquer dans les places les moins fournies. Quand les moules ont atteint toute leur taille, on les plante sur les bouchots les plus rapprochés de la côte, découvrant à toutes les marées, mais elles sont à l'abri de la vase ; quelquefois on se borne à les mettre au sommet des clayonnages. Les moules ne tardent pas à devenir vraiment succulentes, sur ces bouchots *milloins* ; elles sont alors considérées comme marchandes et peuvent être disposées dans les bouchots *d'amont*, où a lieu la cueillette. Les boucholeurs les *récoltent* chaque jour pour les envoyer aux gares de Marans, Andilly et La Rochelle, d'où se font les expéditions.

Le poids de moules fournies par un mètre de bouchots atteint environ 150 kilogr. ; le bouchot

peut donc donner de 60,000 à 75,000 kilogr. valant plus de un million. Lorsque M. Coste, dans ses admirables études sur la myticulture, étudiait les bouchots de la baie de l'Aiguillon, les produits d'un bouchot étaient évalués à 2,000 ou 2,500 fr. ; tous les bouchots réunis fournissaient de 30 à 37 millions de kilogrammes. Aujourd'hui le service des pêches au ministère de la marine a recensé, dans la seule commune d'Esnandes, 956 bouchots ayant une superficie de 265 hectares. Au 31 décembre 1895, ils renfermaient 30,000 hectolitres. La vente avait atteint 14,000 hectolitres valant 154,000 fr.

D'après le naturaliste Alcide d'Orbigny, le bouchot, en 1846, nécessitait environ 1,136 fr. de frais d'entretien ; en 1897, il ne semble pas que le chiffre ait beaucoup augmenté pour cette singulière industrie, dont tous les termes techniques sont empruntés à l'agriculture.

Les chemins de fer, en permettant l'expédition au loin des produits des moulières, n'ont pas beaucoup développé l'étendue des bouchots d'Esnandes ; ceux-ci occupaient tout l'espace disponible, soit 10 kilomètres de longueur sur une profondeur de 4 kilomètres, mais la méthode de Walton s'est propagée dans toute la petite mer de Saintonge et d'Aunis. Même le quartier maritime de Marans,

dont fait partie la baie de l'Aiguillon, n'est qu'au troisième rang pour la production des moules dans l'arrondissement maritime de Rochefort, qui renferme 1,800 bouchots.

En 1890, celui-ci avait produit plus de la moitié des moules récoltées en France, 355,071 hectolitres sur 631,323 ; le quartier de Marans entrait dans cette quantité pour 38,620 hectolitres seulement ; celui de l'île d'Oleron pour 20,500, celui de Rochefort pour 88,000 et celui de Marennes, le plus riche, pour 162,700. Mais la moule la plus fine, au point de vue comestible, est encore celle d'Esnandes. Le prix moyen de l'hectolitre était en 1890 de 9 fr. 04 c. ; il valait 2 fr. à Marennes, 1 fr. 35 c. à Rochefort, 1 fr. 20 c. à l'île d'Oleron. Sauf à Cette et Agde, où la moule se vend un peu comme friandise et a atteint les prix respectifs de 11 fr. 46 c. et 30 fr., le prix de ce petit mollusque n'est nulle part aussi élevé qu'à Esnandes [1].

Telle est cette curieuse et assez prospère industrie des boucholeurs, qui fait vivre les communes de Marsilly et d'Esnandes. Les autres communes du littoral rochelais, Nieul-sur-Mer et l'Hou-

1. A Lorient, cependant, le prix a atteint 10 fr.

meau, se livrent de préférence à l'élevage de l'huître; je ne reviendrai pas ici sur l'ostréiculture, dont j'ai longuement parlé jadis [1].

---

1. 3e série du *Voyage en France*, chapitres sur l'*île aux Oiseaux*, *Marennes*, l'*île d'Oleron* et l'*île d'Aix*; 4e série, *les îles d'Arz* et *d'Ilur*; 5e série, chapitre XVII, les *huîtrières de Cancale*, etc.

XX

NIORT ET LA PLAINE POITEVINE

Le viguier d'Andorre. — L'industrie des mules. — De Saint-Jean-d'Angély à Niort. — Mauzé et René Caillé. — Le chef-lieu des Deux-Sèvres. — A travers la ville. — Culture et confiserie de l'angélique. — Artichauts et graines d'oignons. — La ganterie et la chamoiserie. — La vallée de la Sèvre. — Dans la Plaine poitevine.

Niort. Avril.

Il y a quelques années, M. Robert, professeur d'agriculture à Niort, qui avait bien voulu me piloter parmi les éleveurs de la Plaine poitevine, me présentait à un brave homme haut en couleur, très rond d'allures, coiffé d'un béret, qui se trouvait près de nous au café.

— Un grand marchand de mules, me dit-il, et, en même temps, un président de République !

— Oui, insista-t-il devant mon air étonné, un chef d'État, le viguier de la République d'Andorre !

Le fait était exact ; j'eus à la fois le plaisir de prendre le café avec le chef de la plus vieille des républiques et de saisir sur le vif le commerce

considérable de la Plaine poitevine avec les pays d'outre-Pyrénées. Je reviens achever mon étude sur l'élevage, mais mon guide n'est plus, et les visiteurs espagnols ne sont point arrivés encore.

Malgré la saison, le temps est superbe et je puis voir la plaine dans toute la beauté des premières verdures des blés. Je l'ai traversée l'autre jour en venant de Saint-Jean-d'Angély, par un temps assez morose.

Le paysage manque un peu de variété ; la plaine du Bas-Poitou, si luxuriante avant le phylloxéra, serait maintenant parfaitement laide sans l'étendue même des horizons, les vastes emblavures, et, au couchant, les masses indécises des saulaies du Marais bornant le paysage.

Aujourd'hui, par ce beau soleil, légèrement voilé de vapeurs transparentes, l'aspect est infiniment mélancolique et doux. Je suis venu par Marans et Mauzé, petite ville mollement assise à l'endroit où les eaux du Mignon, jusqu'alors divisées en une foule de bras, sont réunies dans un chenal éclusé et servent à la navigation. Sur le pont qui franchit l'humble rivière, un buste a été érigé, celui de René Caillé, ce boulanger poussé par l'esprit des voyages qui, le premier parmi les Européens, réussit à pénétrer à Tombouctou-la-Mystérieuse, maintenant capitale d'une colonie

française après avoir été si longtemps considérée comme inaccessible. René Caillé est né à Mauzé, son enfance s'est passée dans ces paysages tranquilles du Mignon.

A partir de Mauzé, le chemin de fer et les routes traversent de larges vallées marécageuses, branches, golfes, pourrait-on dire, du marais poitevin. Des bourgs, assez rares, sont cachés par de grands bouquets de bois au-dessus desquels apparaît la flèche ou la tour de l'église. Vu des abords de Frontenay-Rohan-Rohan, bourgade fort tranquille et simple, malgré ce nom sonore, on a une vue immense sur de vastes plaines herbeuses, traversées par une large route bordée de grands arbres. Au fond de l'horizon, vers le nord, apparaissent, majestueuses, les tours de Niort. En quelques minutes, on est dans la gare, spacieuse et bien conçue, où sept lignes de chemins de fer, venant de tous les points de l'horizon, font du chef-lieu des Deux-Sèvres une des villes les mieux desservies de la France entière. Ces nombreuses voies ferrées, dont deux, les lignes de Paris à Bordeaux et de Poitiers à La Rochelle, ont un rôle capital pour l'ouest, et la Sèvre, navigable jusqu'à la mer, font de Niort un centre économique assez considérable, malgré l'absence d'industrie dans la région. Lignes de rails, rivière,

routes rayonnant en étoile, font du plan de Niort et de sa banlieue, comme le donne par exemple la carte de l'état-major, le type le plus classique d'un centre attractif. Cependant, Niort ne possède pas 24,000 habitants, mais si l'on compte dans l'agglomération le faubourg autonome de Saint-Florent et les petits faubourgs dépendant d'autres communes, on peut évaluer à 26,000 âmes la population niortaise. Elle en avait à peine 15,000 au commencement du siècle.

La gare, créée loin de l'ancienne ville, a fait naître de nouveaux et importants quartiers percés de belles avenues, dotés d'édifices qui donnent assez grand caractère à ces voies régulières. Rues et avenues aboutissent à la Brèche, une des plus vastes places de France, bordée par un square, entourée de grands arbres et peuplée par un nombre extraordinaire de statues, de groupes, de vases, de sculptures. Ce luxe d'objets d'art se retrouve dans toute la ville. Ce n'est pas toujours d'un goût mirifique. Tel vase, juché sur un piédestal avec les lettres R. F., est plutôt baroque, mais il y a quelques morceaux de valeur dans ces ornements dus à M. Antonin Proust, député, qui fut ministre des beaux-arts. Il a su obtenir de l'État de nombreux objets commandés aux artistes et qui encombraient les réserves de Paris.

Sur la Brèche commence une rue qui, sous les noms de rue Ricard et rue Victor-Hugo, ouverte au fond de l'espèce de vallon très évasé aboutit à la Sèvre, cœur du Niort primitif. Presque toute la vie de la cité se concentre dans cette artère bordée de cafés et de magasins, au bout de laquelle sont les halles, où les paysans des environs apportent leurs produits. La Sèvre coule au pied de ces halles modernes et sous les hautes murailles rousses du Donjon, énorme masse de deux grosses tours carrées flanquées de contreforts demi-cylindriques en forme de tourelles. Une lourde bâtisse relie les deux tours, dont l'origine remonte au XIIe siècle. Avec ses teintes d'un gris fauve, les créneaux de la porte du Sud, ses étroites ouvertures, ses touffes de giroflées sur les corniches, le Donjon, devenu le pacifique abri des archives, conserve un grand caractère. Il se reflète dans l'eau cristalline de la Sèvre, divisée en plusieurs bras, sur laquelle sont amarrées en ce moment de nombreuses gabares. Ce coin de ville avec sa forteresse, ses tanneries, les arbres des rives et, sur la colline, les hautes flèches de l'église en grande partie moderne de Notre-Dame, est fort pittoresque.

Derrière cette église Notre-Dame, voisine d'une caserne de cavalerie, on a heureusement profité

d'une pente rapide du coteau sur la Sèvre pour créer un beau jardin public aux allées ombreuses, aux fraîches pelouses, aux parterres fleuris, aux claires fontaines, d'où la vue est charmante sur la basse ville, le cours sinueux de la Sèvre et les lointains vaporeux du Marais, où fleuve et canaux disparaissent sous une telle étendue d'arbres que l'on croirait voir une forêt sans fin.

Le reste de la ville a peu d'intérêt, malgré le souci d'une population intelligente d'orner la cité et de respecter les débris du passé. En descendant de Notre-Dame par des rues endormies, on rencontre un charmant édifice appelé, dans le langage populaire, palais d'Aliénor ou d'Éléonore : ce fut l'Hôtel de ville ; de nos jours, on y a installé un musée d'antiquités.

Peu de maisons intéressantes ont été conservées ; on montre l'hôtel de Candie, où serait née Mme de Maintenon. Les archéologues et les savants de Niort ne sont pas d'accord sur le lieu exact où la fameuse marquise vint au monde pendant l'emprisonnement de son père, François d'Aubigné.

Voici la ville parcourue, et l'on revient à la rue Victor-Hugo et au passage du Commerce, revêtu de sa voûte de verre. Les principaux magasins sont ceux de confiseurs ; leur produit le

plus célèbre est cette angélique dont, à la gare, les garçons du buffet présentent les tiges confites en énormes tubes d'un vert cristallin, ou trans-

formées au moule en objets divers et bizarres : escargots, poulets, etc., dont ils offrent des boîtes liées d'une faveur de couleur tendre.

Cette industrie est plus curieuse que puissante ; j'ai cependant tenu à la suivre, depuis la culture jusqu'à la préparation saccharine. L'an dernier, un aimable Niortais s'est offert à m'accompagner près de la Sèvre, dans un vaste clos où l'on cultive à la fois l'artichaut et l'angélique. L'artichaut est pour toute la banlieue de Niort, dans les terres profondes des bords de la rivière, un produit très rémunérateur ; il compte près de 4,000 plants à l'hectare, dont la production en têtes est évaluée à 2,000 fr. A côté de l'artichaut sont d'immenses carrés de jeunes oignons ; l'oignon est semé ici sur plus de 100 hectares. D'après les statistiques de M. Baltet, on comptait, il y a 30 ans, 50 hectares couverts de semis effectués en août et produisant, au bout de six mois, 80 millions de plants que les Angevins, les Poitevins, les Bretons, les Normands, etc., venaient acheter.

L'angélique n'a évidemment pas dans la culture niortaise une importance comparable, elle tient plutôt du jardinage. Dans le clos où je suis allé, elle forme un grand carré long, admirablement soigné, fumé, bêché. La plante, très verte, ressemble assez, par le port, à du céleri, mais la tige est plus élancée, les feuilles sont plus grandes, plus dentelées et semblent engaîner celle-ci. La

fleur est en corymbe, comme toutes les ombellifères ; il en était d'ailleurs peu d'épanouies, la récolte des tiges ayant lieu avant la floraison.

La racine dans l'eau et la tête au soleil, dit-on en parlant de cette plante[1]. Cet alexandrin, involontaire chez les cultivateurs niortais, explique pourquoi la plupart des jardins où se cultive l'angélique sont au midi, au pied des coteaux qui bordent le petit fleuve et à portée de celui-ci ou du ruisseau du Vivier. L'angélique est d'ailleurs une plante à demi aquatique ; à l'état sauvage, elle abonde au bord de la plupart des ruisseaux ; son odeur forte et suave à la fois s'élève fréquemment, pendant le faucardement des petits cours d'eau et des fontaines.

Semée de préférence en mars ou avril, l'angélique est replantée en septembre ; mais on exécute aussi des semis en été et la plantation se fait alors au printemps. Le jeune plant est délicat, on doit feutrer le sol de paille ou de litière pour empêcher la terre d'être battue et tassée par la pluie. Les arrosages sont nombreux ; sans cesse il faut donner à l'angélique l'eau dont elle est avide. Il en est ainsi pendant deux ans, car la seconde

---

1. Heuzé, *Les Plantes industrielles,* 3e volume. Librairie agricole.

année seulement on peut effectuer la récolte. La tige, alors haute de 1 mètre à $1^{m},50$, est coupée à ras terre.

Du jardin, l'angélique va à la bassine du confiseur. Ici je n'ai pu, à mon grand regret, pénétrer les mystères de la fabrication. Mon aimable compagnon m'a conduit passage du Commerce, chez deux excellentes demoiselles qui m'ont gracieusement accueilli et m'ont expliqué que l'on fait cuire l'angélique dans du sirop, mais se sont retranchées devant le secret professionnel pour le tour de main qui fait la réputation de leur marque. En vain ai-je juré mes grands dieux que je n'étais point de Chateaubriant[1], ville concurrente pour la friandise d'angélique, j'ai dû me borner à la recette que l'on trouve dans toutes les encyclopédies. L'angélique, coupée en tronçons de un pied de longueur, est aplatie et jetée dans l'eau bouillante pour « blanchir » ; quand les tronçons sont mous, on les retire, on enlève les fils comme pour le céleri et on les jette dans l'eau fraîche où ils reprennent leur rigidité. De là ils passent dans un sirop de sucre d'une densité de 10 degrés ; on fait plusieurs « bouillons » et on laisse reposer le tout dans une terrine. Puis le sirop est épaissi, l'an-

1. 2e série du *Voyage en France*, page 272.

gélique y retourne, s'en sépare au bout de quelques jours pour subir une cuisson nouvelle dans un sirop plus épais. Il faut que le sirop *file* entre le pouce et l'index.

Mais ce n'est pas fini : de nouveau l'angélique est sortie de son bain sucré qui, par une troisième cuisson, est amené à 26 ou 30°. Il faut que le sirop file, sans se rompre, entre les doigts écartés. Alors, dans cette solution bien à point, l'angélique subit sa quatrième ébullition ; il faut ensuite la mettre sur des tables de marbre, la saupoudrer de sucre et faire sécher à l'étuve.

D'après les chiffres recueillis par M. Heuzé, 1 kilogr. et demi de tige verte se réduit à 1 kilogr. de tige confite ; le prix du kilogr. monte de 40 cent. ou 60 cent. à 3 et 5 fr.

La racine est également utilisée, mais l'angélique de France est moins recherchée ; sa racine vaut au plus 1 fr. le kilogramme, celle de Bohême 1 fr. 60 c. On en tire une essence employée à la fabrication de certaines liqueurs, notamment l'eau... de mélisse.

Si Niort n'avait que son angélique, ses oignons et ses artichauts pour faire vivre sa population, celle-ci ne s'accroîtrait pas aussi rapidement, mais Niort est, en même temps, une ville assez

industrielle, dont le développement s'accentue, grâce à son beau réseau de voies ferrées et à sa rivière sillonnée par des bateaux pouvant porter 30 tonnes et assez nombreux pour qu'un remorqueur à vapeur circule sur les 54 kilomètres de voie navigable entre Niort et Marans. Les bords de la Sèvre possèdent d'importantes tanneries et de nombreux ateliers de chamoiseurs où les peaux de mouton, d'agneau, de chèvre, de chevreau sont transformées en peaux souples de « chamois », ainsi que celles des animaux tués dans les grandes chasses : daim, chamois, cerf, élan, renne, etc. Le chamoisage a pour but de rendre les peaux très souples et de faire ce qu'on appelle parfois du *cuir à laver*. Avec les peaux chamoisées, on prépare les garnitures des touches de pianos, on fait les plastrons et les gants de salle d'armes, les gants d'ordonnance pour l'armée, les fameuses culottes de peau ; elles servent à la gaînerie, la sellerie, etc. En réalité, la plus grande partie de la peau de chamois préparée à Niort est de la peau d'agneau.

Le chamoisage se distingue de la tannerie et de la mégisserie [1] par l'emploi de l'huile de poisson

1. Voir, 1re série du *Voyage en France*, le chapitre sur Chateaurenault et, 11e série, le chapitre sur Annonay.

destinée à entraîner avec elle, lorsqu'on l'expulsera, toutes les matières grasses contenues dans la peau. Sauf cet emploi de l'huile, la préparation des cuirs chamoisés rappelle celle des cuirs mégissés.

Une quinzaine d'ateliers occupent le bas de la ville et le faubourg de Saint-Florent. Les peaux préparées sont en grande partie utilisées sur place par la fabrication des gants d'uniformes, utilisés surtout dans la cavalerie. Les gants de chamois et castor employés en France sont principalement fabriqués à Niort, où une douzaine de maisons occupent de 1,200 à 1,300 ouvriers. Grenoble ne s'est pas occupée de cette sorte d'articles[1] dont elle laisse en quelque sorte le monopole à la ville poitevine. Celle-ci ne se borne pas au chamoisage, elle procède aussi à la teinture des peaux pour la ganterie et les autres industries ses tributaires.

Niort est si bien désigné pour devenir un centre que des tentatives, timides il est vrai, se font pour implanter de nouvelles industries. Une fabrique de chaussures[2] essaie de lutter contre les

---

1. Sur la ganterie de Grenoble, voir la 9e série du *Voyage en France.*

2. Sur l'industrie de la cordonnerie, voir la 5e série du *Voyage en France,* pages 290 et suiv.

concurrences de Blois et de Fougères ; plusieurs commerçants font confectionner des blouses, d'autres des corsets, d'autres des casquettes. La brasserie est assez importante. Ces essais aboutiront sans doute à doter cette ville de nouvelles usines.

Les environs de Niort, sur le plateau, sont moroses, la plaine est nue, il y a peu de fermes isolées, peu de hameaux, les populations se groupent en de gros villages entourés de noyers dont les massifs se nomment des *ouches,* ou de rideaux d'ormes. Cet aspect est surtout frappant sur la route de Melle et sur la route de Fontenay-le-Comte. En cette saison on a, par places, une mer de verdure, les jeunes blés donnent l'illusion de vastes prairies. Mais, après les moissons, c'est un désert jaune et brûlant. Au moment de la récolte, et à l'époque des labours, le paysage s'anime ; dans ces vastes espaces la vie rurale se montre dans toute sa majesté : tel attelage de bœufs de labour, telle charrette grinçante suivant le chemin caillouteux évoque tout un petit poème rustique. L'impression est due à cette lumière douce du sud-ouest, qui n'est pas encore la grande limpidité un peu crue du midi, mais n'est plus la lumière diffuse de la Beauce et des contrées du nord.

Dans son ensemble, la Plaine, en ce mois de février, n'évoque pas ces visions d'églogues ; je l'ai parcourue ce matin jusqu'à Celles. Le pays est plat. Le sol maigre laisse apercevoir le roc formé de dalles grises. Pas d'arbres, guère de vignes, aucun vallon. Ce pays possède cependant un des phénomènes naturels les plus curieux de notre pays : c'est, près du chemin de fer, un gouffre, la fosse de Paix, qui jette en ce moment, une colonne d'eau de près d'un mètre de hauteur, plus forte en apparence que le Bouillant de la Touvre[1]. Le volume d'eau est si considérable, que toutes les prairies environnantes sont transformées en un véritable lac. Ces phénomènes sont assez nombreux dans toute la plaine. Les eaux se perdent puis renaissent en fortes sources. Ainsi le Lambon s'infiltre en amont de Niort et sort près de la ville en une grande fontaine, le Vivier, qui alimente le château d'eau.

Tout autre est le paysage vers le nord. Les chemins dans la Plaine sont parfois bordés de haies épaisses annonçant les approches de la Gâtine. La Sèvre court au fond d'une vallée profonde ; dans ses eaux claires bordées de roches moussues se mirent de beaux arbres ; des pentes vertes, de pe-

1. Voir chapitre V.

tites falaises, des plans de prairies, les méandres incessants du joli fleuve font de cette fissure où roule la Sèvre une ceinture exquise au plateau aride et nu.

Tout autre est le paysage en aval. C'est déjà l'ancien golfe marin, la Sèvre traverse des prairies; des bouquets d'aulnes, de peupliers et de saules couvrent un réseau en apparence inextricable de fossés, de gros ruisseaux, de petites rivières. Pays bien à part, où je me propose d'aller bientôt[1].

---

1. 16e série du *Voyage en France*, chapitre X.

XXI

L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-MAIXENT

Les *colles* à Saint-Maixent. — L'école militaire d'infanterie. — Les élèves. — Aspect de la ville. — Les études. — La vie à l'école. — Mœurs des élèves. — Le commerce local. — Ce que devrait être l'école.

Saint-Maixent. Mars.

Ah ! la jolie vallée, celle de la Sèvre, brusquement apparue après la traversée d'une vaste étendue de plaine ! La Crèche, Sainte-Néomaye, grands marchés de chevaux et de mules, produisent au passage une impression heureuse. Jusqu'à Saint-Maixent, c'est partout le même paysage, un peu mièvre, mais doux.

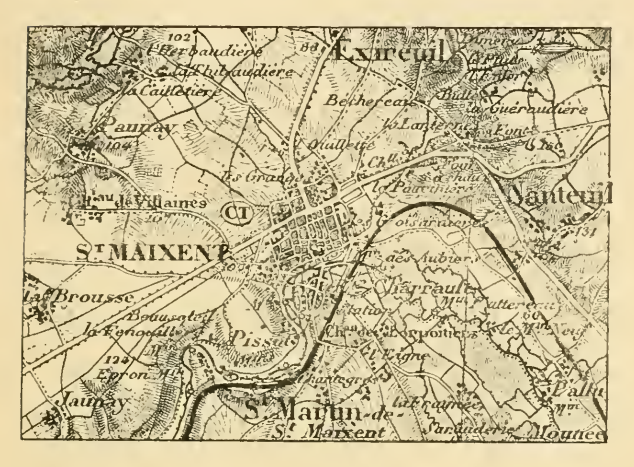
Je suis venu ici pour visiter l'école qui a profondément modifié le caractère de cette petite mais importante ville poitevine. Je la trouve en pleine période de *colles,* c'est-à-dire d'examens et d'interrogations. Encore huit jours, puis sergents et adjudants auront enfin la joie d'obtenir l'épaulette.

L'école de Saint-Maixent n'a pas le prestige de

Saint-Cyr. Elle est si loin de tout grand centre, l'uniforme en est si peu connu, les élèves y passent si peu de temps ! Cette belle et utile institution est loin d'avoir la popularité de l'autre pépinière d'officiers. Dans l'armée, l'école militaire d'infanterie aura toujours contre elle son manque de traditions. Chaque année, le personnel s'en renouvelle en entier, et Saint-Cyr, grâce à ses deux ans d'études, conserve toujours la moitié de ses élèves, les nouveaux passent au rang d'anciens. Aussi rencontre-t-on à Saint-Cyr des traditions, des mœurs, une langue particulière, que Saint-Maixent n'aura sans doute jamais.

Pourtant, la courte carrière du saint-maixentais a bien sa saveur. L'école est un creuset où se fondent tant de tempéraments divers, tant de troupiers déjà finis ! De cette agglomération de sous-officiers venus d'un peu partout, sortent chaque année plusieurs centaines d'officiers représentant à merveille l'armée moderne dans sa diversité. Le fils de famille, bachelier et parfois licencié en droit, y coudoie le paysan dégrossi par le passage au régiment, l'ouvrier intelligent qui a su travailler pour obtenir son admission et l'employé de commerce resté un peu « calicot », malgré les années de service. Ces éléments, amalgamés pour former le saint-maixentais, se com-

pliquent encore par la variété des origines militaires. Le sous-off des grandes villes et le sergent tranquille des petites garnisons vont vivre avec les sous-officiers alertes et pleins d'entregent des zouaves et des turcos, que les colonnes ont rudement façonnés, avec les alpins dont la montagne



a affiné l'intelligence, avec les *marsouins* auxquels les campagnes coloniales tiennent souvent lieu d'examen d'entrée et dont la plupart ont la poitrine décorée de médailles commémoratives.

Saint-Maixent ne s'attendait guère, il y a quinze ans, à l'honneur d'être la rivale de Saint-Cyr. Rien ne prédestinait cette bourgade poitevine à

un tel rôle. Avec l'école, les bataillons du 114e et l'état-major du régiment, elle compte 5,379 âmes. L'élément militaire déduit, il en reste 4,000 à peine.

N'était sa population civile trop peu nombreuse et sa situation à l'écart de toutes les grandes garnisons qui l'alimentent en élèves, Saint-Maixent paraîtrait l'idéal. Si le climat est pluvieux, il est doux et salubre ; les environs sont charmants. Ses collines couvertes d'arbres, de profonds et frais vallons, la sinueuse et riante vallée de la Sèvre ont un aspect heureux et reposant. La ville domine la rivière, ses rues tortueuses et étroites n'ont pas grand caractère, mais ses promenades sont superbes. Son admirable église, ses casernes, débris d'une abbaye de bénédictins, quelques autres monuments donnent à distance l'impression d'une vaste cité. Enfin l'école elle-même, avec ses beaux parterres et ses statues, est d'un accueil aimable. La place principale est ornée de l'effigie d'un Saint-Maixentais illustre, le colonel Denfert, noble exemple de patriotisme et d'abnégation.

Dès le premier coup d'œil, on reconnaît que la petite cité vit surtout par l'élément élève-officier. Ses plus beaux magasins sont ceux des fournisseurs d'équipement militaire. Les coiffeurs ont de superbes vitrines où les cravates multicolores,

les bretelles flamboyantes, cent objets de coquetterie masculine, sollicitent le regard des futurs sous-lieutenants qui, après la joie de porter leur premier galon, rêvent de s'habiller en civil avec des effets de couleurs tendres. Horlogers et bijoutiers exposent des boussoles, des curvimètres, des jumelles ; les bottiers ont des bottes étincelantes, des éperons et des cravaches pour les leçons d'équitation. Les librairies, cependant, ont peu de livres militaires dans leurs devantures ; elles étalent surtout des manuels de savoir-vivre, des cours d'usage du monde.

Ce petit détail, saisi en passant devant les étalages de la rue de Châlons, a son prix. Mieux que bien des phrases, il nous donne la raison d'être de l'école militaire d'infanterie. Il faut à ces jeunes gens non pas l'*instruction* militaire, mais l'*éducation* : éducation mondaine, tout autant qu'éducation technique, puisée dans les cours d'art et d'histoire militaires.

Pour la science militaire, le système adopté paraît assez défectueux. On sacrifie trop à l'aspect. Sur les onze mois d'école, dont près de deux sont pris par les examens et les congés, trois sont employés aux menus exercices destinés à obtenir un port d'armes parfait. La régularité à la prussienne semble l'idéal.

A l'arrivée à Saint-Maixent, l'élève-officier est remis au peloton ; on lui fait décomposer le maniement d'armes, décomposer le pas. Au bout de quelques mois, le général inspecteur vient passer l'école en revue ; il applaudit cette façade humaine, rigide et régulière comme les arcades de la rue de Rivoli, et s'en va satisfait. Quant au reste, à la science militaire proprement dite, on s'en occupe bien aussi, mais le temps manque pour travailler avec fruit. Des professeurs de grand mérite apprennent aux élèves-officiers la fortification, l'art et l'histoire de la guerre, la topographie, la législation, etc. Mais les cours ont lieu après toute une matinée de longues et fatigantes prises d'armes, des marches, des manœuvres, des leçons d'équitation. On sommeille ; sans les punitions qui pleuvent parfois, on ne retiendrait pas un mot. Les élèves des premières promotions ont donné le nom fort expressif de *pompe* à cette ingurgitation forcée de leçons par des cerveaux que la fatigue physique a rendus somnolents. Ceux dont l'esprit est plus lourd, dont l'éducation première est moins complète, doivent posséder une grande force de volonté pour retenir ces leçons ; ils ont reçu le nom de *pompiers*.

Tous les efforts, à l'école, devraient tendre cependant à rendre ces leçons fructueuses. Les

exercices militaires, au lieu d'être le principal, pourraient être simplement un dérivatif, un moyen d'arracher les élèves à leurs livres. Il l'avait bien compris, le directeur qui eut l'idée de grouper les sous-officiers possédant des connaissances musicales pour en former une musique, dont on retrouve chaque année les éléments parmi les nouveaux arrivants. Pourquoi enseigner de nouveau le maniement d'armes et la marche en cadence à des gaillards qui, depuis plusieurs années, ont la charge d'instruire les recrues? Ne suffirait-il de l'équitation, de l'escrime, du tir pratique, de la topographie et des petites marches-manœuvres au cours desquelles, si l'on y tient absolument, on pourrait faire quelques mouvements du fusil? Le corps étant moins surmené, l'esprit s'en trouverait mieux, le programme scientifique de l'école, si rationnellement conçu et supérieurement dirigé, produirait de bien meilleurs fruits.

Pour bien juger l'erreur dans laquelle on est tombé, il faut lire deux petits livres publiés, l'un par un officier, M. le capitaine Romagny, ancien professeur à l'école, l'autre par un sous-lieutenant sorti de Saint-Maixent. Le livre du capitaine Romagny est à la fois un livre descriptif et un recueil de renseignements à l'usage des élèves et des candidats; sans le dire, il fait toucher du doigt

l'excessive prépondérance de la partie exercices sur la partie enseignement. Les tableaux de service montrent qu'on traite en recrues de grands gaillards connaissant à fond leur métier d'instructeurs et ayant surtout besoin de se mettre à la hauteur de Saint-Cyr pour le bagage intellectuel de l'officier.

Les *Souvenirs,* de M. Ch. des Écorres, sont le seul livre inspiré par la vie à l'école. Malgré la gaieté de l'auteur et de ses camarades, on éprouve l'impression d'une machine surchauffée. La *pompe* domine dans ces pages ; on sent que le terrible dieu Examen fait pâlir tous les fronts.

Il y règne aussi une sainte horreur de la plus belle conquête de l'homme. Naturellement, ces fantassins venus d'un peu partout n'ont jamais monté à cheval — sauf quelques fils de famille. L'idée de faire panache mêle une forte dose d'amertume à la joie d'entrer à l'école. C'est pourquoi on a brusqué les choses. Dès le premier jour, l'instructeur d'équitation attend les élèves et les oblige à sauter d'un bond sur un cheval haut de six pieds. On est classé d'après le résultat obtenu, mais les novices rentrent dans leur chambre avec une impression de terreur pour la monture qu'il va falloir « travailler ».

Après le cheval, le frottage ; la chose tient fort

à cœur au saint-maixentais. Les parquets de l'école sont cirés ; c'est à la fois élégant et hygiénique, mais ils sont cirés par les élèves : c'est peut-être excessif. On ne demande pas au saint-cyrien, simple soldat cependant, de faire l'office de frotteur ; pourquoi le demander à ces sous-officiers, souvent rengagés, souvent médaillés ? Qu'on ne tolère pas d'ordonnance, on se l'explique ; mais exiger l'entretien des parquets par les gradés, c'est pousser un peu loin l'austérité [1].

Les exercices, les études, la pompe et les *colles* sont à peine interrompus, les jeudis et les dimanches, par de courtes sorties, que les punitions, trop nombreuses, contribuent à rendre rares pour quelques-uns.

Les futurs officiers sont une clientèle facile pour les commerçants établis aux abords des écoles. Au jour de leur nomination, il leur faudra toute une garde-robe : vêtements, équipement, armement, lingerie, chaussures, effets civils. C'est, par officier, environ 1,200 fr. Saint-Maixent comptant 350 élèves, c'est une somme de 400,000 fr. au minimum que le commerce peut prélever. Aussi

1. Cette visite à Saint-Maixent a été publiée dans le *Temps*, il y a de longs mois. Peut-être les choses ont-elles changé depuis lors.

de nombreuses maisons de confection militaire se sont-elles installées dans la petite ville. Quelques-unes ont des représentants qui fréquentent les cafés, circonviennent les élèves, leur prêtent même de l'argent et finissent par enlever les commandes. A côté de ceux-là viennent des courtiers de toute espèce : bijoutiers, horlogers, marchands de jumelles, etc. Tous vendent à crédit. Les élèves, séduits par l'idée de payer seulement lorsqu'ils auront l'épaulette, achètent, souscrivent des billets et engagent pour longtemps l'avenir.

Au début surtout, hôteliers et cafetiers donnaient leurs consommations à crédit ; puis, l'année achevée, on présentait des notes formidables. On n'osait discuter, dans la crainte du colonel, qui interdit les dettes, et l'on signait encore des billets. Hélas ! la première mise et la maigre solde de sous-lieutenant ne suffisent pas à l'officier sans fortune. Celui-ci, à peine arrivé à son régiment, voyait accourir les garçons de recette, puis l'huissier. Et les arrêts de pleuvoir. Bien heureux encore quand la non-activité ne s'ensuivait pas.

Le directeur actuel[1] a restreint les permissions de sortie, interdit les repas en ville, puni tout

1. Il a quitté l'école depuis que ces lignes ont été écrites.

élève à qui l'on présente des traites à l'école, et une amélioration sensible s'est produite. Enfin, une société militaire de consommation est venue installer une agence : elle fournit à prix réduits, fixés à l'avance, tout le trousseau du sous-lieutenant. Avec le superflu et les effets civils, on livre au jeune officier, pour 1,200 fr., malles et cantines remplies. Ailleurs, il en aurait pour 1,600 ou 1,800 fr.

Les commerçants, privés de gros bénéfices, en pâtissent un peu ; mais la coopérative militaire a eu le bon esprit de faire tout fabriquer par la main-d'œuvre locale. Les effets, autrefois confectionnés à Paris ou à Lyon, sont maintenant préparés à Saint-Maixent même ; tailleurs, cordonniers, chapeliers ont un travail assuré. Grâce à cette société, on prévoit une transformation considérable dans les conditions d'existence du saint-maixentais. L'élève-officier, débarrassé des appréhensions financières, travaille avec plus d'ardeur.

Quant aux inconvénients qui existent encore, le plus grave est le manque d'espace découvert pour les feux de guerre et les opérations de grande envergure. Pendant un mois, on doit envoyer les élèves au camp d'Avor pour trouver un terrain nu. C'est une perte de temps et une dépense sans grand profit. Il ne serait pas impossible d'y re-

médier en installant l'école pour quelques jours, sous la tente, sur les plateaux déserts de Prahecq ou de la Mothe-Saint-Héray, à cinq lieues à peine. En choisissant le moment où les récoltes sont coupées, on pourrait, à peu de frais, obtenir de beaux champs de tir et de manœuvres.

Mais ce qu'il faut surtout, c'est donner à la partie intellectuelle toute sa valeur en ne chauffant pas les élèves uniquement en vue des concours. Sans augmenter le programme, on peut le rendre plus assimilable par l'esprit. Le sous-lieutenant frais émoulu de Saint-Maixent garde longtemps le souvenir de cette éducation, rappelant l'art de gaver les dindons. Cet état d'esprit ne pousse guère à achever par l'étude personnelle le vaste programme qu'on a effleuré.

Il faudrait surtout, à Saint-Maixent, plus de saine gaieté. Les esprits comprimés par la *pompe*, alourdis par une éducation physique excessive, ont besoin de détente. Aussi les souvenirs de Ch. des Écorres témoignent de joies un peu grosses. Pour échapper à l'incessant surmenage, l'élève-officier n'a d'autre distraction que les cafés-concerts ; on lui sert comme leçons de littérature et d'art les refrains du beuglant parisien. Dans la fumée des pipes et des cigares, les heures de sortie s'écoulent à accompagner la scie à la mode avec des

bruits de bottes et de fourreau de sabre. Ce sont des heures d'accalmie, dont le cerveau se trouve bien, en somme ; il échappe ainsi à la tension produite par des cours trop touffus.

Hors de l'école seulement, la machine humaine peut se reposer, loin d'une discipline intérieure rigide et morose qui se détend rarement. Parfois, cependant, on ferme les yeux, lorsque ces grands enfants reviennent aux farces classiques de la chambrée léguées par l'ancienne armée à la nouvelle. On reprend les brimades rabelaisiennes jadis infligées aux *bleus,* quand les anciens, les réveillant brusquement, les soumettaient à une nouvelle scène de conseil de revision, où le costume, très primitif, était relevé par l'armement de nos jours. Dans quelques promotions de Saint-Maixent, le milieu de l'année scolaire a été marqué par une grande revue nocturne, dans une tenue rappelant celle des Romains de David, mais avec la note de modernité exigée par l'équipement actuel : ceinturon au flanc, sac au dos, cravate au cou, képi sur la tête. La revue se terminait par l'enterrement d'un bahut, symbole du semestre expiré.

Ces accès de folie semblent à leur place en ce doux et gaulois pays de Touraine et de Poitou, où Rabelais a fait heurter les armées de Pichrocole

et de Grangousier, où il a fait vivre Jean des Entommeures et Panurge, mais ils sont rares à Saint-Maixent. Le lendemain, la *pompe* reprend ses droits par la crainte de la consigne chez les uns, par la volonté d'arriver chez le plus grand nombre. Au fond la réflexion prévaut chez le saint-maixentais : il n'a pas les ardeurs irréfléchies de Saint-Cyr et de Polytechnique ; le passage par le régiment l'a mûri, un peu trop mûri peut-être. On serait heureux de le voir d'esprit plus jeune et moins convaincu de sa science.

XXII

LES PROTESTANTS DU POITOU

De Sanxay à Pamproux. — La Plaine poitevine. — Le puits de Mortefond. — Traditions celtiques. — Les « persécutions ». — Les communautés protestantes. — La croix blanche. — Source du Pamproux. — La roche Raffin. — Bougon et ses dolmens. — La Mothe-Saint-Héray. — De Poitiers à Saint-Saviol. — La vallée de la Dive et Couhé-Vérac. — Vallée de la Bouleure. — Saint-Saviol.

Saint-Saviol. Mai.

J'ai couché cette nuit à Sanxay, où j'étais allé visiter les fameuses ruines romaines, cause de querelles si vives entre archéologues, gens savants mais féroces comme on sait[1], et ce matin, dès le point du jour, je quittais la verte, profonde et tranquille vallée de la Vonne pour retourner dans la Plaine.

Celle-ci commence à la sortie même de Sanxay. Malgré l'apparente sécheresse du sol, et l'absence d'irrigations, on trouve ici des prairies très

1. Sur Sanxay et ses ruines, voir la 16e série du *Voyage en France*, chapitre Ier.

vertes, jusqu'aux abords du frais vallon de Saint-Germier, si riant avec ses pelouses encadrées de grands arbres.

Du plateau, la vue embrasse une immense étendue de la Plaine poitevine vers le sud et des collines boisées, striées de vallées profondes, vers le nord. Sur un de ces coteaux apparaît l'église de Ménigoute, mince village qui a des allures de ville et possède d'intéressants édifices. Malgré l'accent sur l'*é*, on prononce m*e*nigoute ; cette forme sourde est d'ailleurs commune dans le pays et en contradiction avec l'orthographe écrite. Ainsi les Poitevins disent la Mothe-Saint-Heray et non Héray[1].

J'ai reçu cette petite leçon de prononciation en causant sur la route avec les faneurs qui revenaient des prés, escortant les chargements de foin embaumés. Une des voitures se dirige vers une ferme appelée Mortefond, où les conducteurs m'invitent à pénétrer pour voir une curiosité de la Plaine : c'est un puits ouvert à côté même de la maison, dans un site riant de belles prairies ombragées de chataîgniers et de chênes. En cette saison, c'est un trou sans intérêt ; mais, en hiver, il s'en échappe

1. De même on écrit en Poitou Héray et non Hérayc, comme le font les dictionnaires.

une masse d'eau formant aussitôt un ruisseau abondant ; parfois même, dit-on, on a vu des anguilles sortir du gouffre. Avec la sécheresse, la fontaine cesse de couler, d'où, sans doute, ce nom de *morte fond*.

Le plateau s'étend entre des bois sombres. La grande route de Poitiers à Niort, que je traverse bientôt, le parcourt ; sur ses bords, une grande butte d'origine celtique ou féodale, de petits abîmes ou fosses rompent un peu l'uniformité du paysage au bord de ce grand ruban blanc. Presque aussitôt on voit se creuser une sorte de grand cirque, au fond duquel une bourgade apparaît dans les arbres. Au delà, c'est l'infini de la Plaine, en ce moment très verte, blés et prairies artificielles sont dans toute leur exubérante beauté printanière. Malgré son aspect de plateau légèrement ondulé, ce pays n'en est pas moins profondément découpé, formant une série de vallons marécageux où, l'hiver, coulent de puissants torrents sortis des puits, *fonts* ou fosses. De tous temps, ce plateau fut, à cause de cela, de difficile accès ; lorsque les bois étaient plus étendus, ce devait être un asile difficile à violer. Aussi les vestiges celtiques sont-ils nombreux. Il dut y avoir là un centre de résistance aux invasions, dont les Romains ne triomphèrent que par un réseau serré de *villas*,

habitées peut-être par des légionnaires. M. Eynard, pasteur de Bougon, qui a bien voulu se faire mon guide, m'a signalé des vestiges de ces villas de quatre en quatre kilomètres. Les habitants les appellent encore *ville,* beaucoup de lieux-dits s'appellent *ville de....* Non loin de Pamproux est la « grande ville ». Tombes celtiques ou ruines de villas sont d'ailleurs, pour la population, des restes du *temps des persécutions*. Le souvenir des luttes de religion est si vif, que les descendants des huguenots ont identifié les vieilles légendes celtiques et les monuments d'un passé bien lointain avec les souvenirs en somme récents des conflits et des persécutions. Grâce à la nature de ce pays jadis d'accès difficile, couvert de bois, coupé de fondrières, sans routes, les réformés ont résisté jusqu'à l'heure où ils ont pu reprendre ouvertement l'exercice de leur religion ; mais, à en juger par ces théories singulières sur l'origine de vestiges presque antéhistoriques, la terreur dut être grande parmi les populations. Celles-ci, chassées des cimetières, devaient enterrer leurs morts en pleine campagne ; l'usage s'est perpétué. Autour de Saint-Maixent, les tombes isolées sont nombreuses.

Les descendants des religionnaires, en revenant dans leurs hameaux, ont formé des groupes d'une

grande vitalité. Les villes et les gros bourgs en possèdent peu ; par contre, ils sont fort nombreux dans les villages et possèdent parfois la majorité ; aussi trouve-t-on des temples et des pasteurs en des hameaux de quelques feux [1]. La plupart sont groupés dans la partie de la plaine comprise entre Niort, Saint-Maixent et Melle ; cinq chefs-lieux de canton : Niort, Saint-Maixent, Lezay, Melle et la Mothe-Saint-Héray, possèdent des consistoires ; 36 pasteurs officiels dirigent les paroisses. Protestants et catholiques vivent d'ailleurs en bons termes ; parfois curé et pasteur sont liés et étudient en commun quelque question d'archéologie ou d'histoire locale. Toutefois, la démarcation reste assez tranchée : on en a la preuve en entrant dans Pamproux. Sur beaucoup de maisons on voit des croix blanches, tracées à la chaux. Je demandai la raison de cette coutume :

— Ce sont les maisons des catholiques !

Nulle part ailleurs, en pays de cultes vivant côte à côte, je n'ai trouvé semblable coutume ; cependant on sait combien sont vives les passions dans les Cévennes, par exemple.

Ce noyau huguenot, conservé au cœur du Poitou, est fort curieux, car il est très compact,

1. Il y a dans les Deux-Sèvres, d'après l'Annuaire du département, 39,030 protestants.

comme on peut en juger par la carte que je dresse au moyen des renseignements fournis par l'Annuaire des Deux-Sèvres ; il s'étend un peu sur la Vienne, dans le canton de Lusignan, dont le chef-lieu est le siège d'un consistoire ; mais la Vienne compte seulement 4,000 réformés.

Si les villages protestants et, dans ces villages, les maisons occupées par les réformés se signalent par un aspect particulier de bien-être, il faut reconnaître que ce culte n'a pas doté le pays d'un seul édifice architectural. Les temples, lorsqu'il y en a, — car plusieurs communes en sont privées, — sont des « monuments » fort modestes. Celui de Pamproux, très vaste, bâti sur une place où sont encore de vieilles et curieuses maisons, contraste par trop avec la vieille église romane, d'un style où s'essaie timidement l'ogive, aux curieux chapiteaux, aux fenêtres ouvrant sur une console égayée par des églantiers poussés dans les interstices de la pierre et qui balancent au vent leurs rameaux parfumés.

Pamproux est un bourg très étendu, allongé au bord d'un gros et clair ruisseau né, en cette saison, dans l'agglomération même, mais qui, en hiver, après les pluies abondantes, débouche d'une caverne en un torrent puissant. Pour se rendre à cette grotte, on suit une longue rue dans laquelle,

Lusignan
Saivre
Cherveux
Nantouil
Soudun
Vouillé
Niort
Azay-Brûlé
St Maixent
St Eanne
Poitiers
Philiproux
Dépt de la Vienne
Fiehure
St Gelais
Sauzé
François
Neomaye
Soutigné
Salles
Avon
Thouarcis
Bretoux
Bougon
La Mothe-St-Héraye
St Sauvant
Romans
Chanay
Exoudun
Sauché
Ryaton
Agonnay
Prailles
la Couarde
Chenay
NIORT
Fressine
Coulé
Coux
Chaly
Mouton
Thorigné
Beadsaire
Vançais
Aiffres
Vitré
Seporet
Celles
Prahecq
la Ronzée
l'Enclave
Lezay
Ste Soline
Ste Bléandine
Vérines
Sous-Cités
Montalé
St Martin-de-Melle
St Léger
la Lambertière
St Lorent
St Maxenti
Vanzay
St Romans
MELLE
SUR BERONNE
Chaid
COMMUNAUTÉS PROTESTANTES
DE LA PLAINE POITEVINE
Consistoires.
Paroisses ou annexes.

sur plusieurs points, jaillissent des fontaines; l'une d'elles, très abondante, est abritée par le toit d'un lavoir. C'est, en ce moment, la véritable origine de la rivière de Pamproux.

La source hivernale est hors du village, à l'extrémité d'un vallon de grand caractère où s'ouvre une grotte; au-dessus sont les ruines d'un château. La grotte paraît profonde; mais nous ne pouvons y pénétrer, la hauteur de l'eau étant assez grande dans cette caverne, véritable réduction, par l'aspect général, de la fontaine de Vaucluse[1]. Au moment où nous arrivons, une bande d'oies effarées s'enfuit dans les profondeurs avec des cris rauques; ces rumeurs s'apaisent peu à peu et le silence se fait, absolu.

De cet abîme, il ne s'écoule pas le moindre filet d'eau dans la prairie; cependant, les herbes couchées indiquent le passage récent d'un torrent, des odeurs de marécage décèlent un séjour assez long des eaux. La fontaine de Pamproux n'est point assurée de la perennité par de grands réservoirs semblables à ceux de Vaucluse et de la Touvre, ou par des canaux souterrains venant d'un fleuve régulier comme on le constate aux sources du Loiret[2]. Les eaux de pluie tombées sur la Plaine

1. Voyez le chapitre XXII de la 11e série du *Voyage en France*.
2. 1re série du *Voyage en France*, chapitre VIII.

autour du gros bourg de Saint-Sauvant s'infiltrent dans le sol, accourent dans les fissures du calcaire et, presque aussitôt, avec une force incroyable, débouchent en un torrent furieux par l'orifice de la Roche-Raffin. L'eau monte de plus de quatre mètres et forme un ruisseau clair, abondant et rapide, qui rejoint les eaux, elles-mêmes gonflées, des sources de Pamproux. Jusqu'à l'endroit où la rivièrette atteint la Sèvre, d'autres sources naissent; l'une d'elles, Fontegrive, près de Salles, est fort abondante.

La grotte de la Roche-Raffin a naturellement ses légendes et ses superstitions; les jeunes mariés ont coutume d'aller y tremper leurs chaussures afin d'obtenir une nombreuse famille.

De chaque pli des coteaux débouchent, dans le Pamproux, des lits desséchés de torrents qui, après les pluies, sont de gros ruisseaux; sur l'un d'eux est jeté un pont très curieux. Ce sont des dalles droites recouvertes d'autres dalles, roches extraites dans les environs et placées sans le moindre travail de ravalement ou d'égalisation. On dirait une rangée de dolmens mis bout à bout. Ce pont fruste, de six travées, paraît avoir résisté à bien des siècles, les gens du pays l'appellent le pont romain.

Le plateau sur lequel filtrent les eaux de ces

sources temporaires est traversé par la route de la Mothe-Saint-Héray. Il est sec et nu, les haies y sont basses et rares ; la pierre affleure partout, aussi les cultivateurs s'en sont-ils débarrassés en les disposant en forme de murs autour de leurs champs.

Près de Bougon, de hautes tombelles dominent un pli profond où, pendant les pluies, naît un gros ruisseau ; plusieurs dolmens indiquent ici la présence d'un centre celtique.

La Mothe-Saint-Héray, chef-lieu de cette curieuse contrée, est une petite ville assez intéressante, assise au bord de la Sèvre, dont la rive gauche est bordée de collines à l'aspect bocager, bien différentes des régions nues de la Plaine. Les constructions de la Mothe sont propres et élégantes; les auberges, très nombreuses, indiquent un lieu de réunions commerciales considérables. La Mothe est en effet un gros marché, surtout pour les mules et les bœufs gras ; mais les foires aux mules y sont moins importantes qu'à Sainte-Néomaye, commune voisine, Celles, Champdeniers et Niort. On y fait aussi un important commerce de fromages de chèvres, d'un goût exquis.

La mairie de la Mothe est bâtie au-dessus des halles ornées de lettres formées par des lampions

reproduisant souvent ces mots : *Aux Rosières !* A côté est la maison dite des Rosières, édifice construit en 1891 pour y installer la poste. Elle est ornée d'un buste de l'abbé Chameau, né à la Mothe en 1749, mort à Paris en 1816 et qui a laissé à sa ville natale une somme dont les revenus sont consacrés chaque année à fournir une modeste dot à trois jeunes filles. Le revenu est assuré par le loyer de la maison des postes.

Un autre buste de prêtre, celui de l'abbé Jallet, curé de Cherigné, est sur une petite place voisine, non loin du château transformé en gendarmerie et de l'église, dont la haute tour aux fenêtres élégamment sculptées domine toute la tranquille bourgade. Derrière la place, entre des jardins, des tanneries et des maisons d'ouvriers, coule un ruisseau étroit et rapide : c'est la Sèvre, venue d'une étroite et sinueuse vallée, d'abord très faible, à peine ruisselet, puis accrue, à Exoudun, d'une puissante fontaine. La rivière s'est ensuite infiltrée sous le sol ; elle vient à peine de réapparaître quand elle arrive à la Mothe.

La petite ville est desservie par le chemin de fer de Niort à Poitiers ; je suis allé prendre le train pour cette dernière ville, d'où je gagnerai Chef-Boutonne et Melle. J'avais espéré arriver à temps pour prendre la voiture de Lezay, qui

m'aurait permis de voir une autre partie de la Plaine, mais l'omnibus est parti depuis longtemps.

Autant le paysage est charmant et varié dans la vallée du Clain au-dessus de Poitiers, autant la contrée traversée au-dessus de la gare d'Anché-Voulon jusqu'à Ruffec semble sévère. Le pays a l'aspect des landes limousines avec ses vastes espaces et ses grands châtaigniers cachant les hameaux. Pas un seul bourg sur ces étendues, mais de petits groupes de fermes entourées de bois. Les centres communaux sont peu nombreux; jusqu'à Ruffec, pendant des lieues, on n'apercevrait pas un seul clocher d'église. Les villages sont loin aux bords des rivières aux innombrables méandres : le Clain, la Bouleure et la Dive.

Encore y sont-ils rares. La Bouleure coulerait dans une solitude continue si elle ne rencontrait Vaux et Ceaux au cours de sa lente descente vers la Dive. Mais combien est exquise et charmante cette vallée, tantôt gorge sinueuse entre des pentes boisées, tantôt bande verte de prairies ! Aucun chemin ne la suit, comme la Dive, comme la Vonne; il faut, pour visiter ces riants paysages, ne pas quitter la carte un instant.

La vallée de la Dive est moins sauvage; cette

jolie rivière qui, elle aussi, à ses grandes sources, ses pentes, ses gorges, est rendue vivante par le bourg commerçant de Couhé-Vérac, gros centre pour les foires et les marchés et dont les halles superbes disent l'importance commerciale. Malgré son éloignement du chemin de fer, Couhé reste un lieu de rendez-vous pour une grande partie du Poitou.

Il est assez curieux de constater que le chemin de fer n'a fait naître aucun bourg sur ces vastes plateaux d'entre Dive et Clain. La gare de Saint-Saviol, où j'écris ces lignes en attendant l'heure du train pour Chef-Boutonne, est loin du village de ce nom. A peine y trouve-t-on cinq maisons et deux ou trois auberges dont une seule mérite le nom d'hôtel. Il est vrai que la ligne de Montmorillon, détachée ici de la grande voie, est d'origine récente, plus récent encore est le chemin de fer à voie étroite de Saint-Jean-d'Angély. Mais de longtemps, Civray et Couhé-Vérac resteront les centres d'attraction pour ces plateaux, dont la population semble avoir horreur des agglomérations, tant sont nombreux les hameaux de deux ou trois feux et rares les villages.

XXIII

LES MULETS DE MELLE

De Saint-Saviol à Chef-Boutonne. — Sauzé-Vaussais. — La Motte-Tuffault. — Chef-Boutonne. — Sources de la Boutonne. — Le pays du mulet. — Le mulet dans l'armée. — Mulet de trait et mulet alpin. — Le mulet du Poitou. — Le baudet. — Guenillou et bourraillou. — Jetons ou fedons. — État de l'industrie du mulet en Poitou. — La production de la France. — Javarzay. — Dans la Plaine. — Une distillerie de betteraves — Melle.

Melle. Mai.

Avant le départ du train des chemins de fer départementaux, je suis allé dans un bois voisin de la gare de Saint-Saviol, bosquet sombre au milieu duquel est un beau dolmen appelé Pierre Pèze. Il est bien à sa place dans ce pays de petits bois, de landes, de grands châtaigniers, de chemins profonds bordés d'arbres évoquant la Bretagne.

Mais le train va partir — il est parti. Aux premières lueurs du matin, nous traversons une vaste plaine ondulée, prolongement de la Plaine poitevine, plus variée d'aspect, grâce aux châtai-

gneraies et aux bouquets de chênes. Éclairée par le soleil levant, se dresse comme une terrasse de verdure la colline allongée de Montalembert[1].

Le chemin de fer franchit cette petite chaîne au seuil de Sauzé-Vaussais, gardé par ce grand bourg allongé sur la route nationale, et pénètre sur un plateau montueux, bien cultivé, d'aspect agreste avec ses châtaigniers, ses noyers, les haies verdoyantes de ses champs. Parfois épaisses de plusieurs mètres, ces haies donneraient l'illusion des paysages armoricains, si elles étaient plantées sur ces talus appelés *fossés* en Normandie et en Bretagne.

Vers la Chapelle-Fouilloux, la sauvagerie du pays s'accroît encore. On n'aperçoit plus une seule maison isolée, les hameaux, très espacés, sont presque de gros villages; à cela on reconnaît de nouveau la Plaine poitevine, dont le contraste est si grand avec le pays aux habitations infiniment éparpillées de l'Angoumois voisin. La plaine, ici, n'a pas l'aspect de nudité qu'elle revêt autour de Pamproux. Elle a gardé tous ses arbres; on dirait une immense futaie. Chênes et châtaigniers forment un rideau sombre; si on ne se trouvait à chaque instant dans une terre ou une

1. Voir chapitre XII, page 187.

prairie ainsi encadrée, on ne pourrait croire qu'il y a des cultures et des pâturages.

Ce caractère bocager s'efface ; avant longtemps ce pays verdoyant aura la physionomie revêche du reste de la plaine. Les châtaigniers tombent chaque jour sous la hache, débités pour les usines où l'on prépare le tan et l'extrait de châtaignier ou acide gallique[1]. A mesure que l'on avance, les haies sont plus basses, les châtaigniers disparaissent ; l'horizon s'étend loin vers le sud. Puis les haies sont encore plus rabougries, on les voit peu à peu remplacées par des murs en pierre sèche.

C'est bien la Plaine, mais en un point qui dut avoir une importance militaire et sociale considérable, à en juger par la haute butte de gazon appelée la Motte-Tuffault, dressée sur une terrasse allongée. Ce vénérable vestige celtique est très beau; avec ses talus réguliers sur une longue croupe, elle-même régulière, on dirait un coin de ville forte dans le nord. Un massif de grands arbres la couronne.

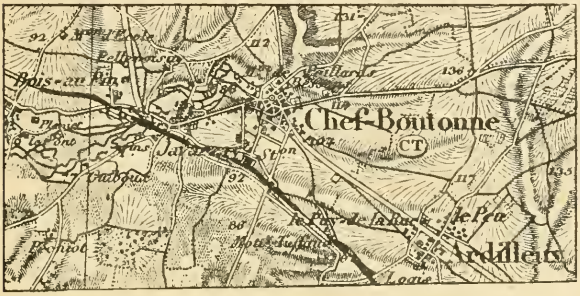
Le chemin de fer de Saint-Saviol à Saint-Jean-d'Angély rejoint ici la ligne de Ruffec à Niort, la traverse et la suit jusqu'à la station de Chef-Bou-

---

1. Sur cette industrie, voyez chapitre XVII de la 1re série et chapitre XV de la 14e série (Corse).

tonne, entourée de tranchées dont la coupe montre la constitution de ce plateau, entassement prodigieux et méthodique de dalles minces de calcaire, semblable à une construction de briques de faible épaisseur qui seraient posées à plat.

La ville est à 500 mètres de la gare, à laquelle elle est reliée par une avenue qui se borde lente-



ment d'habitations. Ville fort tranquille, dont les rues aboutissent à de vieilles halles de charpente, très basses, voisines d'autres halles plus récentes, à la toiture supportée par des piliers de pierre. Peu d'édifices, la gendarmerie seule, vieux logis orné d'une tour, a quelque caractère ; l'église est sans intérêt ; c'est une lourde bâtisse carrée placée sur une terrasse et flanquée de deux tours. Sous la terrasse, une partie de la ville, en pente, descend jusqu'à un vallon où se trouve une des

curiosités de ce pays, si riche en merveilles naturelles, « puits », fosses ou grandes fontaines, la source de la Boutonne.

En amont la rivière a déjà sa vallée, creusée en diverses ramifications autour de Loizé, mais aucun de ces ravins ne possède d'eau en été. Les pluies tombées sur la plaine entre Melle et Montalembert, entre Chef-Boutonne et les sources de la Sèvre n'ont donc pas d'écoulement superficiel pendant la saison sèche. Les vastes réservoirs souterrains qu'elles emplissent sortent par de grandes fontaines, comme ce *puits* de l'Aume ou de l'Homme, près de Bouin, simple puits en été, gouffre d'où jaillit une rivière après les pluies, comme surtout la source de la Boutonne, née dans la ville même, d'où le nom de *chef* ou de tête de la Boutonne.

Cette grande fontaine est au pied de la terrasse de l'église, dont la sépare une rue. Là, près d'un lavoir, sous une voûte construite pour abriter la naïade, sort une masse d'eau d'une admirable transparence. Elle est particulièrement abondante en ce moment, grâce à des pluies violentes; l'issue ordinaire ne suffit pas à la source, l'eau jaillit partout entre les pierres du lavoir; d'autres bouillons se font jour dans les jardins et dans une maison où un petit établissement d'hydrothérapie

utilise ces ondes pures. Le bruit de toutes ces fontaines tombant dans le bassin et répercuté par les voûtes du lavoir, est délicieux.

J'eus la bonne fortune d'arriver un jour de forte crue. Un habitant, devinant un visiteur, vient obligeamment à moi et me dit que les eaux aujourd'hui sont bien *levées,* aussi l'issue de la source et des orifices voisins étant insuffisante, le ravin, à sec dans les temps ordinaires, est rempli par une véritable rivière. D'ailleurs, les sources supérieures doivent fréquemment être en action ; plus haut j'aperçois des roseaux et un autre établissement de bains.

Aujourd'hui, l'eau est abondante, moins pourtant que je ne la vis en février ; l'origine de la rivière était alors dans le vallon de Loizé, où elle se formait de l'émissaire d'une sorte de petit lac.

De tous les chemins affluent des groupes de paysans ; c'est foire à Chef-Boutonne, mais foire ordinaire où l'on amène peu ou pas de mules ; le quatrième samedi de janvier seulement, je pourrais voir arriver ici les produits mulassiers du Poitou, pour lesquels chaque centre forain alloue des primes, afin d'attirer les producteurs.

D'ailleurs, même pour la vente des animaux, l'usage des foires se restreint de jour en jour. Ce matin, dans une auberge de Saint-Saviol, j'avais

rencontré de superbes types de Pyrénéens, coiffés de bérets. C'étaient des domestiques de maquignons basques ou espagnols venus pour chercher des mulets dans la campagne ; ils se rendent de ferme en ferme et achètent les animaux avant leur apparition sur le marché. Cette année[1], ils sont assez nombreux à se disputer les produits de l'élevage poitevin, ils paient les petites mules jusqu'à 500 ou 600 fr. pièce. A côté d'eux, depuis quelques années, viennent les Américains, acheteurs de baudets ; ceux-ci, pour échapper au tribut payé à l'élevage français, s'efforcent de nous enlever à gros prix les reproducteurs, espérant doter leur pays d'une race de mulets semblables aux nôtres.

Le mulet poitevin est en effet sans rival dans le monde entier et, dans le Poitou, le département des Deux-Sèvres, les environs de Melle surtout, possèdent les mulets les plus résistants et les plus célèbres. Toute l'Espagne classique, avec ses mules empanachées, est tributaire de la Plaine poitevine. Les équipages pittoresques qui sont la joie des amateurs de couleur locale en Castille et en Andalousie sont de pure race française. Tous les maquignons espagnols connaissent

1. 1896-1897.

le Poitou, beaucoup d'entre eux estiment davantage Melle ou Niort que Paris ou Bordeaux.

J'ai déjà dit[1] que le viguier d'Andorre est parmi nos acheteurs de mulets et de mules. Les Andorrans prennent une part importante dans ce mouvement spécial d'affaires entre la France et l'Espagne, mais ils sont naturellement moins nombreux que les autres Ibères.

Le mulet du Poitou est donc l'objet d'un grand trafic. Les animaux sont enlevés au fur et à mesure de leur production, pour être envoyés de l'autre côté des Pyrénées. Le Poitou et la Gascogne fournissaient, il y a peu de temps, de 15,000 à 18,000 mules de bât par an à l'Espagne. Les mulets, peu prisés dans ce dernier pays, sont acquis à l'âge de trois ans et demi ou quatre ans par nos départements du Sud-Est, où ces bêtes puissantes conduisent les chariots sur les routes montueuses et, dans les pays vignobles comme l'Aude et l'Hérault, sont employés à la culture de la vigne. Une quantité considérable de ces animaux, 15,000 environ, sont enlevés à l'âge de six mois pour le Sud-Est, c'est-à-dire le bassin du Rhône ; on les y élève, soit pour les usages locaux, soit pour être

1. Voyez page 295.

livrés aux dépôts de remonte d'Arles et de Mâcon. Des maquignons viennent acheter dans les Deux-Sèvres des mulets qu'ils vendent peu après à l'État, sur les bords de la Saône et du Rhône, à un prix bien plus élevé. Les producteurs et l'État perdent, à ces mœurs commerciales, une somme fort considérable. Ainsi, au moment de l'expédition de Madagascar, le service des remontes chargea Arles et Mâcon des acquisitions, au lieu de s'adresser au pays d'élevage. 1,100 mulets, achetés par des intermédiaires, quittèrent les gares des Deux-Sèvres pour aller dans le Sud-Est se présenter aux commissions d'achats. Et il y a des dépôts de remonte en plein pays mulassier, à Fontenay-le-Comte et Saint-Jean-d'Angély!

En dehors de ces achats extraordinaires, l'armée emploie beaucoup de mulets. Dans l'intérieur de la France, on ne connaît guère cet animal au point de vue militaire. Il en est cependant dans les escadrons du train et même dans les troupes d'infanterie où ils servent à conduire les équipages, caissons à munitions, voitures à outils, voitures de subsistances, etc. Une catégorie de soldats des H.-R., c'est-à-dire de la section *h*ors *r*ang, est consacrée à la conduite et à la surveillance de ces animaux : ce sont les muletiers. Dans cette section d'artistes, comme les musiciens, et d'artifi-

ciers, comme les sapeurs, le *caporal-muletier* est un personnage. Son poste fait l'envie de tous les *fricoteurs ;* dans la hiérarchie, il porte le titre ronflant de caporal conducteur des équipages. Beaucoup des animaux utilisés à ce titre sont originaires des Deux-Sèvres. Les corps alpins recrutent eux-mêmes leurs mulets dans leur propre région, où l'on trouve en assez grande quantité des mulets de taille médiocre mais sobres, rustiques, supportant admirablement les fatigues des marches en montagne.

L'Algérie et les Alpes sont les terres de prédilection du mulet de guerre. En Afrique, sa sobriété, sa résistance à la soif, son endurance à la fatigue en font la base de tout le service de ravitaillement pour nos postes du Sud. Le train des équipages possède ces animaux par centaines et, grâce à lui, grâce un peu aussi au chameau, il peut relier sans cesse nos possessions du Sud avec le Tell. Sans lui, jamais nos expéditions dans l'Atlas et le Djurdjura n'auraient été possibles. Il a porté les vivres, monté les canons, ramené les blessés sur les cacolets ; il fut le rouage le plus précieux de la conquête. Les Japonais veulent, dit-on, commémorer leurs succès en Chine en élevant une statue au cheval ; les Français d'Algérie pourraient rendre le même hommage, avec

plus de raison, au fils du baudet et de la jument.

Dans les Alpes, les services du mulet ne sont pas moins grands. On ne recherche pas ici des animaux de forte taille, au contraire : les plus hauts ne dépassent pas $1^{m},55$ et la moyenne est de $1^{m},37$. Ces bêtes sont produites surtout par la Savoie et les départements du Dauphiné, de la Provence et du Bas-Languedoc. Elles doivent subir un dressage spécial pour pouvoir porter le matériel particulier aux troupes alpines. Pour une partie de ce matériel, il est impossible de diviser la charge. Le canon, par exemple, pèse 105 kilos et doit être placé au-dessus de l'épine dorsale, de même l'affût. Par contre, les roues, les caissons, les outils peuvent être disposés de chaque côté du bât.

Rien n'est saisissant comme le passage d'une file de 70 à 80 mulets portant les pièces et les munitions d'une batterie au flanc des monts. Parfois le sentier est à peine large de 30 centimètres ; il s'élève sur les parois d'abîmes profonds de plusieurs centaines de mètres. Les braves bêtes s'en vont d'un pied sûr au long de la vertigineuse corniche, suivant leur conducteur sans s'arrêter une seule fois. Elles portent ainsi dans les hautes régions des fardeaux que l'on ne pourrait amener

sans elles. Grâce au mulet, il n'est guère de cols et d'arêtes où nos artilleurs ne soient parvenus à mettre en batterie leurs petites pièces semblables à des joujoux et dont la portée et la puissance sont cependant considérables.

L'humble mulet est même la ressource des plus grands chefs. Lorsque le gouverneur de Lyon — Monsieur le Gouverneur, comme militaires et civils l'appellent sur toute la frontière — veut parcourir les Alpes, visiter les postes, s'assurer de l'activité des alpins, il lui faut laisser les fringants chevaux à l'écurie, faire placer sa selle sur un mulet et monter ainsi sur les cols. Tous les inspecteurs d'armée qui vont dans les Alpes, les généraux d'artillerie et du génie en mission doivent employer le même procédé de locomotion s'ils n'ont pas des jarrets d'alpinistes. Lorsque le Président de la République a fait aux groupes alpins la visite qu'il leur avait promise, il a dû monter à mulet pour traverser le col de la Vanoise et visiter le poste de la Traversette[1].

Ces mulets des Alpes sont donc pour la majeure partie fournis par le pays même, mais la Plaine poitevine en produit beaucoup aussi. C'est

---

1. Voyez la 10e série du *Voyage en France*, consacrée aux chasseurs alpins et, notamment, sur la redoute ruinée de la Traversette, le chapitre XI.

d'ailleurs et de beaucoup la région la plus riche en mulets, surtout autour de Saint-Maixent, de Melle et de la Mothe-Saint-Héray, où l'on rencontre sans cesse dans les auberges, les foires et les marchés le maquignon espagnol reconnaissable à son grand feutre, et dont les éleveurs poitevins comprennent fort bien le langage étrangement mêlé de français et de castillan. A ces Latins, je l'ai dit, se mêlent, depuis quelques années les Américains de Chicago, qui viennent à prix d'or enlever les baudets reproducteurs pour essayer de créer une race mulassière dans leur pays. Ils n'ont point réussi encore dans cette tentative.

Sans ce baudet, pas de mulet de valeur. Le baudet du Poitou est l'orgueil de la province.

Un visiteur non prévenu qui se fait présenter un âne étalon se demande à quelle race étrange appartient l'animal amené devant lui. Qu'on imagine un quadrupède de taille intermédiaire entre le cheval ordinaire et l'âne, quadrupède bourru, dont les poils très longs, très mêlés, très sales, pendent parfois jusqu'à terre, le tout fleurant moins que rose. Dans l'idée des éleveurs, un baudet à poils ras ne peut donner de bons produits, les mules issues d'un père dont le système pileux est de peu de développement, passent pour inaptes à l'engraissement. Aussi se garde-t-on bien d'é-

triller le baudet poitevin. Jamais il ne connut la brosse. Dans les poils, très longs, se mêlent ceux qui tombent au moment de la mue; le tout, agglutiné par la sueur, forme un feutre dur, « véritable manteau formé de lanières et de loques, ressemblant à des guenilles qui pendent jusqu'à terre, d'où le nom de *guenillou* donné à l'animal dans cet état », a dit M. Robert, le professeur d'agriculture. Un bon *guenillou,* bien sale, bien hirsute, bien nauséabond comme celui que je vis près d'Échiré, est l'orgueil de son propriétaire. Vient-il à perdre un peu de cette passementerie naturelle, de ces aiguillettes, de ces cadenettes et de ces brandebourgs, on les recueille, on les cloue à la porte du haras, appelé ici *atelier*. Les mauvaises langues, il y en a même en Poitou, assurent que les *guenilles* cachent parfois des défauts de conformation.

Ce *guenillou* ou bourraillou, de couleur noire, car le noir indique la race, est un animal de grand prix. A deux ans et demi ou trois ans, il vaut de 2,000 à 3,000 fr.; à quatre ans, le prix s'élève à 5,000 ou 6,000 fr. On voit des baudets atteindre de 8,000 à 10,000 fr.; *Royal III,* étalon fameux, s'est vendu 12,000 fr. C'était un superbe *guenillou*.

Ces animaux de si grande valeur, d'un aspect

si peu engageant, sont logés fort à l'étroit en des cases ayant à peine quatre mètres carrés, sans lumière et sans air, d'où ils ne sortent guère. On ne peut comprendre comment la race des baudets poitevins, qui sont employés jusqu'à 25 ou 30 ans, a pu résister à une hygiène si déplorable. Cette race, qui semble appartenir à un type originaire des Baléares, est répandue sur les deux versants des Pyrénées orientales, mais « elle atteint ici son maximum de beauté et de valeur ».

Le baudet poitevin a jusqu'à $1^m,50$, même $1^m,52$ de hauteur, la moyenne est de $1^m,34$, alors que l'âne d'Égypte a $1^m,20$, l'âne kabyle $1^m,07$ et celui de l'Inde $0^m,76$. L'animal est rare, il n'y a que trois principaux éleveurs ; l'un, M. Moreau, est à Brochain, près de Thorigné ; un autre, M. Roy, à Boismarans, commune de Pouffonds ; le troisième, M. Sagot, est à Boisberthier, commune d'Échiré. Les baudets noirs à naseaux blancs sont les plus prisés, surtout s'ils ont des poils blancs à la poitrine. Ceux qui ont le bout du nez noir et la robe complètement noire, *manquent* d'espèce ; ils n'ont pas la noblesse d'origine recherchée et produisent des mulets *Bouchaud* à poils noir-zinc, dont le prix est bien moindre.

Quant à la jument mulassière, c'est-à-dire à la mère du jeune mulet — *fedon* ou *jeton*, c'est un

animal dont les succès seraient minces au concours hippique. Massive de forme, le ventre développé, la tête carrée, les membres forts, ornés de *moustaches,* c'est-à-dire de fanons, la mulassière ne rappelle que de bien loin l'élégant cheval de course ou le percheron vigoureux ; on se représente malaisément une cavalerie ainsi montée.

Cependant le guenillou et la mulassière donnent cette mule alerte et fringante de l'Espagne, ce mulet haut, puissant, plein d'ardeur des routes du Midi, ou l'animal de fourgon et de bât qui rend de si grands services à nos troupes. Aussi ne faut-il pas s'étonner des efforts des pays étrangers pour acquérir des reproducteurs poitevins. La colonie anglaise de Natal a même fait demander six ânesses poitevines pour les croiser avec des zèbres. Le mulet provenant de cette union posséderait la résistance du zèbre aux piqures de la mouche tsé-tsé, fléau de ces régions.

Cette industrie est presque une nécessité dans la région de la Plaine poitevine privée de pâturages, dont les prairies sont de peu d'étendue, où l'on ne saurait entreprendre l'élevage du cheval de demi-sang. Cependant, il y a eu dépression due à beaucoup de raisons. Les difficultés financières dans lesquelles se débat l'Espagne ont amené ce pays à frapper les mules d'un droit de

douanes de 80 fr. par tête, en outre le change atteint 18, 20, même 25 p. 100 parfois, et les maquignons espagnols, payant en billets de leur pays voient, par le change, le prix de leurs achats s'élever du quart ou d'un cinquième. Le marché a donc été atteint, et l'élevage s'en est d'autant plus ressenti que l'extension de l'industrie beurrière faisait préférer l'élevage des vaches à celui des juments mulassières.

Il est à craindre que la grande extension des laiteries coopératives finisse par être entravée, lorsque les débouchés seront insuffisants, alors on se retournera vers la mule, mais les baudets feront défaut. Aussi les hommes qui ont à cœur la prospérité du pays font-ils beaucoup d'efforts pour conserver au Poitou cette industrie séculaire. Le comice agricole de l'arrondissement de Melle a donné un nouvel essor à l'élevage en distribuant des primes, le département accorde une subvention à un stud-book pour la race mulassière, une somme de 1,500 fr. est consacrée à encourager l'élevage et l'on espère le concours financier de l'État pour transformer le sang des juments mères.

Dans la Plaine poitevine, on évalue le prix d'une jument mulassière de 300 à 400 et 700 fr.; à trois ans, un mulet qui a déjà travaillé aux

champs et rendu par conséquent plus de services qu'un cheval de même âge, vaut en moyenne de 750 à 900 fr., mais il n'est pas rare de le voir atteindre 1,200, 1,300 et même 1,800 fr.

Je n'ai pas amassé tous ces renseignements à Chef-Boutonne ; depuis que je parcours ce pays, entre Ruffec et Niort, j'ai recueilli toutes les données qui m'ont été fournies et, grâce aux rapports du professeur d'agriculture et aux discussions du conseil général des Deux-Sèvres, principal intéressé — car les arrondissements de Niort et de Melle et celui de Fontenay-le-Comte en Vendée sont les plus riches en mulets, plus que les arrondissements voisins : Parthenay (Deux-Sèvres) ; Ruffec (Charente) ; Civray (Vienne) et Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure).

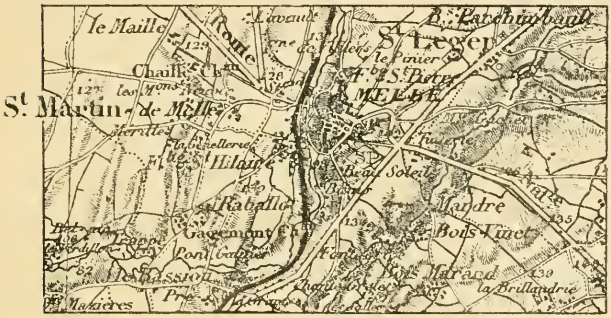
Melle est en quelque sorte la capitale du pays mulassier. Pendant que je visitais Chef-Boutonne, un des trois trains journaliers entre Ruffec et Niort est parti. Et j'ai dû gagner Melle pédestrement, malgré le peu d'attrait apparent de la route droite comme un I jeté à travers la plaine. Le chemin de fer serait plus gai ; il longe la vallée de la Boutonne jusqu'à Brioux et celle, plus étroite, de la Béronne jusqu'à Melle. On sort de Chef-Boutonne par une belle avenue de grands

arbres reliant, par des champs où de grands bœufs conduisent la charrue, la petite ville à son faubourg de Javarzay, très coquet, grâce à une belle église romane, construite au XIIe siècle, à son ravissant château de la Renaissance, dont les tourelles d'angle et les poivrières aux toits aigus sont d'un effet fort pittoresque, et à la Boutonne, ici abondante et d'une admirable limpidité.

Aussitôt la Boutonne traversée, la route tourne au nord et s'engage dans un pays nu, où les champs sont entourés de haies rabougries et couvertes de lichens. De nombreux ravins se creusent dans le plateau. Dans chacun de ces plis du sol l'eau s'est amassée en laguets d'où sort un courant clair et rapide.

La route est animée par les paysans se rendant à la foire de Chef-Boutonne. Presque tous sont montés dans des tilburys ou des chars à bancs, derrière lesquels sont attachées des caisses à claire-voie, très basses, disposées sur trois roues. Ces caisses sont remplies de moutons et de porcs, bêlant et grognant. Beaucoup de gens vont à pied, conduisant à coup de gaule de petites bandes de moutons hauts sur jambe. Les hommes ont des blouses bleues et sont coiffés de feutres ; les femmes, d'une physionomie fine et avenante lorsqu'elles sont jeunes, ont une coiffe à bords tuyautés.

La plaine fait place à une contrée verdoyante dès que l'on est à hauteur de Sompt — prononcez Some. — Les haies sont hautes, fournies de hêtres et de chênes. Puis les châtaigniers apparaissent, ils sont superbes au hameau de Lie ; on les rencontre jusqu'aux abords de Melle sur la route de Limoges, atteinte après un mortel ruban régulier de huit kilomètres à travers la plaine.



En avant de Melle, au bord d'un vallon très vert, une grande usine borde la route ; créée à l'usage de sucrerie, elle s'est transformée en distillerie de betteraves. Cet établissement, appelé distillerie des Deux-Sèvres, est sur le territoire de Saint-Léger. Il a donné un grand essor à la culture de la betterave dans toute la contrée, jusqu'à Chef-Boutonne. Trois ou quatre cents bœufs y

sont à l'étable, nourris avec la drêche et utilisés soit pour l'exploitation d'un vaste domaine, soit au transport des betteraves et des alcools entre l'usine et la gare. L'industrie a pris un grand développement; sur beaucoup de points des Charentes où l'on fait les cognacs à bon marché, j'ai retrouvé dans les gares les fûts de la distillerie de Melle.

Celle-ci est voisine de la ferme de Boismarans, où l'on élève des baudets fameux; elle est aux portes mêmes de la petite ville qui se présente de façon assez fière par deux tours dont une à huit pans, le toit en dôme d'un beffroi surmonté d'un campanile et une flèche aiguë dans le fond.

Ma première visite est pour le joyau de Melle, l'église Saint-Hilaire, située au fond du vallon de la Béronne, dans un petit faubourg. C'est un des plus beaux édifices romans du Sud-Ouest, à la façade somptueusement sculptée. A l'intérieur, les nefs sont très étroites; l'abside a de curieuses colonnes à chapiteaux.

Des ruelles grimpantes conduisent dans la ville, calme et tranquille mais propre et pittoresque. Les deux tours appelées l'Évêché sont très élégantes avec leurs toits de pierre, leurs mansardes, leurs tourelles accolées; la tour ronde surtout est charmante par sa porte ogivale et ses fenêtres

finement ouvragées. L'*Évêché,* entouré d'un petit square, fait partie du palais de justice. Près de là, sont les restes de l'ancienne église Saint-Savinien, devenue prison et dont la façade délabrée est bien belle encore ; des sculptures fort risquées ouvrent un jour singulier sur les idées morales des temps lointains où Saint-Savinien fut construit. Voisin aussi est l'hôpital, dont la façade, très sobre, est ornée d'une porte du siècle de Louis XIV, fort belle, mais trop surchargée d'ornements. Cet édifice est voisin d'un hôtel de ville, simple mais coquet, devant lequel s'étend une belle promenade publique, ornée du buste de Jacques Bujault, l'agronome. Des arbousiers et des lauriers-tins disent la douceur du climat de Melle. De cette promenade, embellie par la belle abside de Saint-Savinien aux modillons sculptés, couronnant la terrasse, la vue est charmante sur un horizon de petites collines couvertes de prairies, de bouquets d'arbres et de maisons de campagne.

La partie haute de Melle est occupée par la vaste place Bujault, entourée d'arbres, bordée de vieilles halles en charpentes, de magasins et de cafés. Par l'étroite rue du Faubourg-Saint-Pierre, on atteint l'église de ce nom, de style romano-ogival, simple et sévère, mais d'une majesté réelle ; extérieurement l'abside est très ornée.

A l'intérieur est le tombeau d'un personnage dont rien ne dit le nom et qui a inventé une fête locale appelée Bachellerie. Une inscription apprend que cet édicule a été restauré par Jacques-René-Marie Aymé, officier de la Légion d'honneur, trésorier de la 12e cohorte, élu capitaine bachelier pour l'année 1808. M. Aymé avait choisi pour reine Églantine Bernardin, et, à cette occasion, avait fait décorer l'église. En même temps, il dotait de quatorze vers latins l'inventeur inconnu de la Bachellerie.

Par un chemin étroit, je suis redescendu vers la gare pour gagner la route de Niort. Du sommet de la colline, près du beau château de Chaillé, dont la construction est attribuée à Henri IV par les Mellois, l'aspect de la petite ville est charmant ; ses maisons en amphithéâtre, ses tours, son cadre de coteaux verdoyants, lui donnent l'aspect d'une vaste cité. Aux habitants des pauvres bourgs de la plaine rase, cette ville mignonne, sa petite rivière et sa verdure doivent paraître une féerie.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

A

Abbaye (papeterie de l') [Charente], 31.
Adour (fleuve), 113.
Agde (Hérault), 293.
Aigre (Charente), 154, 180, 182.
Aigrefeuille (Charente-Inférieure), 279.
Aiguillon (golfe de l'), 284 et suiv.
Aisne (département), 47.
Aix (île d') [Charente-Inférieure], 260, 261, 290.
Algérie, 80, 347.
Alliers (plaine des) [Charente], 35.
Alloue (Charente), 193.
Alpes (le mulet dans les), 347 à 350.
Ambérac (Charente), 180.
Anché-Voulon (gare d') [Vienne], 336.
Andilly (Charente-Inférieure), 285, 291.
Andorre (république d'), 295, 346.
Ânes du Poitou, 350 et suiv.
Angélique (industrie de l'), 301 à 305.
Angers (Maine-et-Loire), 27.
Angoulême, 2 à 13, 30, 54, 78, 96, 152, 154, 270.
Anguienne (rivière), 4, 9, 13 à 16, 30, 33.
Angoumois, 3, 10, 80, 116, 220.
Annonay (Ardèche), 29.
Antenne (rivière), 133, 174, 175.
Anville (Charente), 176.
Arbre (signal de l') [Charente], 203, 204, 205, 206.
Archiac (Charente-Inférieure), 133, 232, 233.
Aréthuse (fontaine d'), 76.
Argence (rivière), 38.
Argent (rivière), 184, 188.
Argent-Or (rivière), 188.
Arles (Bouches-du-Rhône), 346.

Arsenal de Rochefort, 249.
Artichaut (*culture de l'*), 302.
Arvert (presqu'île d') [Charente-Inférieure], 233.
Asnières (Seine), 226.
Aubeterre (Charente), 210, 217, 219.
Aude (département de l'), 345.
Auge (rivière d'), 179. 180.
Aulnay (Charente-Inférieure), 271.
Aunac (Charente), 182.
Aunis (région de l'), 241 à 294.
Auzance (rivière), 221.
Avor (camp d') [Cher], 321.

B

Baignes-Sainte-Radegonde (Charente), 220, 224 à 228.
Baine (la) [Charente-Inférieure], 154.
Balme (grotte de la) [Isère], 56.
Balzac (Charente), 35 à 42.
Balzac (Guez de) [littérateur], 36 à 42.
Balzac (le romancier Honoré de), 105.
Bambou (*culture du*), 34.
Bandiat (rivière), 54, 61 à 67, 76, 99, 198, 201, 208, 209.
Barbezieux (Charente), 116 à 119, 132, 154, 232, 233.
Bardenac (Charente), 222.
Bassac (Charente), 170.
Bassau (Charente), 101, 104.
Bassau (papeterie de) [Charente], 31.
Baudets du Poitou, 350 et suiv.
Bayers (Charente), 181.
Beauce (région de la), 47.
Beaugency (Loiret), 232.
Beillant (Charente-Inférieure), 236.
Belbonne (fontaine) [Charente], 207.
Belleveau (vallon de) [Charente], 222.
Bellone (fontaine) [Charente], 207.
Benest (Charente), 190 à 193.
Benon (bois de) [Charente-Inférieure], 279, 280.
Bernay (Charente-Inférieure), 272.
Béronne (rivière), 355, 358.
Berri (province), 47.
Bilbao (Espagne), 80.
Blanzac (Charente), 119, 154, 210, 212.
Blésois (pays de), 1.
Blond (montagnes de), 194, 199.
Bocage (région du), 272, 281.
Bocage saintongeais (Charente-Inférieure), 231, 240.
Boëme (rivière), 16, 19, 31, 32.
Bœufs (*élevage des*), 182.
Bohême (Autriche), 305.
Bois à terroir (*eaux-de-vie des*), 134.
Bois-Blanc (forêt de) [Charente], 72, 83.
Bois communs (*eaux-de-vie des*), 134.

Bois ordinaires (eaux-de-vie des), 134.
Boismarans (ferme de) [Deux-Sèvres], 358.
Boixe (forêt de la) [Charente], 44.
Bonneuil (Charente), 120, 159.
Bonneville (Charente), 178,
Bonnieure (rivière), 44, 199, 203, 204.
Bons-Bois (eaux-de-vie des), 134.
Borda (navire-école), 79.
Bordeaux (Gironde), 151, 239.
Borderies (eaux-de-vie des), 132, 133, 134, 139, 140, 174.
Bouchands (bois et ruines romaines des), 8, 177, 178.
Bouchots (parcs à moules), 284 à 294.
Bouex (Charente), 209.
Bougon (Deux-Sèvres), 328, 334.
Bouhet (Charente-Inférieure), 279.
Bouillant (gouffre) [Charente], 73, 74, 75, 309.
Bouleure (rivière), 336.
Bourbonnais (province), 47.
Bourboule (la) [Puy-de-Dôme), 47.
Bourg-Charente (Charente), 161, 164, 168.
Bouteville (Charente), 120.
Boutonne (rivière), 242, 267 et suiv. 341, 343, 355, 356.
Braconne (forêt de la), 6, 11, 61, 62, 65 à 72, 82, 83.
Braconne (polygone de la) [Charente], 68 à 72.
Brest (Finistère), 79, 98, 250.
Brie (Charente), 222.
Brioux (Deux-Sèvres), 355.
Brossac (Charente), 220 à 222.
Brosserie (industrie de la), 308.
Bussac (Charente-Inférieure), 230.

C

Calvin en Angoumois, 106.
Camélias (culture des), 34.
Campagnac (Aveyron), 99.
Canons (fonderie de Ruelle), [Charente], 78 à 99.
Carcassonne (Aude), 3.
Carillon (Charente-Inférieure), 242.
Carmaux (Tarn), 99.
Carrières, 242.
Castelsarrazin (Tarn-et-Garonne), 95.
Ceaux (Vienne), 336.
Celles (Deux-Sèvres), 309, 356.
Céramique, 191, 200.
Cette (Hérault), 293.
Chabanais (Charente), 200, 201.
Chaillé (Charente-Inférieure), 276 à 278.
Chaillé (château de) [Deux-Sèvres], 360.
Chalais (Charente), 210, 214 à 216.

Chalonne (Charente), 38.
Chalus (Haute-Vienne), 204.
Chamoiserie (industrie de la), 306.
Chamoulard (papeterie de) [Charente], 31.
Champagne (région des eaux-de-vie de) [Charente et Charente-Inférieure], 122 à 159, 231, 232, 233, 269.
Champagne-Mouton (Charente), 190.
Champdeniers (Deux-Sèvres), 334.
Champlaurier (forges de) [Charente], 200.
Champmilon (Charente), 107.
Champniers (Charente), 87.
Chapelle-Fouilloux (la), [Deux-Sèvres], 339.
Charente (département de la), 47.
Charente (fleuve), 4, 6, 10, 19, 29, 30 à 32, 38 à 51, 78, 100 à 108, 168, 183, 184, 190, 191, 202, 203, 233 à 251.
Charente (port de) [Charente-Inférieure], 100, 150, 154, 170, 243 à 245, 250, 251.
Charente-Inférieure (département), 47.
Charente-Inférieure (la vigne dans la), 268 et suivantes.
Charmé (Charente), 182.
Charrau (rivière), 8, 16, 31, 32, 106.
Chasseneuil (Charente), 200, 204.
Chassors (Charente), 162.
Châtaignier (bois de), 349.
Châteaubriant (Loire-Inférieure), 304.
Châteauneuf (Charente), 100, 107, 108, 119, 133, 154.
Châtel-Aillon (Charente-Inférieure), 261, 262.
Châtres (église de) [Charente], 163, 164.
Chavenat (Charente), 210.
Chef-Boutonne (Deux-Sèvres), 271, 337, 340 à 343, 355, 357.
Chef-de-Baie (pointe) [Charente-Inférieure], 261.
Chenon (Charente), 181.
Chenommet (Charente), 181.
Chérac (Charente-Inférieure), 138.
Cherbourg (Manche), 79.
Cherigné (Deux-Sèvres), 335.
Chéronnac (Haute-Vienne), 202.
Chez-Fétin (Charente), 46.
Chez-Régnier (Charente), 46.
Chez-Roby (gouffre de) [Charente], 62.
Chicago (États-Unis), 350.
Chillac (Charente), 223.
Chizé (Charente-Inférieure), 271.
Chizé (forêt de) [Charente-Inférieure], 271.
Clain (rivière), 1, 194, 336, 337.
Clergon (bois de) [Charente], 35.

Cognac (Charente), 12, 120, 123, 124 à 159, 166, 171, 231, 270,
Collas (papeterie de) [Charente], 31.
Colporteurs charentais, 45 à 52.
Condac (Charente), 185, 188.
Condé (pyramide de), Bassac (Charente), 170.
Confolens (Charente), 194 à 196, 200.
Confolentais (région du), 188 à 205.
Couhé-Vérac (Vienne), 337.
Courbevoie (Seine), 226.
Courçon (Charente-Inférieure), 276, 280.
Couronne (la) [Charente], 8, 33, 93.
Couture (rivière), 180.
Cozes (Charente-Inférieure), 270.
Crèche (la) [Deux-Sèvres], 311.
Creusot (le) [Saône-et-Loire], 98.
Crouin (Charente), 138, 154.
Curac (Charente), 221.
Curé (ruisseau), 279, 280.

D

Decazeville (Aveyron), 99.
Deux-Sèvres (département des), 47.
Dirac (Charente), 9, 14.
Distillerie d'eaux-de-vie, 143 et suiv.
Distillerie de betteraves, 185, 278, 279, 357, 358.
Dive du Sud (rivière), 336, 337.
Dordogne (rivière), 210.
Dormant (gouffre) [Charente], 73, 74, 75, 166.
Double (région de la), 30, 116, 216, 217.
Double saintongeaise, 220 et suiv.
Dronne (rivière), 31, 210, 216, 217 à 219.

E

Eaux-Claires (rivière), 4, 8, 15, 16, 19, 31, 32, 33, 34, 35, 106.
Eaux-de-vie (fabrication des), 143 et suiv.
Eaux-de-vie (les), 108 à 159, 169, 170.
Échelle (rivière de l') [Charente], 73.
Échiré (Deux-Sèvres), 352.
École militaire de Saint-Maixent, 311 à 324.
Elbe (île d'), 80.
Entreroches (rochers d') [Charente], 86.
Escalier (papeterie de l') [Charente], 31.
Esnandes (Charente-Inférieure), 284 à 294.
Exoudun (Deux-Sèvres), 335.

F

Fenioux (Charente-Inférieure), 267.
Ferrières (Charente-Inférieure), 280.
Feuillade (Charente), 99.
Feutre pour papeteries, 30, 32.
Filigranes pour papier, 30.
Fine-Champagne (*eaux-de-vie de*), 132 et suiv.
Fins-Bois (*eaux-de-vie des*), 132, 134, 174 et suiv.
Firminy (Loire), 98.
Flandre (province), 47.
Fléac (Charente), 7, 35, 104.
Fleurac (château de) [Charente], 106.
Fleurignac (Charente), 66.
Fonderie nationale de Ruelle (Charente), 78 à 79.
Fontafié (Charente), 200.
Fontcharrière (bois de) [Charente], 216.
Fontclaireau (Charente), 46, 50.
Fontegrive (source de) [Deux-Sèvres], 333.
Fontenay-le-Comte (Vendée), 266, 346.
Font-Noire (ruisseau de), 86.
Forge-Neuve (la) [Charente], 83.
Forges (papeterie de) [Charente], 31.
Fosse de Paix (Deux-Sèvres), 309.
Fosse-Limousine (la) [Charente], 65.
Fosse-Mobile (la) [Charente], 65.
Fouras (Charente-Inférieure), 260, 290.
Fromages (*industrie des*), 114, 334.
Frontenay-Rohan-Rohan (Charente-Inférieure), 297.

G

Gagnarderie (la) [Charente], 46.
Ganterie (*industrie de la*), 307.
Garde-Épée (château et dolmen de) [Charente], 163.
Gascogne (mulets de), 345.
Gâtine (région de la), 281, 309.
Genac (Charente), 178.
Gensac (Charente), 165.
Genté (Charente), 123, 167.
Gères (rivière), 275.
Giget (Charente), 35.
Gimeux (Charente), 123, 167.
Gironde (fleuve), 210.
Glaçage du papier, 31.
Goire (rivière), 195.
Gourville (auteur des *Mémoires*), 179.
Gourville (Charente), 159, 178, 179, 180.
Graine (rivière), 201.
Grande-Champagne (région de la) [Charente et Charente-Inférieure], 124, 132, 167, 177.

Grande-Fosse (la) [Charente], 66.
Grande-Garenne (bois de la) [Charente], 105.
Grenoble (Isère), 307.
Grenord-l'Eau (Charente), 201.
Groies (terres et eaux-de-vie de), 135, 141, 231, 272.
Gué-d'Alleré (Charente-Inférieure), 279.
Gueris (domaine des), [Charente], 110 à 115, 122.

H

Hambourg (Allemagne), 155.
Hautefaye (Dordogne), 209.
Havre (le) [Seine-Inférieure], 94, 262.
Haye-Descartes (la) [Indre-et-Loire], 29.
Hérault (département de l'), 345.
Herse (rivière), 211, 212.
Hiersac (Charente), 107, 177.
Hiesse (Charente), 194.
Horte (forêt d'), 205, 209.
Houmeau (l') [Charente-Inférieure], 284, 294.
Houmeau (l') [faubourg d'Angoulême], 5.
Houmeau (port de l') [Charente], 96.
Houmeau-Pontouvre (l') [Charente], 30.
Hurtebise (château d') [Charente], 9.

I

Isle (rivière), 210, 223.
Isle-d'Espagnac (Charente), 86, 87.
Issoire (rivière), 198, 199.

J

Jarnac (Charente), 123, 133, 154, 161, 168 à 171.
Jarrie (la) [Charente-Inférieure], 276, 278.
Javard (ruisseau du), 43.
Javarzay (Deux-Sèvres), 356.
Jonzac (Charente-Inférieure), 30, 133, 231, 232, 233.
Julienne (Charente), 162.
Jurignac (Charente), 159.

L

Labouheyre (Landes), 99.
Laiterie (industrie de la), 275 à 279, 285.
Laleu (Charente-Inférieure), 264, 265.
Lambon (rivière), 309.
Landes (région des), 29, 99, 156.
Lanville (Charente), 180.
Larochebaucourt (Dordogne), 205, 209.
Laubaret (château de) [Charente), 165.
Lausanne (Suisse), 258.
Lèche (source de la) [Charente], 73, 74, 80.

Léman (lac), 258.
Lésignat (Charente), 203.
Lezay (Deux-Sèvres), 329, 336.
Lichères (Charente), 46.
Lie (Deux-Sèvres), 357.
Lien (rivière), 184, 185.
Lignières (Charente), 120.
Limousin (province), 47, 80, 194, 204.
Lmars (Charente), 104, 106.
Lisbonne (Portugal), 256.
Livernant (Charente), 217.
Lizonne ou Nizonne (rivière), 19, 31, 162, 210, 217.
Loiret (sources du), 332.
Loizé (Deux-Sèvres), 343.
Londigny (Charente), 186.
Lorient (Morbihan), 79, 250, 293.
Luxé (Charente), 44, 161, 180.

M

Mâcon (Saône-et-Loire), 346.
Madagascar (expédition de), 346.
Magnac (Charente), 87.
Maine-de-Boixe (le) [Charente], 46.
Maine-Gagnaud (Charente), 87.
Maine-Giraud (château du) [Charente], 213, 214.
Mainzac (Charente), 209.
Maïs (culture du), 113, 181.
Malaville (Charente), 159.
Malendreau (Charente), 223.
Mamirolle (école nationale de laiterie) [Doubs], 275.
Mansle (Charente), 44 à 46, 180, 181, 182.
Marais poitevin (région du), 272, 279, 280 à 282.
Marans (Charente), 175, 271, 281, 282, 285, 291, 293, 296.
Marche (la) [province], 47.
Marcillac (Charente), 179, 180.
Marcilly (Charente-Inférieure), 284, 293.
Marennes (Charente-Inférieure), 242, 290.
Marillac (Charente), 66.
Marseille (Bouches-du-Rhône), 196.
Marthon (Charente), 61, 99, 208.
Martinet (papeterie du) [Charente], 31.
Massignac (Charente), 203.
Matha (Charente-Inférieure), 175, 176, 271.
Mauzé (Deux-Sèvres), 296, 297.
Mazerolles (Charente), 54, 203.
Mégisserie (industrie de la), 306.
Melle (Deux-Sèvres), 329, 344, 345, 350, 355 à 360.
Ménigoute (Deux-Sèvres), 326.
Méré (château de Poltrot de) [Charente], 209.
Michon (l'abbé, graphologue), 224 à 227.

Mignon (rivière), 296.
Monéis (assassinat de M. de), 209.
Monpaple (Charente), 46.
Montalembert (Deux-Sèvres), 186, 187, 204, 339.
Montausier (château des ducs de) [Charente], 224.
Montbron (Charente), 204 à 208.
Mont-Dore (Puy-de-Dôme), 47.
Montembœuf (Charente), 201, 203.
Montendre (Charente-Inférieure), 230.
Montignac (Charente), 43, 44, 182.
Montjean (Charente), 186.
Montluçon (Allier), 98.
Montmeillan (ville disparue) [Charente-Inférieure], 261.
Montmoreau (Charente), 210, 211.
Montmorillon (Vienne), 337.
Mortefond (ferme et source), 326.
Mothe-Saint-Héray (la) [Deux-Sèvres], 322, 326, 329, 334 à 336, 350.
Motte (papeterie de la) [Charente], 31.
Motte-Tuffault (butte féodale) [Deux-Sèvres], 340.
Moulde (rivière), 203.
Moules (*culture des*), 284 à 294.
Mouthiers (Charente), 31.
Mouton (Charente), 46, 47.
Mulassières (*juments*), 352 et suiv.
Mules (*élevage des*), 334, 338 à 360.
Muletiers espagnols, 343 et suiv.
Myticulture (*élevage des moules*), 284 à 294.

N

Nanclars (Charente), 46, 50.
Nanteuil-en-Vallée (Charente), 184, 188, 189.
Natal (colonie anglaise), 353.
Né (rivière), 110, 119, 132, 210, 212, 223, 236.
Nemours (Algérie), 221.
Néris (Allier), 47.
Nersac (Charente), 31, 33, 106.
Neuvicq (Charente-Inférieure), 176.
Nevers (fonderie de), 80, 85.
Nieul (Charente), 200.
Nieul-sur-Mer (Charente-Inférieure), 284, 294.
Nièvre (département), 46.
Nîmes (Gard), 196.
Niort (Deux-Sèvres), 281, 295 à 310, 329, 334, 345.
Nizonne *ou* Lizonne (rivière), 19, 31, 162, 210, 217.
Normandie (province), 47.
Nouëre (rivière), 4, 106, 177, 178, 179.

O

Oise (département), 47.
Oisellerie (château de l') [Charente], 32, 35.
Oleron (île d') [Charente-Inférieure], 126, 193.
Or (rivière), 188.
Orgedeuil (Charente), 206.
Oriolles (Charente), 223.
Orival (Charente), 216.
Ouches (plantations de noyers), 308.

P

Paix (fosse de) [Deux-Sèvres], 309.
Pallice (port de la) [Charente-Inférieure], 170, 250, 256, 261 à 266.
Pallud (la) [Charente], 167.
Pamiers (Ariège), 98.
Pamproux (Deux-Sèvres), 328 à 333, 339.
Pamproux (ruisseau), 331 à 333.
Papeteries d'Angoulême, 17 à 35.
Papeteries d'Aubeterre (Charente), 219.
Parançay (Charente-Inférieure), 272.
Pâtés de Barbezieux, 117.
Pâtés de Ruffec, 185.
Pays-Bas (région des) [Charente et Charente-Inférieure], 134, 141, 162, 168, 171, 174, 175, 177.
Périer-en-Valbonnais (Isère), 45.
Pérignac (Charente), 212.
Périgord (province), 3, 61, 73, 80, 205.
Péruse (rivière de la), 185, 186.
Petit-Rochefort (papeterie de) [Charente], 31.
Petit-Lessac (Charente), 196.
Petit-Montbron (papeterie de) [Charente], 31.
Petite-Boëme *ou* Charrau (rivière), 19, 31.
Petite-Champagne (eaux-de-vie de), 132, 133, 231, 232.
Phylloxéra, 138 à 142, 157.
Picardie (province), 47.
Piégut (Dordogne), 205.
Pierre-Pèze (dolmen de), 338.
Plaine poitevine (la) [Vienne et Deux-Sèvres], 187, 201, 295 à 360.
Planche-Meunier (Charente), 80.
Poitou (province), 1, 47.
Ponnes (cuves en terre cuite), 191.
Pons (Charente-Inférieure), 133, 232, 233.
Pont-des-Tables (papeterie du) [Charente], 31.
Pontouvre (Charente), 77.
Pontrouchaud (Charente), 80.
Port Saint-Louis-du-Rhône (Bouches-du-Rhône), 262.
Poudrerie de Thérouat à Angoulême, 7, 100 à 105.

Poulet (papeterie de) [Charente], 31.
Prahecq (Deux-Sèvres), 322.
Pranzac (Charente), 61, 198.
Premiers-Bois (eaux-de-vie des), 133.
Protestants du Poitou (les), 325 à 337.
Puilboreau (ferme-école de) [Charente-Inférieure], 282, 283.
Puy-de-Dôme (département), 47.
Puymoyen (Charente), 15, 31.
Puypéroux (Charente), 211.
Puy-Vidal (gouffre de) [Charente], 62.
Pyrénées, 99.

R

Raix (Charente), 182.
Rancogne (grotte et château de) [Charente], 55 à 61.
Ravaillac (château de) [Charente], 72.
Ré (île de) [Charente-Inférieure], 126, 256.
Réglage du papier, 31.
Ribot (ruisseau de), 272.
Rioupéroux (Isère), 29.
Rive-de-Gier (Loire), 98.
Rives (Isère), 29.
Rochandry (château de la) [Charente], 33.
Rochandry (papeterie de la) [Charente], 31.
Rochecorail (grotte de) [Charente], 106.
Rochefort (Charente-Inférieure), 6, 79, 84, 93, 98, 239, 243 à 251, 260, 293
Rochefoucauld (la) [Charente], 54, 55, 64, 67.
Rochelle (la) [Charente-Inférieure], 151, 239, 240, 250 à 266, 281, 282, 291.
Roche-Raffin (source du Pamproux) [Deux-Sèvres], 333.
Rouillac (Charente), 154, 177, 178.
Rouleaux à filigranes, 30.
Roumazières (Charente), 200.
Roussines (Charente), 80.
Royan (Charente-Inférieure), 233.
Ruffec (Charente), 1, 182, 184, 185, 188, 336.
Ruelle (Charente), 6, 77, 78 à 99.
Ruelle (fonderie de canons de) [Charente], 78 à 99, 208.

S

Saint-Amand-de-Boixe (Charente), 44.
Sainte-Barbe (côte) [Charente], 101.
Sainte-Catherine (château de) [Charente], 208.
Saint-Chamond (Loire), 98.
Saint-Christophe-de-Tude (Charente), 215, 216.
Saint Claud (Charente), 200.

Saint-Cybardeaux (Charente), 178.
Saint-Cyr (école de), 312.
Saint-Denis-d'Oleron (Charente-Inférieure), 258.
Saint-Émilion (Gironde), 219.
Saint-Étienne (Loire), 98.
Saint-Florent (faubourg de Niort) [Deux-Sèvres], 298, 307.
Saint-Galmier (Loire), 151.
Saint-Georges-du-Bois (Charente-Inférieure), 276.
Saint-Germain (Charente), 196 à 199.
Saint-Germier (Deux-Sèvres), 326.
Saint-Gervais (fonderie de) [Isère], 85.
Saint-Jacques (faubourg de Cognac), 129, 174.
Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), 101, 174, 175, 242, 267 à 272, 337, 346.
St-Jean-de-Liversay (Charente-Inférieure), 280.
St-Jean-des-Ollières (Puy-de-Dôme), 54.
Saint-Laurent-de-Céris (Charente), 200.
Saint-Léger (Charente), 212.
Saint-Léger (Deux-Sèvres), 357.
Saint-Maigrin (étang de) [Charente-Inférieure], 228.
Saint-Maixent (Deux-Sèvres), 311 à 324, 329, 350.
Saint-Mard (Charente-Inférieure), 272.
Saint-Mariens (Gironde), 229.
Saint-Martial (Charente), 216
Saint-Martin (faubourg d'Angoulême), 9.
Saint-Martin (faubourg de Cognac), 126.
Saint-Médard (Charente), 110.
Saint-Médard (Charente-Inférieure), 278.
Saint-Michel (Charente), 8, 31, 32, 35, 104, 106.
Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), 256, 262.
Sainte-Néomaye (Deux-Sèvres), 311.
Saint-Preuil (Charente), 167.
Saint-Quentin (Charente), 216.
Saint-Saturnin (Charente), 106
Saint-Sauvant (Vienne), 333.
Saint-Savinien (Charente-Inférieure), 241.
Saint-Saviol (Vienne), 271, 338, 343.
Saint-Simeux (Charente), 107.
Saint-Sulpice (Charente), 175.
Saint-Yrieix (Charente), 104.
Sainte-Eutrope (Charente), 211.
Ste-Marie-de-Chalais (Charente), 215, 221.
Sainte-Terre (Charente), 192.

Saintes (Charente-Inférieure), 6, 12, 236 à 240.
Saintonge (province de), 116, 134, 231 et suiv.
Salers (bœufs de), 182, 184.
Salles-d'Angles (Charente), 123.
Salles (Deux-Sèvres), 333.
Sansac (ruines de) [Charente], 190.
Sanxay (Vienne), 178, 325.
Saône-et-Loire (département), 47.
Satinage du papier, 31.
Sauzé-Vaussais (Deux-Sèvres), 185, 339.
Savignac (château de la famille Carnot) [Charente], 202.
Segonzac (Charente), 123, 133, 154, 159, 167.
Sérifontaine (Oise), 95.
Sérignac (Charente), 215.
Sers (Charente), 80.
Seugne (rivière), 133, 229, 230 à 234.
Sèvres (Deux-) [département des], 47.
Sèvre Niortaise, 280, 281, 282, 297 et suiv.
Sigogne (Charente), 171 à 173.
Sireuil (Charente), 107.
Soie (ruisseau de la), 272.
Sompt (Deux-Sèvres), 357.
Sonnette (rivière), 44.
Soyaux, 30.
Surgères (Charente-Inférieure), 175, 271, 272 à 279.

T

Taillebourg (Charente-Inférieure), 12, 240, 241, 267.
Tardoire (rivière), 44, 54 à 61, 67, 80, 201, 303, 204, 206 à 208.
Tards (village et sources des) [Charente], 165, 166, 168.
Terne (la) [Charente], 180.
Thérouat (Charente), 7, 101.
Thiers (Puy-de-Dôme), 29.
Tiarde (rivière), 44.
Toiles métalliques, 30, 32.
Tombouctou (Soudan), 296.
Tonnay-Charente (Charente-Inférieure), 6, 100, 150, 154, 170, 243 à 245, 250, 251.
Topinambour (culture du), 181, 182.
Torula compniacensis (cryptogame des chais à eaux-de-vie), 128.
Toulon (Var), 79, 250.
Touraine, 1, 47.
Tour-Garnier (la) [Charente], 30.
Tournay (ruisseau de), 272.
Tournus (Saône-et-Loire), 170.
Tout-l'y-Faut (Charente), 223.
Tout-l'y-Faut (lande) [Charente et Charente-Inférieure], 230.
Tous-Vents (hauteurs de) [Charente], 223.

Touvérac (Charente), 224.
Touvre (rivière), 2, 4, 6, 13, 16, 19, 29, 30, 31, 32, 67, 72 à 77, 79, 82, 90, 309.
Touvre (sources de la) [Charente], 72 à 77, 166, 332.
Touvre (village) [Charente], 72, 87.
Touzac, 120.
Tranchade (château de la) [Charente], 15.
Transon (ruisseau), 193.
Traversette (poste de la) [Savoie], 349.
Tréfileries de cuivre, 32.
Tremblade (la) [Charente-Inférieure], 233.
Tréport (le) [Seine-Inférieure], 47.
Trois-Palis (Charente), 31, 106.
Trou de Champniers (le) [Charente], 62, 63, 65.
Truffes (culture des), 34, 35.
Tude (rivière), 162, 210, 211, 216, 217, 233.
Tusson (Charente), 182.

U

Unieux (Loire), 98.

V

Val-d'Isère (Savoie), 45.
Valenciennes (Nord), 98.
Valette (Villebois-La) [Charente], 209, 210.
Vanoise (col de la) [Savoie], 349.
Vars (Charente), 43.
Vaucluse (source), 332.
Vaux (Vienne), 336.
Vénat (Charente), 40.
Vendée (département), 47, 126.
Vendômois, 10.
Venosc-en-Oisans (Isère), 45.
Verrerie (industrie de la), 156.
Verteuil (Charente), 182 à 184.
Veuze (papeterie de) [Charente], 31.
Vevey (Suisse), 258.
Vichy (Allier), 47, 151.
Vieilles-Vaures (les) [Charente], 65.
Vienne (rivière), 31, 194 à 201.
Vigne (culture de la), 135, 268 et suiv.
Vigny (Alfred de) en Charente, 213, 214.
Villebois-La-Valette (Charente), 209, 210.
Villefagnan (Charente), 186.
Vindelle (Charente), 39, 40.
Viveyronne (rivière), 221.
Vivier (source et ruisseau), 303, 309.
Vizelles (Charente-Inférieure), 270.
Vizille (Isère), 29.
Voiron (Isère), 29.

Volailles de Barbezieux, 113, 117 à 119.
Vonne (rivière), 325, 336.

X

Xenodocus (cryptogame des chais à eaux-de-vie), 182.

Y

Yviers (Charente), 215.
Yvrac (Charente), 66.

Z

Zèbre (élevage du), 353.

TABLE DES CARTES

Région des papeteries d'Angoulême, 24-25.
La Charente, de Mansle à Angoulême, 37.
Mansle et la région des colporteurs, 49.
La Rochefoucauld. — Pertes de la Tardoire et du Bandiat et fosses de la Braconne, 57.
Plan de la fonderie de Ruelle, 88, 89.
D'Angoulême à Barbezieux, 109.
Cognac et ses environs, 125.
La région des eaux-de-vie, 136 et 137.
Jarnac et Bourg-Charente, 169.
Rouillac et le bois des Bouchands, 177.
De Ruffec à Confolens, 189.
La Vienne, de Confolens à Saint-Germain, 195.
Environs d'Aubeterre, 219.
La Double, entre Chalais et Jonzac, 225.
Saintes et ses environs, 237,
Tonnay-Charente et Rochefort, 245.
La Rochelle et sa rade, 257.
L'Aunis autour de Surgères, 273.
Marans, La Rochelle et le golfe de l'Aiguillon, 289.
Niort, 301.
Saint-Maixent et ses environs, 313.
Communautés protestantes de la Plaine poitevine, 331.
Chef-Boutonne et les sources de la Boutonne, 341.
Melle et ses environs, 357.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le pays d'Angoumois.

Pages.

De la Loire à la Charente. — Apparition d'Angoulême. — Les remparts. — Au marché. — Horizons angoumoisins. — Beaulieu. — La flore d'Angoulême. — La Charente et la littérature. — La cathédrale. — Le plateau. — Les vallons d'Angoulême. — L'Anguienne et les Eaux-Claires. — Le Charrau et la Boëme . 1

II. — Les papiers d'Angoulême.

La mode et la papeterie. — Origine des papiers d'Angoulême. — L'indnstrie au siècle dernier. — Mœurs des ouvriers. — Les vieux moulins et les usines modernes. — Situation actuelle de l'industrie. — Vallées industrielles : Anguienne, Eaux-Claires, Charrau et Boëme. — Acclimatation de végétaux exotiques . . 17

III. — Au pays des colporteurs.

Le tombeau de Guez de Balzac. — Au château de Balzac. — Un précurseur du grand siècle. — Les méandres de la Charente. — Montignac. — Saint-Amant-de-Boixe. — La forêt de la Boixe. — Mansle. — Les colporteurs charentais. — Mœurs des forains. 36

IV. — Les Merveilles de la Braconne.

Si c'était à l'étranger... — La Rochefoucauld et son château. — Les bords de la Tardoire. — Les grottes de Rancogne. — Un plafond de chauves-souris. — Les grottes de Pranzac. — Gouffres du Bandiat. — Dans la Braconne. — Le Trou de Champniers. — La Fosse limousine. — La Fosse mobile. — La grande Fosse. — Où vont les eaux perdues. 53

V. — Les sources de la Touvre.

Pages.

La forêt de la Braconne. — Un polygone d'artillerie. — Les artilleurs au camp. — Touvre. — Les sources : le Dormant, le Bouillant, la Lèche. — La Touvre et nos vieux écrivains. — Les rives de la Touvre 68

VI. — Une usine nationale : Ruelle.

Une école navale dans les terres. — Sur le port d'Angoulême. — Embarquement des canons. — Montalembert. — Histo ique de la fonderie de Ruelle. — Ruelle. — La fonderie. — A travers l'usine. — La fonte d'un can n. — Le poids et le prix d'un canon. — Transport d'une pièce. — Les douilles. — Personnel de la fonderie. — Les matières premières 78

VII. — De la Charente au Né.

En bateau sur la Charente. — La poudrerie de Thérouat. — Fabrication de la poudre. — Honoré de Balzac à la poudrerie. — Rochecorail et la grotte de Calvin. — Les méandres de la Charente. — Châteauneuf. — Le domaine des Gueris 100

VIII. — La Champagne de Cognac.

Barbezieux, ses pâtés, ses chapons et ses poulardes. — La fine champagne. — Bouteville. — Segonzac. — Cognac. — La ville neuve et la vieille ville. — Développement de Cognac. — Le champignon des murs de Cognac. — Le parc 116

IX. — Le vignoble de Cognac.

L'évêque d'Angoulême au concile. — Cognac, bon évêché ! — La réputation de Cognac. — Le pays du cognac. — Grande-Champagne. — Petite-Champagne. — Borderies. — Fins-Bois et Bons-Bois. — Perte et reconstitution du vignoble 130

X. — La fabrication du cognac.

La fabrication des eaux-de-vie. — Dans un chai. — Le vieillissement. — Commerce de Cognac. — Remplissage des bouteilles. — Industries annexes. — Le cognac pour nègre — Les Charentais et l'eau-de-vie 143

XI. — Les Pays-Bas de Jarnac.

Pages.

La Charente, de Cognac à Jarnac. — Bourg-Charente. — Garde-Épée et l'église de Châtres. — Les sources des Tards. — La Champagne près de Cognac. — Jarnac. — Dans les pays bas. — Sigogne et le tableau de la dîme 160

XII. — Dans les Fins-Bois.

Dans les Borderies. — La vallée de l'Antenne. — Matha. — Le plateau de Neuvicq. — Rouillac. — Les ruines romaines des Bouchauds. — Gourville. — Aigre. — La Charente à Mansle. — L'agriculture en Charente. — Verteuil et son château. — La source du Lien. — Villefagnan. — La vallée de la Péruse. — Montalembert 174

XIII. — Le Confolentais.

L'Argent-Or a Nauteuil. — Champagne-Mouton. — Benest et ses *ponnes*. — Alloue. — Confolens. — Bords de la Vienne. — Saint-Germain et son dolmen. — La Charente à Roumazières. — La Vienne à Chabanais. — Le château des Carnot. — Le canton de Montembœuf. — L'Arbre de Mazerolles 188

XIV. — De la Tardoire a la Dronne.

Orgedeuil. — Montbron et la vallée du Bandiat. — Bouex et Poltrot de Méré. — Forêt de la Rochebeaucourt. — Villebois-La Valette. — Montmoreau. — Autour de Blanzac. — Le Maine-Giraud et Alfred de Vigny. — Chalais et les ducs de Périgord. — Le site d'Aubeterre. 205

XV. — La Double saintongeaise.

Brossac. — Dans la Double angoumoisine. — Baigues. — Le duché de Montausier. — Le château de l'abbé Michon. — La pêche de l'étang de Saint-Maigrin. — La Double saintongeaise. — Montendre. — Jonzac, Pons et la vallée de la Seigne 220

XVI. — La Charente maritime.

Pages.

La Charente, de Cognac à Saintes. — Saintes, ses églises et ses ruines romaines. — Taillebourg. — Les carrières de Saint-Savinien. — Tonnay-Charente. — Le port de Charente. — Rochefort et son arsenal. — Rôle maritime et militaire. — Le port marchand. 235

XVII. — La Rochelle.

La Rochelle. — La rue Sur-les-Murs. — A travers la ville. — Une cité vivante. — Les monuments et la mer. — Fouras et Chatel-Aillon. — L'organisme maritime de La Rochelle. — Les ports. — La Pallice 252

XVIII. — Les vignes et les laiteries de l'Aunis.

De Taillebourg à Saint-Jean-d'Angély. — Saint-Jean et son industrie. — La reconstitution du vignoble dans la Charente-Inférieure. — La Boutonne. — De Saint-Jean à Surgères. — Les laiteries coopératives de la Charente-Inférieure. — Leur origine. — Les distilleries. — Entrée dans le Marais. — Marans et la Sèvre Niortaise. 267

XIX. — Les Bouchots a moules.

La ferme-école de Puilboreau. — Paysages rochelais. — Esnandes. — Le golfe de l'Aiguillon. — Navigation sur la vase. — En *pousse-pied* ou *acon*. — Mon boucholeur. — Dans les bouchots. — L'Irlandais Walton. — Invention des bouchots. — Élevage et transplantation des moules. — La production des bouchots. 283

XX. — Niort et la Plaine poitevine.

Le viguier d'Andorre. — L'industrie des mules. — De Saint-Jean-d'Angély à Niort. — Mauzé et René Caillé. — Le chef-lieu des Deux-Sèvres. — A travers la ville. — Culture et confiserie de l'angélique. — Artichauts et graines d'oignons. — La ganterie et la chamoiserie. — La vallée de la Sèvre. — Dans la Plaine poitevine 295

XXI. — L'École militaire de Saint-Maixent.

Pages.

Les *colles* à Saint-Maixent. — L'école militaire d'infanterie. — Les élèves. — Aspect de la ville. — Les études. — La vie à l'école. — Mœurs des élèves. — Le commerce local. — Ce que devrait être l'école 311

XXII. — Les Protestants du Poitou.

De Sanxay à Pamproux. — La Plaine poitevine. — Le puits de Mortefond. — Traditions celtiques. — Les « persécutions ». — Les communautés protestantes. — La croix blanche. — Source du Pamproux. — La roche Raffin. — Bougon et ses dolmens. — La Mothe-Saint-Héray. — De Poitiers à Saint-Saviol. — La vallée de la Dive et Couhé-Vérac. — Vallée de la Bouleure. — Saint-Saviol 325

XXIII. — Les mulets de Melle.

De Saint-Saviol à Chef-Boutonne. — Sauzé-Vaussais. — La Motte-Tuffault. — Chef-Boutonne. — Sources de la Boutonne. — Le pays du mulet. — Le mulet dans l'armée. — Mulet de trait et mulet alpin. — Le mulet du Poitou. — Le baudet. — Guenillou et bourraillou. — Jetons ou fedons. — État de l'industrie du mulet en Poitou. — La production de la France. — Javarzay. — Dans la Plaine. — Une distillerie de betteraves. — Melle. . 338

Index alphabétique. 361

Table des cartes. 376

Nancy. — Imp. Berger-Levrault et Cie.

BILLETS DE BAINS DE MER

Au départ de toutes les gares, stations et haltes du Réseau de l'État autres que Paris

Valables 33 jours, non compris le jour de la délivrance avec faculté d'arrêt aux gares intermédiaires,

DÉLIVRÉS

Pour les destinations suivantes

Du SAMEDI, veille de la fête des Rameaux, au 31 OCTOBRE

Aux mêmes prix que les Billets d'aller et retour ordinaires :

Royan, La Tremblade, Le Chapus, Le Château-Quai (Ile d'Oléron), **Marennes, Fouras, Châtelaillon, Angoulins-sur-Mer, La Rochelle, Les Sables-d'Olonne, Saint-Gilles-Croix-de-Vie, Challans, Bourgneuf, Les Moutiers, La Bernerie, Pornic, Saint-Père-en-Retz, Paimbœuf, L'Aiguillon-sur-Mer** (*viâ* Luçon) et **La Tranche** (*viâ* Luçon).

Prolongation de la durée de validité. — La validité des Billets de Bains de Mer peut être prolongée de 20, 40 ou 60 jours moyennant le paiement d'un supplément de 10, 20 ou 30 p. 100 du prix primitif.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

Délivrés **toute l'année** *de toute gare à toute gare du Réseau de l'État comportant les réductions suivantes sur les prix doublés des Billets ordinaires :*

1° Entre Paris et une gare quelconque du Réseau de l'État :

1re classe, 25 p. 100 — 2e et 3e classes, 20 p. 100.

2° Entre deux gares quelconques du même réseau autre que Paris et pour toutes les classes :

30 p. 100 jusqu'à 100 kilomètres,
avec diminution graduée, de manière à atteindre
40 p. 100 à 300 kilomètres et au delà.

Durée de validité. — Les Billets d'aller et retour sont valables, pour le retour, le jour de l'émission, le lendemain et le surlendemain jusqu'à minuit. Pour les parcours de plus de 100 kilomètres, les délais ci-dessus sont augmentés d'un jour pour chaque 100 kilomètres ou fraction de 100 kilomètres.

Prolongation de la durée de validité. — Les Billets d'aller et retour peuvent être prolongés de moitié, à deux reprises différentes, moyennant le paiement pour chaque prolongation, d'un supplément égal à **10 p. 100** du prix primitif.

Cartes d'abonnement valables pour un mois, trois mois, six mois ou un an sur tout ou partie du Réseau de l'État.

Voyages circulaires avec itinéraire facultatif. — Carnets individuels et carnets collectifs (de famille).

BAINS DE MER DE L'OCÉAN

Billets d'Aller et Retour à prix réduits

Valables pendant 33 jours

Du SAMEDI (Veille des RAMEAUX) au 31 OCTOBRE, il est délivré des *Billets Aller et Retour* de toutes classes, par toutes les gares du réseau, pour les stations balnéaires ci-après :

Saint-Nazaire. — **Pornichet.** — **Escoublac-la-Baule.** — **Le Pouliguen.** — **Batz.** **Le Croisic.** — **Guérande.** — **Vannes** (Port-Navalo, Saint-Gildas-de-Ruiz). — **Plouharnel-Carnac.** — **Saint-Pierre-Quiberon.** — **Quiberon** (Belle-Isle-en-Mer). — **Le Palais** (Belle-Isle-en-Mer). — **Lorient** (Port-Louis, Larmor). — **Quimperlé** (Pouldu). — **Concarneau** (Beg-Meil, Fouesnant). — **Quimper** (Benodet). — **Pont-l'Abbé** (Langoz, Loctudy). — **Douarnenez.** — **Châteaulin** (Pentrey, Crozon, Morgat).

Excursions en Touraine, aux Châteaux des Bords de la Loire

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

De la Ligne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC et à GUÉRANDE

BILLETS DÉLIVRÉS TOUTE L'ANNÉE

1er Itinéraire. Durée : 30 jours. — PRIX DES BILLETS : **1re cl., 86 fr.; 2e cl., 63 fr.**

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux et retour à **Tours — Loches** et retour à **Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nantes — Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande** et retour à **Paris,** *viâ* **Blois** *ou* **Vendôme** *ou par* **Angers** *et* **Chartres** *sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.*

2e Itinéraire. Durée : 15 jours. — PRIX DES BILLETS : **1re cl., 54 fr.; 2e cl., 41 fr.**

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux et retour à **Tours — Loches** et retour à **Tours — Langeais** et retour à **Paris,** *viâ* **Blois** *ou* **Vendôme.**

BILLETS DE PARCOURS SUPPLÉMENTAIRES A PRIX RÉDUITS

Il est délivré à toutes les gares du réseau des Billets *Aller* et *Retour* à prix réduits, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en éloigner.

Billets d'Aller et Retour de Famille

POUR LES STATIONS THERMALES DE

Chamblet-Néris (Néris), Évaux-les-Bains,
Moulins (Bourbon-l'Archambault),
Laqueuille (La Bourboule et le Mont-Dore), Royat,
Rocamadour (Miers), Vic-sur-Cère.

RÉDUCTION de 50 % pour chaque membre de la famille en plus du deuxième

Ces Billets sont délivrés du **15 Mai** au **15 Septembre,** dans toutes les gares du réseau d'Orléans, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris).

Durée de validité : **30** jours, non compris le jour du départ.

PROLONGATION DE DURÉE DE VALIDITÉ DES BILLETS

La durée de validité de la plupart des Billets ci-dessus peut être prolongée moyennant supplément.

Pour plus amples renseignements, s'adresser : à Paris, à la Gare d'**Orléans** (quai d'Austerlitz) et dans les Bureaux succursales, ainsi qu'a toutes les gares et stations du réseau.

Les Billets doivent être demandés à l'avance.

Envoi *franco* de Prospectus détaillés et de Livrets de voyages circulaires, etc., sur demande.

Adresser les demandes à l'Administration centrale, 1, place Valhubert, Paris.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

VOYAGE EN FRANCE

ARDOUIN-DUMAZET

Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, **3** *fr.* **50** — *Élégamment relié,* **4** *fr.*

Vient de paraître : 23e série. **Plaine Comtoise et Jura.**

Le volume sur les *Plaines Comtoises* et le *Jura* relie, dans la collection du **Voyage en France**, les séries déjà parues et qui sont consacrées aux régions de l'Ouest, du Nord et de l'Est, à celles qui décrivaient la vallée du Rhône et les Alpes jusqu'à la Méditerranée. Les deux tiers de cette œuvre énorme sont donc publiés, sans révéler la moindre lassitude chez l'écrivain qui n'a pas craint de la tenter. Bien au contraire, encouragé par la faveur sans cesse croissante

du public, M. Ardouin-Dumazet montre à chaque nouveau volume plus d'ardeur à faire connaître les beautés physiques de notre pays et ses rares qualités morales de labeur et de progrès.

La 23e série du « **Voyage en France** » est un beau volume de plus de 450 pages, consacré à une des provinces les dernières venues à la patrie française et cependant des plus profondément dévouées à l'idée d'unité nationale : la Franche-Comté. Pays complexe, bien tranché d'aspect, mais ayant hautement conscience de son individualité. Rien ne ressemble moins au reste des terres comtoises que les grandes plaines où coule la Saône et l'Ognon entre les Vosges et les premières terrasses du Jura ; il y a dans l'aspect des choses des différences profondes entre les hauts plateaux de Pontarlier et les pentes ensoleillées du *Bon Pays* vers Arbois et Lons-le-Saunier, et, pourtant, à Vesoul où à Gray, à Besançon où à Saint-Claude, à Dôle où à Moirans, c'est toujours la même race forte des Comtois.

Carte de la région décrite dans la 23e série.

M. Ardouin-Dumazet s'est efforcé de rendre ce caractère d'uniformité dans la race, tout en faisant ressortir l'extrême variété d'aspect de ce pays, auquel la topographie associe forcément l'ancienne principauté de Montbéliard, le pauvre tronçon du Bas-Rhin resté français avec Belfort et ce charmant pays de Gex qui est dans la zone d'attraction de Genève et du Léman. Son livre débute par la contrée de Fayl-Billot, enlevée à la Bourgogne lors de la création des départements, pays peuplé de vanniers et voué à l'élevage. Abordant la Saône dans son cours supérieur, il décrit ses paysages placides et doux, les petites vallées, les plaines, les plateaux secs ; les petites villes chefs-lieux, où le touriste ne va guère, comme Gray, Lure et Vesoul, sont l'objet de pages

intéressantes. Puis ce sont les Vosges comtoises, leurs torrents clairs et travailleurs, le *musée de monuments* qu'est Luxeuil.

Besançon est l'objet d'une étude étendue, son rôle intellectuel et son rôle industriel donnent lieu à des pages très vivantes, de même le pays de Montbéliard, ses foyers d'activité si curieux, si puissants mais si ignorés : Héricourt, Beaucourt, Hérimoncourt et Delle. Belfort est naturellement considéré dans son rôle de grande forteresse, mais M. Ardouin-Dumazet a surtout mis en lumière sa transformation en ville manufacturière énorme, sœur de Mulhouse.

Sur les plateaux du Jura, l'auteur du « **Voyage en France** » raconte le fonctionnement des « fruitières », ces admirables associations agricoles qui produisent le fromage et dont les écoles nationales de laiterie, à Mamirolle et à Poligny, sont en quelque sorte les universités. Cette part faite à l'économie rurale, le volume décrit maintenant les merveilleux sites du Haut-Jura. De même qu'en visitant les côtes, M. Ardouin-Dumazet avait voulu voir *toutes* les îles, de même sur le Jura criblé de lacs il a voulu voir toutes ces nappes brillantes enchâssées dans les pâturages et les forêts. Et il révèle toute une région étrange, superbe, à peine soupçonnée, en dehors de ses grandes fontaines d'où des rivières entières s'élancent du fond de cavernes ou d'abîmes.

Chemin faisant, nous naviguons sur le lac de Chaillexon, nous visitons les champs d'absinthe de Pontarlier, les ateliers de boissellerie du Grandvaux, les petites usines si vivantes et curieuses de Morez. De là, toujours intéressés, nous atteignons l'observatoire majestueux de la Faucille et les rivages du Léman.

Maintenant voici le Jura, à demi méridional, de Septmoncel et de Saint-Claude à la plaine de Bresse, rochers dorés par le soleil, gorges profondes, lacs et fontaines, la vigne et le maïs annonçant le voisinage du Midi, la côte fertile, riante, bordée de petites villes heureuses qui, de Lons-le-Saunier à Dôle, forme le bon pays et qui sera décrite dans la 24e série avec la Bresse voisine. Dans les vallées aux rivières limpides, sur les petits monts revêtus de forêts, c'est un enchantement que cette course au pays comtois.

Voici le sommaire des chapitres de la 23e série du « **Voyage en France** » :

23e Série : **PLAINE COMTOISE ET JURA.** — Les vanniers de Fayl-Billot

— le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — la source de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les lapidaires de Sepmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la moyenne montagne.

Comme nous le rappelions en annonçant la publication des 21e et 22e volumes, l'entreprise d'une si haute portée patriotique et morale de M. Ardouin-Dumazet lui a valu cette année une nouvelle et flatteuse récompense, après celles qui lui ont déjà été décernées par l'Académie française, la Société des gens de lettres et la Société de géographie de Paris : La Société de géographie commerciale de Paris lui a décerné sa médaille de France ou médaille Meurand. Le rapporteur, M. Moireau, en annonçant la décision du comité, disait, aux applaudissements d'un auditoire qui venait d'acclamer le colonel Marchand et ses collaborateurs :

« Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet!** Il vous répondra en vous montrant les vingt volumes déjà parus de son « **Voyage en France** », les premiers en 1894, les trois derniers en 1899. Quinze autres volumes compléteront ce grand travail. Œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre? Aucun de nous ne l'a pensé.

« L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

« La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle,

agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

« L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France depuis le célèbre voyage d'Arthur Young à la fin du XVIIIe siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

« Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays: nous lui avons donné la médaille de France. »

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du « **Voyage en France** », la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier :

« M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage. »

Pour tous, le nom d'Ardouin-Dumazet et le **Voyage en France** sont désormais inséparables. Nous avons cité déjà le mot de ce professeur d'une de nos grandes Universités, disant qu'il voyait là pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre ; — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Le succès du « **Voyage en France** » est d'autant plus frappant, que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Voici le plan complet du **Voyage en France**, avec le sommaire des chapitres pour chacun des volumes parus ou en préparation :

Volumes parus :

RÉGION DU CENTRE

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — La Flèche et le pays fléchois. — 380 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : **DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME.** — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 370 pages avec 20 cartes ou croquis.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française dès leur apparition.*)

LITTORAL ATLANTIQUE

3e Série : **I. D'ARCACHON A BELLE-ISLE.** — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes ou croquis.

4e Série : **II. D'HOËDIC A OUESSANT.** — Ile d'Houat — la Charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — îles aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Arset d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — archipel d'Ouessant : I. de Beniguet à Molène — II. l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes ou croquis.

RÉGION DU NORD-OUEST

5e Série : **ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE.** — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne

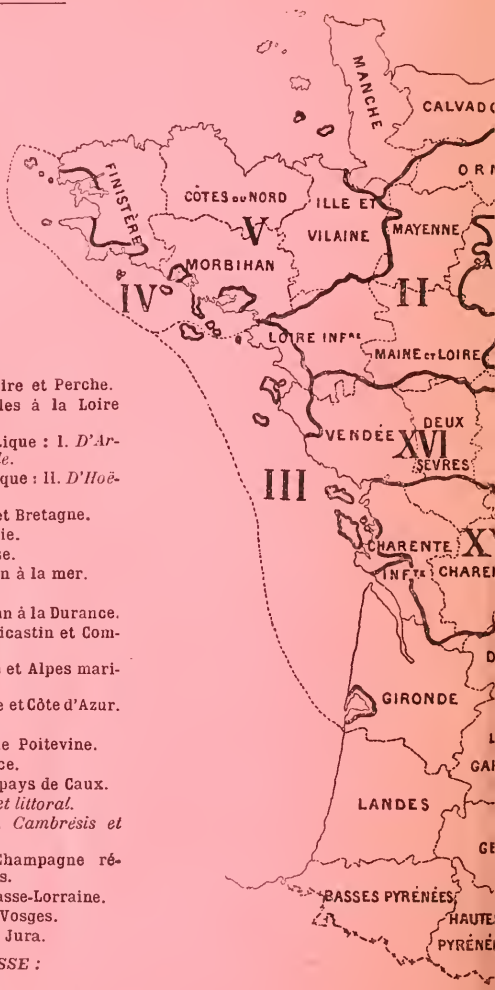
Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Isle.*
4. Les Iles de l'Atlantique : II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Cotentin, Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Hte-Champagne ; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.

SOUS PRESSE :

24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.



XVIII
NORD
PAS DE CALAIS
XIX
SOMME
XVII
AISNE
ARDENNES
XX
OISE
EURE
SEINE
MARNE
MEUSE
SEINE ET OISE
SEINE ET MARNE
XXI
MEURTHE ET MOSELLE
XXII
VOSGES
EURE ET LOIR
XVI
AUBE
HTE MARNE
LOIR ET CHER
LOIRET
I
YONNE
XXV
HTE SAONE
Belfort
COTE D'OR
XXIII
DOUBS
NIÈVRE
CHER
INDRE
XXIV
JURA
SAONE ET LOIRE
ALLIER
CREUSE
HAUTE VIENNE
AIN
HTE SAVOIE
VIII
LOIRE
RHONE
PUY DE DOME
VII
SAVOIE
CORRÈZE
ISÈRE
CANTAL
HTE LOIRE
XI
IX
X
HAUTES ALPES
LOT
ARDECHE
DRÔME
LOZÈRE
AVEYRON
XI
XII
BASSES ALPES
ALPES MARITIMES
GARD
VAUCLUSE
TARN
HAUTE
HÉRAULT
VII BOUCHES DU RHONE
VAR
XIII
XIV
CORSE
AUDE
ARIÈGE
PYRÉNÉES ORTES

française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 377 pages avec 26 cartes ou croquis.

6e Série : **COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX.** — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — tringlots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 429 pages avec 29 cartes ou croquis.

RÉGION DU SUD-EST

7e Série : **LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ.** — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages avec 19 cartes ou croquis.

8e Série : **LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE.** — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône, de Lyon Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les

Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes ou croquis.

9e Série : BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — Les Quatre-Montagnes. — 357 pages avec 23 cartes ou croquis.

10e Série : LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Volgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes ou croquis.

11e Série : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les Dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes ou croquis.

12e Série : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Bucch — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole

— les faïences de Moustiers — le Plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages avec 30 cartes ou croquis et une grande carte des Alpes françaises hors texte.

13e Série : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — de l'archipel des Embiez aux gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e Série : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

FIN DU LITTORAL ATLANTIQUE ET BEAUCE

15e Série : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — la fonderie nationale de Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — les eaux-de-vie de Cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les

bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes ou croquis.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxây — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes ou croquis.

RÉGION DU NORD

17e Série : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : **FLANDRE ET LITTORAL DU NORD.** — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes ou croquis.

19e Série : ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT. — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes ou croquis.

RÉGION DE L'EST

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages avec 22 cartes ou croquis.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les Bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le Pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes ou croquis.

22e Série : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg fran-

çais — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — Luthiers et Dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs Vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le Ballon de Servance — au Ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes ou croquis.

23e Série : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — les horlogers de Besançon — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et le Faucille — le pays de Gex — les Lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la moyenne montagne.

Sous presse :

24e Série : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — les houblonnières de Bourgogne — le pays-bas Bourguignon — vignobles de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — côte de Nuits et Citeaux — Beaune et sa côte — le Finage — forêt de Chaux et Val-d'Amour — le bon pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — le Revermont et la Bresse bressanne — la Bresse louhannaise — la Saône de Chalon à Mâcon — au pays de Lamartine — le pays de Royauté et Cluny — en Brionnais — en Charollais — Montceau-les-Mines — la vallée de la céramique — entre Loire et Arroux — le Creusot.

25e Série : BASSE BOURGOGNE ET SENONAIS. — Autun et Bibracte — le pays du schiste — le Morvan bourguignon — l'Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys — Châtillonnais et Duesmois — les sources de la Seine — Avallon et Vezelay — la Cure et l'Yonne — l'Auxerrois — la Puisaye bourguignonne — la vallée du Serein — le Tonnerrois — Joigny et la forêt d'Othe — le Sénonais — en Gâtinais.

Deux volumes sont donc consacrés à la Bourgogne, qui devait pri-

mitivement comprendre un seul volume. Il est probable que les prévisions de l'auteur seront dépassées et que le **Voyage en France** atteindra sans doute près de quarante volumes. Voici le plan de l'ouvrage pour les dernières séries à paraître :

BERRY ET BOURBONNAIS.
MARCHE ET HAUT-LIMOUSIN.
BAS-LIMOUSIN ET PÉRIGORD.
AUVERGNE.
CÉVENNES I : VELAY ET GEVAUDAN.
CÉVENNES II : QUERCY ET ROUERGUE.
LE GOLFE DE LYON.
LES PYRÉNÉES CENTRALES.
VALLÉE DE LA GARONNE.
GUYENNE.
GASCOGNE.
LANDES ET PAYS BASQUES.
ILE DE FRANCE.
TABLE GÉNÉRALE ET TABLEAU DE LA FRANCE MODERNE.

Tel sera cet ouvrage, d'un si puissant intérêt, conçu sur un plan original, établi et mené à bonne fin par un seul écrivain, ce qui lui assure une unité de vues absolue. Jamais travail plus considérable n'a été tenté pour l'ensemble de notre pays.

Décembre 1900.

Les Éditeurs,

BERGER-LEVRAULT & Cie.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
Paris, 5, rue des Beaux-Arts. — Nancy, 18, rue des Glacis.

En cours de publication

LEXIQUE GÉOGRAPHIQUE
DU MONDE ENTIER

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. E. LEVASSEUR (de l'Institut)

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

PAR

J.-V. BARBIER

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE L'EST

AVEC LA COLLABORATION DE

M. ANTHOINE

INGÉNIEUR
CHEF DU SERVICE DE LA CARTE DE FRANCE
AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

Le Lexique géographique paraît par fascicules de 4 feuilles gr. in-8° (64 pages d'impression compacte à 3 colonnes, avec cartes et plans dans le texte.

Il comprendra environ 50 fascicules, formant 3 volumes de 1,000 à 1,200 pages chacun ; 18 fascicules sont en vente.

Prix du fascicule : 1 *fr.* 50 *c.*

Prix de souscription à l'ouvrage complet . 70 *fr.*

La souscription donne droit à la réception gratuite de tous les fascicules pouvant dépasser le nombre prévu. — Envoi du *prospectus-spécimen* sur demande.

DICTIONNAIRE MILITAIRE

ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES MILITAIRES

RÉDIGÉE

PAR UN COMITÉ D'OFFICIERS DE TOUTES ARMES

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

Le Dictionnaire militaire formera deux gros volumes grand in-8° jésus à deux colonnes, (environ 80 feuilles (1.280 pages) chacun.

Il paraît par livraisons de 8 feuilles (128 pages).

L'ouvrage complet comprendra environ 20 livraisons. Les onze premières livraisons sont en vente. Le tome I (lettres A à H) sera terminé prochainement

Prix de la livraison : 3 fr.

Une feuille-spécimen de 16 pages, brochée sous couverture, est envoyée gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

Manuel de Géographie commerciale, par V. Deville, professeur agrégé au lycée Michelet. (*Ouvrage récompensé par la Société de géographie commerciale de Paris.*) 1893. 2 volumes avec cartes et diagrammes, brochés, 7 fr. Reliés en toile gaufrée. . . . . 8 fr.

Géographie militaire, par le commandant Marga. — 1re partie : *Généralités et la France.* 4e édition, revue et augmentée. 2 volumes grand in-8° et atlas in-4° de 137 cartes, la plupart en couleurs. Broché, 35 fr. — Relié en demi-chagrin . . . . . 46 fr.
— 2e partie : *Principaux États de l'Europe.* 3e édition, revue et augmentée. 3 volumes grand in-8° et atlas in-4° de 149 cartes, la plupart en couleurs. Broché, 45 fr. — Relié en demi-chagrin. . . . 59 fr.

Les principaux Bassins de l'Europe Précis de géographie militaire à l'usage des candidats et des élèves des Écoles militaires, par Charles Thil, ancien officier d'infanterie. 1885. Vol. in-12, br. . 3 fr. 50 c.

Études de Géologie militaire, par Ch. Clerc, capitaine d'infanterie. *Les Alpes françaises.* Volume in-8°, avec 30 fig. et 1 carte. 5 fr.
— *Le Jura.* Volume in-8°, avec figures et 1 carte, broché . . . 5 fr.

Six semaines en Russie. Sites. Mœurs. Beaux-arts. Exposition de Moscou. Industrie. Finances, par Jacques Revel. 1894. Vol. in-12, broché . . . . . 3 fr. 50 c.

A travers la Norvège. Souvenirs de voyage, par L. Marcot. Un fort volume in-12, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

Du Danube à la Baltique. Allemagne, Autriche-Hongrie, Danemark. Descriptions et souvenirs, par Gabriel Thomas. 2e édition. Un volume in-12 de 600 pages, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

Huit jours en Bosnie, par E. Meignen. 1897. In-12, avec photographies et dessins de G. Scott et A. Bloch . . . . . 1 fr.

Corse et Italie. Impressions de voyage, par J. Berov. 1897. Un volume in-12, broché . . . . . 3 fr.

Un Coin des Cévennes. Le Vigan et ses environs, par C. Chante, membre du Club cévenol. 1897. Un volume in-12, broché . . 2 fr.

En Vivarais. Impressions. Descriptions. Notes historiques. Figures ardéchoises. Grandes industries. Presse. Pages vivaraises, par Jean Volane. 1897. Tome Ier. Un volume grand in-8, avec 40 dessins ardéchois ou compositions ornementales, broché. . . 3 fr. 50 c.

La Lorraine illustrée. Texte par Lorédan Larchey, André Theuriet, Ed. Auguin, etc. Un magnifique volume grand in-4° de 800 p., avec 445 belles gravures et un frontispice en chromo, broché . . 50 fr.
Relié en demi-maroquin, gaufrage artistique . . . . . 60 fr.

Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale, par B. Auerbach, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy. Un beau volume in-12, avec 24 croquis cartographiques et 21 vues photographiques, broché . . . . . 5 fr.

Guide du Géologue en Lorraine. Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse, par G. Bleicher, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Nancy. Un joli volume in-12, avec 14 figures et 2 planches. 3 fr. 50 c.

Souvenirs d'Alsace. Chasse, pêche, industrie, légendes, par Maurice Engelhard. 3e édition. Joli volume in-12, broché . . . . . 3 fr.

L'Alsace française. Strasbourg pendant la Révolution, par Eug. Seinguerlet. Un beau volume in-8° de 380 pages, broché . . . . 6 fr.

Les Vosges pendant la Révolution. Étude historique, par Félix Bouvier. Un beau volume in-8° de 536 pages, avec 4 gravures, br. 7 fr. 50 c.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

HF.
A6778v
214455
Author Ardouin-Dumazet, Victor Eugene
Title Voyage en France. Vol.15.
DATE.
NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU